



Germes de vie

Taine, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John
TAINÉ
GERMES
DE VIE



Neo
Nouvelles Éditions Oswald

John Taine

Germes de vie

Roman

Traduit de l'anglais
par Édith et Alain Glatigny

Nouvelles éditions Oswald

Série « Fantastique / Science-fiction / Aventure »
dirigée par Hélène Oswald

Couverture illustrée
par Jean-Michel Nicollet

Maquette : Studio Knack/NéO

La première édition en langue française de cet ouvrage a paru dans la collection « Le Rayon fantastique » en 1953.

Titre original : SEEDS OF LIFE

ISBN : 2-7304-0270-1

© Nouvelles éditions Oswald (NéO), 1984 38, rue de Babylone,
75007 PARIS

I

LA « VEUVE NOIRE »

« Défense d'entrer. Danger. » Peint en lettres rouges sur une porte d'acier vert, ce laconique avertissement avait pour but d'ôter aux curieux l'envie de pénétrer dans le laboratoire où des courants de vingt millions de volts pouvaient être mis en jeu.

Le laboratoire, simple cube de béton armé, aurait pu être pris par le profane pour une usine moderne, à ce détail près qu'il n'avait pas de fenêtres. Ce n'était pas là aberration d'architecte fantaisiste : certaines expériences devaient en effet se poursuivre dans l'obscurité, ou dans la demi-pénombre d'un éclairage spécial, soigneusement filtré. Cette absence de fenêtres donnait au massif bloc rectangulaire un aspect particulièrement sévère, mais pour les hardis pionniers de la fondation Erikson qui y domptaient les éclairs d'une foudre artificielle, le labo était plus beau qu'un Parthénon dans sa radieuse jeunesse.

Vers trois heures, par un bel après-midi de mai, Andrew Crâne et son aide technique, un gaillard trapu du nom de Neils Bork, approchaient de la porte, tenant à deux mains le dernier élément de la plus récente invention de Crâne. C'était un cylindre massif de verre d'Iéna d'un mètre soixante-dix de haut et d'un mètre trente de diamètre, ouvert à une extrémité et scellé à l'autre par une énorme cathode de métal, semblable à un casque de géant. Il avait fallu quatre mois à Crâne et à Bork, pour terminer cette pièce qui devait couronner leur chef-d'œuvre : quatre mois de labeur incessant et d'échecs décourageants. Ils s'avançaient avec d'extrêmes précautions, en prenant soin de poser fermement leurs pieds sur le sol de ciment, avant de se risquer à faire un autre pas.

La dernière phase de leurs travaux les avait retenus dix-neuf heures aux ateliers. Pour réussir il fallait à tout prix sceller la cathode sur l'ampoule en une seule fois. Pendant ces heures éreintantes, ni l'un ni l'autre n'avait osé quitter des yeux une seule seconde le chalumeau. L'état de tension nerveuse où les maintenait l'espoir du succès tout proche, les avait empêchés de sentir le manque de nourriture, de boisson ou de sommeil. Ils avaient trop souvent échoué, au tout dernier moment, pour compromettre cette fois encore le fruit de leurs veilles, en allant boire un verre d'eau.

Crâne posa fermement le pied droit sur la dernière des larges

marches. Son pied gauche suivit. Il était maintenant arrivé au sommet de l'escalier ; il tremblait de fatigue. Bork tâta prudemment du pied la marche précédente. À ce moment, la nature qu'ils avaient défiée pendant ces dix-neuf heures prit une ironique revanche. Le pied de Bork manqua l'angle de béton de quelques millimètres... et quatre mois de travail épuisant se trouvèrent anéantis en une fraction de seconde.

Crâne était un grand garçon maigre d'environ vingt-sept ans, dont un perpétuel sourire amer fendait le long visage parcheminé. Il avait horreur des paroles inutiles. Quand Bork faisait une bêtise, Crâne se contentait généralement de sourire. Mais à ces moments-là, Bork aurait mille fois préféré l'entendre jurer comme un charretier. Neils Bork, lui, était un pur Nordique, lourdement charpenté, aux yeux bleus, et aux cheveux blonds. À le juger sur son physique, on l'aurait pris pour un technicien calme et maître de lui. Malheureusement il l'était beaucoup moins qu'il n'aurait dû. Son amour de la bouteille le perdait.

En voyant les éclats de verre s'éparpiller et la cathode compliquée qui avait allègrement rebondi sur les marches, s'arrêter à dix mètres de là, semblable à une énorme tortue renversée sur le dos, Crâne sourit. Bork s'efforça sans succès de ne pas regarder le visage de son camarade.

« Je ne l'ai pas fait exprès », bégaya-t-il.

Cette phrase pour le moins superflue déchaîna la fureur de Crâne.

« Si seulement tu ne buvais pas comme un trou ! Regarde-moi : j'ai les nerfs solides, moi ! On ne peut pas avoir le pied sûr quand on ne dessaoule pas du matin au soir.

— C'est d'avoir travaillé toute la nuit qui m'a fait trébucher. Si vous m'aviez laissé me reposer, comme je voulais, après avoir fini, au lieu de nous faire apporter tout de suite l'ampoule ici, je ne...

— Ça va, ça va, coupa Crâne avec un sourire amer. Je te demande pardon. Il n'y a plus qu'à recommencer. Je vais jeter un coup d'œil dans le labo avant de me coucher, pour voir si la machine est toujours en état. »

Il ouvrit la porte d'acier et Bork le suivit d'un air morose sur l'étroite passerelle d'acier surplombant la fosse où sommeillaient les transformateurs. Quarante géants, gris et menaçants comme les cheminées d'un cuirassé démodé, se profilaient dans la lumière crue, fermement plantés sur leurs trépieds ; leurs trois jambes de force longues de sept mètres, faites d'énormes isolateurs en champignon, leur donnaient l'aspect d'habitants d'une autre planète.

« Essayons la deux millions de volts », proposa Crâne comme pour faire la paix avec Bork qui boudait toujours.

La « deux millions » dont parlait Crâne était le premier appareil conçu par lui au cours de ses recherches pour mettre au point un générateur de rayons X plus puissant que tous ceux existant jusque-là. En étudiant soigneusement le comportement de l'ampoule de deux millions de volts, Crâne espérait réussir à mettre au point celle de vingt millions qu'il construisait avec Bork. Ils espéraient, si pour une fois la théorie acceptait de fournir une réponse valable aux énigmes posées par la nature, se servir de leur appareil pour faire éclater les atomes d'au moins une douzaine d'éléments. Crâne se refusait à prédire ce qui pourrait se passer ensuite. Il avait vu trop d'ingénieuses théories démolies d'un seul coup pour toujours par quelque accident imprévu, pour avoir confiance en des prédictions que l'expérience n'avait pas encore confirmées.

« Tu monteras progressivement par paliers de deux cent cinquante mille volts, ordonna-t-il à Bork. Fais bien attention. Il ne s'agirait pas de faire aussi péter cette ampoule-là. »

Bork crut discerner dans cette dernière remarque une intention malveillante. Sans mot dire, il abaissa le premier commutateur et éteignit les lampes, plongeant ainsi le labo dans une obscurité totale. On entendit un claquement métallique. Les ténèbres se mirent à vibrer de façon menaçante. Un sifflement qui s'amplifia rapidement se fit entendre. Une tache rouge sombre s'alluma dans l'obscurité au moment où les deux cent cinquante mille volts arrivaient à la cathode ; elle passa presque instantanément du rouge au blanc éblouissant.

« Ça va, jeta Crane. Branche le suivant. »

Sous le courant de cinq cent mille volts, l'ampoule de quatre mètres de haut se mit à scintiller de fluorescences vertes. Elles rendirent visibles les huit anneaux métalliques, semblables à d'énormes pneus, qui cerclaient le verre et, en équilibrant les forces colossales mises en jeu dans l'ampoule, empêchaient celle-ci de se briser.

Deux minutes plus tard, Crane faisait passer la tension à sept cent cinquante mille volts. Le sifflement aigu monta de plusieurs tons encore, et des aigrettes d'électricité, d'un violet foncé, jaillirent avec des craquements rageurs dans tous les coins du labo obscur.

Quand la tension monta à un million de volts, l'ampoule se mit à bourdonner comme un essaim de frelons furieux. Pour la première fois depuis tant de mois qu'il travaillait dans le labo, Crane sentit sa peau parcourue par une étrange démangeaison. Quand Bork fut passé à la tension maxima de deux millions de volts, les démangeaisons de Crane augmentèrent jusqu'à en devenir intolérables.

« C'est nerveux », grommela-t-il, se refusant à écouter

l'avertissement pourtant bien clair de la nature. « Passe-moi le fluoroscope. »

Bork avança la main à tâtons sur la table, disposée au-dessous des commutateurs, mais l'obscurité l'empêcha de trouver ce qu'il cherchait.

« Il faudrait que j'allume, remarqua-t-il.

— Si tu veux, mais presse-toi. J'ai faim et je voudrais bien roupiller. Ça ne te fera pas de mal non plus. »

Bork alluma. Au moment où il allait prendre le fluoroscope, il recula avec une exclamation involontaire de dégoût. Son bras retomba brusquement comme s'il avait reçu une décharge électrique.

« Il y a un court-jus ? lança Crâne. Ne bouge pas, je vais couper. »

En deux secondes, les aigrettes lumineuses disparurent, une série de claquements métalliques se succédèrent, le silence retomba et la cathode repassa au rouge foncé. La démangeaison qui parcourait chaque centimètre carré de l'épiderme de Crâne persista pourtant. Bork semblait momentanément privé de la parole. Dans la lumière crue des projecteurs, son visage avait pris une teinte verdâtre, comme s'il avait le mal de mer.

« C'est un court-circuit ? répéta Crâne.

— Non, bégaya Bork. Une « veuve noire. »

Crâne ne prit pas la peine de dissimuler son mépris. « Tu as peur d'une araignée maintenant ? Tu ne pouvais pas l'écraser ? »

Bork avala péniblement sa salive avant de répondre.

« Elle est tombée de la table, derrière ce tas de planches.

— Imbécile ! Tu as des visions. Bientôt ça sera des éléphants. On n'a jamais vu de veuve noire à moins de vingt kilomètres d'ici. »

La raillerie innocente de Crâne mit Bork dans une rage froide.

« Ah ! Oui ? Levez donc les planches pour voir ! »

Sans un mot Crâne se pencha et souleva avec dédain la première planche de la pile. Dans son désir de confondre Bork, il enfonça délibérément sa main dans l'étroit espace qui séparait les planches du mur. Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Bork. L'agonie d'un homme piqué par la plus redoutable des araignées venimeuses n'a rien de réjouissant, même pour ceux qui ne font qu'y assister.

« Attention ! » hurla Bork au moment où une boule d'un noir de jais, grosse comme une petite souris, surgit de derrière la pile de planches et, de toute la vitesse de ses pattes, escalada avec une prestesse vertigineuse le mur de ciment, juste devant le nez de Crâne. La réaction de celui-ci fut purement instinctive. Il se redressa de toute sa hauteur, fit un bond convulsif et de son poing fermé écrasa l'horrible insecte juste au moment où il allait se mettre hors d'atteinte.

L'ignoble corps noirâtre, dont les pattes se tordaient encore, retomba avec un bruit mou dans l'oculaire du fluoroscope.

« Pour une fois tu avais raison, dit Crâne en riant. C'est bien une veuve noire. Voilà sa marque de fabrique : une tache rouge en forme de sablier sur l'abdomen. Nous ferons bien d'afficher une note pour avertir les copains de se méfier la nuit. Ces sales bêtes-là ont ici tout ce qu'il leur faut pour prospérer : de la chaleur, de la sécheresse et des tas de vieilles caisses un peu partout. Il faudra que M. Kent se décide enfin à faire nettoyer ce capharnaüm. Alors nous continuons.

— Pour quoi faire ?

— Pour nous prouver que nous avons du cran. Tiens, je vais enlever le cadavre du fluoroscope avant que tu n'éteignes. Il vaut mieux le mettre de côté pour le directeur », ajouta-t-il en déposant soigneusement l'araignée écrasée dans une boîte à cigares vide, « sans quoi il penserait que nous avons bu tous les deux un coup de trop. Tu y es ? Envoie le jus. »

Le superbe mépris que Crâne affichait pour la répugnance, après tout bien naturelle, de son assistant, à l'égard des araignées venimeuses, trahissait le dédain secret d'un homme instruit et énergique pour le demi-raté qu'était Bork à ses yeux. Bork qui n'était pas bête comprit subitement que Crâne le méprisait en secret depuis toujours. Cette soudaine révélation lui permit de s'imaginer brusquement dans un rôle nouveau : celui d'un homme chargé par le destin d'humilier enfin son faux ami. Son complexe d'infériorité disparut tout à coup dans la certitude qu'il tenait sa vengeance à portée de la main et pouvait infliger à Crâne une blessure morale particulièrement douloureuse.

Tout en éteignant les projecteurs et en enclenchant avec une parfaite régularité les huit commutateurs dont chacun faisait monter la tension de deux cent cinquante mille volts, il prit la résolution de se saouler comme un porc sitôt qu'il aurait échappé à la surveillance de Crâne. Ce qui se passerait ensuite le vengerait définitivement, même si son équipée s'achevait en prison. De cela, il avait l'absolue certitude.

« Pas mal comme pénétration, hein ? » lança Crâne avec enthousiasme en interposant sa main entre le fluoroscope et l'ampoule.

Ils étaient tous deux à près de vingt-cinq mètres de celle-ci. Aucune ombre de chair ou d'os n'était visible sur l'écran du fluoroscope. Pour ce torrent de rayons ultra-durs qu'émettait l'ampoule, le corps humain était aussi transparent que du cristal de roche. La massive balustrade de fer sur laquelle il s'appuyait, ne projetait même pas son contour sur l'appareil.

« Ça te prouve bien que nos cellules n'ont rien à craindre. Les

rayons les traversent si vite qu'elles n'ont même pas le temps de s'en apercevoir. »

Et pourtant Crâne avait besoin de tout son contrôle sur lui-même pour s'empêcher de se gratter.

« Ça suffit comme ça, décida-t-il enfin. On a bien mérité d'aller se coucher. »

En sortant du labo ils retrouvèrent la cathode brisée au bas de l'escalier.

« Il vaut mieux la ranger avant qu'on ne s'aperçoive que ça a de la valeur, remarqua Crâne. Les électrodes de platine valent plusieurs centaines de dollars. La journée nous a déjà coûté suffisamment cher. »

Cette allusion peu délicate à la mésaventure de Bork fut pour celui-ci la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Avec un juron étouffé, il tourna le dos à son supérieur et se dirigea vers la sortie.

« À demain, huit heures », lui lança Crâne.

Bork ne répondit pas. Avec un large sourire, Crâne ramassa la cathode et la reporta dans l'escalier. S'il avait été aussi fin psychologue que bon physicien, il aurait suivi Bork et laissé là sa précieuse cathode.

II

LA BOITE INFERNALE

Au lieu d'avaler rapidement un morceau et de se mettre au lit comme il en avait eu l'intention, un peu plus tôt dans l'après-midi, Crâne courut chez son médecin de toute la vitesse de ses longues jambes.

Le docteur Brown habitait à moins d'un quart d'heure de la Fondation Erikson. En sa qualité de radiologue, il avait déjà averti Crâne du danger qu'il courait en s'exposant sans précaution à de continuels bombardements de rayons X. Brown n'ignorait rien de tout ce qu'un médecin à la page doit connaître sur l'action des rayons cosmiques, des rayons X et des rayons ultra-violets sur l'organisme humain.

Le docteur était chez lui. Crâne aborda sans ambages le sujet qui le préoccupait.

« Toute la peau me cuit et j'ai des démangeaisons terribles.

— Tu viens probablement de faire des essais avec ta fameuse ampoule à deux millions de volts ? Et comme d'habitude, sans prendre de précautions ? »

Crâne acquiesça et tendit son avant-bras nu à Brown. Minutieusement, le docteur en examina l'épiderme avec une forte loupe. Il secoua la tête.

« S'il y avait quelque chose d'anormal, cela se verrait probablement. Pourtant je n'aperçois rien. Après ce que je t'ai dit l'autre jour, es-tu sûr que ton imagination ne te joue pas un tour ? »

Pour toute réponse, Crâne, incapable de se contenir plus longtemps, se mit à se gratter avec fureur. Brown se leva et remplit une seringue hypodermique.

« Je vais toujours calmer un moment ton prurit. Rentre chez toi, prends un bain d'amidon et enduis-toi de pommade à l'oxyde de zinc. Si tes démangeaisons te reprennent, attends le plus longtemps possible pour m'appeler ; je serai probablement chez moi toute la soirée ; mais si je suis obligé de sortir, ma gouvernante te donnera le nom de mon remplaçant. Il saura ce qu'il devra faire. »

Sous l'action de la piqure, les démangeaisons de Crâne devinrent bientôt plus supportables et il commença à se demander s'il n'avait

pas effectivement été la proie de son imagination. Néanmoins, il suivit à la lettre l'ordonnance du médecin.

« La prudence avant tout », murmura-t-il avec un sourire en sortant de son bain d'amidon et en prenant sa serviette. Il était si pressé d'obéir aux ordres de Brown qu'il se sécha rapidement et s'enduisit tout le corps d'oxyde de zinc avant même d'avoir ôté le bouchon de vidange de sa baignoire. Sa friction terminée, il se retourna pour vider l'eau de son bain. Il s'arrêta net et poussa un cri d'étonnement. L'eau, qui, cinq minutes plus tôt, était d'un blanc laiteux, avait tourné au rose vif. Il la vit avec stupeur foncer encore et devenir écarlate. Dix secondes plus tard, l'étrange liquide avait pris la teinte caractéristique du sang frais. Crâne enfila un peignoir à la hâte et se nia sur son téléphone.

Il était si pressé d'appeler le docteur Brown, qu'il oublia de fermer la porte de la salle de bain. La propriétaire qui descendait à la cuisine, passa par hasard dans le couloir au moment où Crâne décrochait le récepteur. Au passage, en bonne ménagère, elle voulut fermer la porte de la salle de bain. Le spectacle de la baignoire, remplie de ce qu'elle prit pour du sang, la cloua sur place. Deux secondes après, elle poussait un hurlement d'effroi et s'enfuyait en criant, suivie de Crâne qui avait gardé son téléphone à la main. Le docteur Brown, à l'autre bout du fil, entendit des cris perçants ; une voix qu'il ne reconnut pas le supplia de venir immédiatement chez Crâne. Il raccrocha le récepteur, et saisit sa trousse. Il craignait que Crâne, en proie à d'affreuses souffrances, ne fût subitement devenu fou et n'eût tenté de se suicider.

Une telle surexcitation régnait aux alentours du domicile de Crâne qu'on eût pu croire qu'une douzaine de meurtres et autant de suicides venaient d'y être découverts. Sur la pelouse, deux voisins compatissants soutenaient la propriétaire, en proie à une violente attaque de nerfs. Crâne, drapé dans une éblouissante sortie de bain jaune vif qui lui collait aux jambes, faisait des efforts désespérés pour convaincre trois agents motocyclistes et un groupe de badauds affolés qu'il n'avait pas le plus petit meurtre sur la conscience, mais s'était simplement offert le luxe de prendre un bain. Les policiers avaient toutes les peines du monde à contenir la foule.

Le docteur avait une grande habitude des accidents. Il se fraya un chemin au milieu des curieux et parvint rapidement jusqu'aux policiers.

« Je suis le médecin qu'on vient d'appeler par téléphone. Que se passe-t-il ?

— Rien du tout, à ce que dit le type en peignoir, répliqua dédaigneusement un agent. Mais faudrait savoir s'il est dans son bon

sens. Vous seriez bien aimable de téléphoner au commissariat pour qu'on nous envoie des renforts. »

Le docteur Brown rejoignit Crâne sur le pas de la porte, l'entraîna à l'intérieur de la maison et poussa le verrou. Il téléphona aussitôt à la police.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il enfin à Crâne quand un brigadier lui eut assuré qu'un car de police-secours allait se mettre en route.

« J'ai suivi ton ordonnance, répliqua Crâne avec une grimace. Viens jeter un coup d'œil sur ma baignoire. »

Crâne poussa le docteur dans sa salle de bain. D'un geste dramatique il lui désignait la baignoire quand un spectacle inattendu le laissa bouche bée : l'eau était d'un blanc aussi laiteux que quand il en était sorti. Toute trace de ce liquide rouge sang qui l'avait si fort ému, un peu plus tôt, avait disparu.

« Eh bien quoi ? demanda le médecin d'un ton soupçonneux.

— Ma propriétaire l'a vu comme moi..., commença Crâne. Je ne suis pas fou tout de même.

— Vu quoi ? »

Un peu gêné, Crâne lui raconta brièvement, mais exactement, ce qui s'était passé. À sa grande surprise, Brown ne rit pas.

« Penses-tu que ça veuille dire quelque chose ? » hasarda Crâne.

Brown ne répondit pas. Il pensait que Crâne était victime d'une dépression nerveuse mais ne voulait pas le lui dire. Il supposait que Crâne avait fait à sa propriétaire une farce de mauvais goût qui avait rendu la pauvre femme à moitié folle.

« Laisse-moi te prendre ta température », dit Brown.

Crâne obéit. Sa température était normale. Du reste, autant que Brown pouvait en juger, tout en lui était normal... Il fallait donc renoncer à l'hypothèse d'une dépression nerveuse.

« Donne-moi un pot de confitures propre ou une bouteille vide, dit enfin Brown. Je vais prendre un peu de cette eau pour l'analyser. »

Tandis que Crâne fouillait dans la cuisine, le docteur préleva avec soin une dernière cuillerée d'amidon restée dans la boîte de carton. Il était en train de ranger cet échantillon dans sa trousse quand le timbre de la porte d'entrée se mit à sonner frénétiquement. Au même instant, Crâne revenait avec un flacon vide.

« Attends que j'aie fini pour aller ouvrir. Les flics se douteraient de quelque chose et nous aurions tous les journalistes de la ville sur le dos. »

Rapidement Brown glissa la bouteille d'eau amidonnée dans sa serviette et suivit Crâne jusqu'à la porte d'entrée. À peine le verrou

était-il tiré qu'un inspecteur se ruait dans le hall.

« Conduisez-moi à la salle de bain, ordonna-t-il en saisissant Crâne par le bras.

— Certainement, grogna Crâne. Au W. -C., si vous voulez. »

Sans daigner répondre, l'inspecteur grimpa l'escalier, en entraînant son prisonnier à sa suite. Arrivé dans la salle de bain, il poussa un grognement dégoûté en regardant la baignoire. Il ramassa le tapis de bain usé et l'examina sur toutes ses coutures avant de passer en revue tous les objets de toilette.

« Votre propriétaire boit ? demanda-t-il avec une certaine aigreur.

— Elle n'a jamais bu une goutte d'alcool de son existence, affirma Crâne en vrai galant homme.

— Alors, elle a des visions. Si jamais elle s'avise de nous recommencer une pareille sarabande, je l'embarque pour l'asile, vous pourrez le lui dire de ma part. »

Brown descendit l'escalier quatre à quatre dès que la porte se fut refermée sur le redoutable inspecteur.

« Si tes démangeaisons te reprennent, lança-t-il à Crâne au passage, viens tout de suite chez moi. Je te donnerai ton bain moi-même. Dis à ta propriétaire que la chaleur lui a tourné la tête. Je lui parlerai en sortant.

— Tu crois que..., commença Crâne.

— Je ne crois rien. Mais il sera intéressant d'analyser cet étonnant liquide... Allons, je m'en vais avant que les journalistes n'arrivent. Ils auront sûrement vent de cette histoire par le commissariat. S'ils te posent des questions, ne leur parle pas de moi. Je ne tiens pas à ce genre de publicité. »

Avant que Crâne eût achevé de s'habiller, les badauds déçus s'étaient dispersés. La propriétaire encore tout effarée s'efforçait sans succès de décourager la curiosité obstinée de trois jeunes journalistes qui l'assaillaient de questions. Crâne les mit en fuite.

« Fichez-moi le camp, ordonna-t-il en entrant dans le salon. Vous ne comprenez donc pas que madame a eu un malaise, provoqué par la chaleur ? Un point c'est tout. Si vous arrivez à faire un papier avec ça, vous serez plus malin que Hearst en personne, conclut-il en les escortant jusqu'à la porte. Et d'ailleurs, votre rédacteur en chef ne le laisserait jamais passer : ce serait une mauvaise publicité pour notre beau climat ! Vous ne manquez pas de chiens écrasés à vous mettre sous la dent, je suppose ? Allez, ouste... »

Sa conférence de presse ainsi terminée, Crâne revint au salon reconforter sa propriétaire.

« Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il

avec sympathie.

— Si ce n'était pas abuser, je vous demanderais bien de m'apporter un peu d'eau et de gin, mais pas trop d'eau. La bouteille est sur le rayon du haut dans le placard de la cuisine. »

Ce dernier renseignement était superflu. Quelques instants plus tôt, Crâne avait découvert la bouteille à moitié vide, en cherchant le flacon demandé par le docteur.

Une fois sa propriétaire rassérénée, Crâne pensa à lui. Il alla au restaurant, s'y fit servir un substantiel plat du jour et gagna son lit sitôt son repas terminé. À huit heures il était dans ses draps, bien décidé à s'endormir malgré le léger picotement qui commençait à lui parcourir tout le corps. Il sentit que cela recommençait comme dans l'après-midi, mais très faiblement. Tandis qu'il se demandait si le sommeil ne serait pas encore le remède le plus efficace, il s'assoupit. Il avait gagné la partie, momentanément, tout au moins.

Son dîner achevé, le docteur Brown se mit en devoir d'étudier l'eau qui avait toujours son aspect laiteux. N'étant pas un chimiste averti, il se contenta de la seule méthode qu'il connût à fond et l'examina au microscope. Si ce premier examen restait sans résultat, il comptait soumettre un échantillon de l'eau à un pharmacien compétent, pour en faire faire une analyse plus poussée.

Il prépara donc une lamelle de verre et régla soigneusement son microscope. Une longue expérience lui avait appris à obtenir presque du premier coup une bonne mise au point. Le microscope qu'il possédait était à double oculaire et donnait un excellent relief à la moindre parcelle de matière déposée sur le porte-objet. Brown acheva la mise au point par de minutieux tâtonnements.

Il vit d'abord de superbes grains d'amidon évoluer dans le champ du microscope, pâlisant au fur et à mesure que l'objectif se déplaçait pour donner le maximum d'acuité à leurs contours. Quand il eut achevé son réglage un nouvel univers apparut lentement à ses yeux.

Le témoin silencieux de ce monde inconnu en eut le souffle coupé. Pendant des heures, il resta fasciné, transporté hors du temps et de l'espace, assistant stupéfait aux débuts de ce drame titanique, inconcevable pour l'esprit humain, qui se déroulait dans une goutte d'eau, imperceptible à l'œil nu...

Pendant que, ce soir-là, un homme regardait les contours indistincts d'un nouvel ordre biologique se dérouler devant ses yeux effarés, un autre homme aveuglé par la haine, et incapable de comprendre ce qu'il faisait, allait s'efforcer de détruire l'outil dont le destin s'était servi pour donner naissance à un univers nouveau. Fidèle à son absurde serment, Bork se saoula aussi vite que le lui permit la

mauvaise qualité du whisky auquel il eut recours. Cet infâme tord-boyau, plus semblable à un mélange d'alcool et de vernis qu'à une boisson d'homme civilisé, eut un effet inattendu sur l'organisme épuisé de Bork. Au lieu de la bonne chaleur intérieure à laquelle il s'attendait, le malheureux se sentit glacé jusqu'aux moelles. Le monde environnant prit une coloration grisâtre. Sa propre vie se déroula devant ses yeux : inutile, ratée, insignifiante, du berceau à la tombe. Pourquoi, se dit-il, subir cela plus longtemps ? Crâne avait raison : il n'était et ne serait jamais bon à rien. La seule action utile de son existence serait assurément d'y mettre fin.

Avec un soupir, Bork déboucha sans hâte sa deuxième bouteille et s'en versa un verre qu'il dégusta pensivement. Plus l'alcool imprégnait ses tissus, plus la lucidité anormale de son cerveau lui semblait s'accroître.

À minuit, il avait achevé sa troisième bouteille, battant ainsi son propre record. Il jeta un coup d'œil sur sa montre, se leva et quitta son logis pour mettre son projet à exécution et imposer enfin silence à cette voix insistante qui lui répétait qu'il était un imbécile.

Il était deux heures passées quand Bork s'introduisit silencieusement dans le labo et referma la porte derrière lui. Malgré le sérieux avec lequel il envisageait l'acte qu'il allait accomplir, il ne put s'empêcher de sourire en se disant que Crâne aurait de bonnes raisons de penser qu'une fois de plus cet abruti de Bork avait fait des siennes.

L'obscur subordonné entendait prouver à son supérieur que, sur un point au moins, il était sans rival : lorsqu'il détruisait quelque chose c'était à tout jamais.

Pour une fois il entendait bien ne pas commettre d'erreur... Il descendit dans la vaste fosse où dormaient les transformateurs et effectua les connexions nécessaires pour brancher les quarante géants en série. Comme un sorcier préparant un holocauste aux forces infernales, il organisait la destruction de l'ampoule si chère à Crâne, en s'apprêtant à faire passer vingt millions de volts dans l'appareil prévu pour deux seulement. De plus il relia l'extrémité d'un gros câble de cuivre à celui qui devait amener les vingt millions de volts jusqu'à la cathode, fit décrire une large boucle à l'extrémité libre et se l'enfila autour du bras gauche. Traînant le câble derrière lui, il remonta ensuite devant le tableau de commande où s'alignaient des disjoncteurs.

Pour obtenir l'effet souhaité par Bork, les commutateurs devaient être abaissés simultanément pour que les vingt millions de volts fussent mis en jeu d'un seul coup. Cela n'offrait pas de difficulté majeure, car les commutateurs étaient disposés sur une même ligne. Il les abaissa tous également, sans toutefois les enclencher : les poignées

d'ébonite se trouvèrent ainsi maintenues dans un même plan. Il alla prendre dans le tas de planches où s'était réfugiée l'araignée, une volige de quatre mètres de long et, au passage, comme pour se prouver à lui-même sa virilité, il souleva le couvercle de la boîte à cigares où Crâne avait enfermé le cadavre de la veuve noire.

Elle était toujours là, noire et redoutable comme la mort elle-même. Bork ne put discerner le plus léger frissonnement dans les huit longues pattes noires recroquevillées sous le ventre de l'animal. Bork s'enhardit jusqu'à avancer la main et à soulever successivement chacune des pattes. Six restèrent fixées au thorax, deux s'en détachèrent.

« Elle est morte », murmura-t-il, en refermant le couvercle de la boîte, pour ne plus avoir sous les yeux ce répugnant cadavre que pourtant il ne craignait plus, maintenant qu'il était prêt à affronter la mort elle-même et non plus seulement son image.

Ses derniers préparatifs ne lui prirent pas longtemps. En quelques secondes, il noua solidement autour de son cou la boucle du câble dénudé et, tenant à deux mains la volige, il l'amena au-dessus de la ligne des commutateurs et l'y posa doucement en équilibre. D'un geste convulsif il la releva pour prendre son élan et l'abassa violemment, enclenchant ainsi d'un seul coup tous les commutateurs et déchaînant la furie des vingt millions de volts qui devaient tout pulvériser sur leur passage, y compris lui-même, en un tourbillon d'atomes incandescents.

Le flux d'énergie ainsi engendré manqua toutefois son but essentiel. Une détonation assourdissante suivit un aveuglant éclair verdâtre jailli à l'épissure du fil de cuivre. Celui-ci qui aurait dû électrocuter Bork se vaporisa instantanément. Avant que le courant n'eût pu en parcourir toute la longueur, il se trouva entièrement désintégré dans un nuage de lumière verte. Le soin qu'avait mis Bork à faire son épissure lui avait sauvé la vie : un contact moins parfait aurait laissé passer une fraction du courant avant la fusion du conducteur et elle aurait suffi à le carboniser. C'était une fausse manœuvre de plus. Le grandiose projet de Bork s'était trouvé annihilé par un court-circuit qu'il aurait dû prévoir.

Tout étourdi, ne sachant même plus s'il était encore vivant, il regarda d'un œil hagard la fosse des transformateurs et l'ampoule à rayons X. Les projecteurs, qu'alimentait un circuit différent, éclairaient encore le laboratoire de leur intolérable lueur crue. Aucune aigrette d'électricité ne voletait autour des appareils. Une mort soudaine semblait avoir refroidi les transformateurs géants. L'écho de l'explosion flottait encore dans le silence pesant.

Progressivement Bork prit alors conscience d'un étrange phénomène dont l'ampoule à rayons X était le siège. Prévue pour

supporter une tension de deux millions de volts, elle aurait dû se trouver volatilisée sous un choc vingt fois plus violent. Mais en avait-elle supporté la totalité, ou les vingt centimètres de câble reliant la cathode à la série des transformateurs s'étaient-ils désintégrés sans que le courant pût franchir la brèche ainsi créée ? Il était évident que l'ampoule géante avait reçu une partie au moins du courant, car sa moitié inférieure vibrait et scintillait en d'aveuglantes pulsations de lumière blanche. Sous la cathode, la moitié supérieure de l'ampoule était noire comme la nuit. Cette impénétrable obscurité et cette aveuglante lumière étaient séparées l'une de l'autre avec une netteté absolue ; aucune ombre venue de la partie noire n'estompait la zone supérieure de lumière blanche, et aucune émanation lumineuse ne venait faire pâlir la masse d'ombre opaque suspendue au-dessus de l'invisible barrière qui coupait l'ampoule en deux.

L'étrange phénomène qui se déroulait dans l'ampoule était autonome et dégagé de toute influence électrique extérieure. Les fils reliant l'ampoule aux transformateurs étaient coupés et, à ceux des projecteurs près, tous les circuits électriques du labo l'étaient aussi. Bientôt Bork s'aperçut que la zone noire gagnait lentement du terrain et descendait vers le bas du tube. La lueur blanche, rongée à son sommet par ce vide envahissant, devint plus intense, comme pour lutter contre le néant qui l'attaquait. On eût dit un piston d'acier sombre s'abaissant inflexiblement pour réduire à néant ce qui subsistait encore de lumière.

En moins de trois minutes, il n'en restait plus qu'un ou deux centimètres. La zone noire s'étendait maintenant lentement, comme si la résistance que lui opposait la lumière se fût faite de plus en plus forte. Bientôt on ne vit qu'un simple plan lumineux, aussi intensément brillant que le centre d'une étoile. Une seconde plus tard, la lueur avait entièrement disparu, et l'ampoule, totalement obscurcie, explosait avec une détonation qui secoua le laboratoire comme un tremblement de terre et projeta Bork sur le sol métallique de la passerelle.

Quand il revint à lui, il fixait le plafond de ciment, à peine visible à travers un halo phosphorescent. L'explosion qui l'avait renversé avait aussi brisé les projecteurs. Il se leva et gagna la porte en titubant mais se prit les pieds dans le câble de cuivre qui pendait de son cou. Avec un juron il s'en dégagea et chercha sa clef à tâtons. Un objet mouvant frôla doucement le revers de sa main contre lequel il parut se briser sans bruit et s'évanouir, ne laissant derrière lui qu'une faible sensation de froid. Il en sentit un autre heurter son visage. Et, de nouveau, ce contact parut refroidir son épiderme. Il s'aperçut que sa figure et ses mains étaient en train de geler lentement.

Brusquement, il n'eut plus qu'un seul réflexe : s'échapper de ce

lieu d'horreur mystérieuse. Dans sa poche, sa clef échappait obstinément à ses doigts gourds, rendus maladroits par le froid. Encore tout étourdi il ne chercha pas à déterminer la nature de ces étranges objets qui effleuraient son visage avec la douceur d'ailes de papillons en vidant lentement son corps de la chaleur naturelle. Il finit par saisir enfin sa clef et à l'engager dans la serrure. Ses doigts lui refusant décidément tout service, il se mit à battre, avec fureur, la porte d'acier de ses poings ankylosés, pleinement conscient du fait qu'il était en train d'agoniser. Presque simultanément, deux des objets mouvants heurtèrent sans bruit l'acier au-dessus de sa tête et après un semblant d'hésitation disparurent dans l'obscurité. Il eut cependant le temps de les apercevoir.

Les ténèbres du labo étaient en effet peuplées de milliers de petits flocons de lumière, tournant sur eux-mêmes, sautillant en tous sens, se heurtant sans s'éteindre, et que seul le contact d'un obstacle matériel, comme les murs, ou les appareils du labo, semblait faire mourir. C'étaient les mouvements imprévisibles de ces innombrables flocons de lumière qui éclairaient vaguement la pénombre du laboratoire. Pourtant leur nombre diminuait rapidement. Ils semblaient en effet courir au-devant de leur propre destruction, en accélérant leur mouvement quand ils s'approchaient de substances solides, et en se bousculant dans leur soif d'anéantissement. Une dizaine de minutes encore et l'obscurité allait redevenir totale, mais Bork n'était pas disposé à attendre jusque-là.

Un léger frôlement sur la table, derrière son dos, le fit se retourner dans un mouvement de panique. Avant même que l'horrible chose ne se fût produite, il en avait pressenti l'imminence. Le couvercle de la boîte à cigares où gisait le cadavre de la veuve noire se souleva légèrement, comme si un être vivant cherchait avec l'affolement du désespoir à s'en échapper. La mince planchette s'immobilisa une seconde, puis se releva encore d'un demi-centimètre. Bork gagna la porte d'un seul bond. Cette fois ses doigts avaient retrouvé toute leur souplesse. Au moment où il ouvrait la porte d'acier il jeta un coup d'œil derrière lui. Ce qu'il aperçut dans la phosphorescence des derniers flocons lumineux dépassait de loin ses pires craintes qu'il n'osait même pas se formuler.

Le couvercle de la boîte à cigares venait d'être entièrement relevé par une masse noire qui grossissait à vue d'œil et débordait de la boîte. On eût dit une boule de suie vivante. Au moment où il claquait la porte derrière lui, il vit la masse noire bouillonner, bourgeonner sous l'effet d'une vitalité furieuse et inonder la table, la passerelle et l'escalier dans un horrible déluge de vie surnaturelle.

Il ferma la porte à clef, et s'enfuit dans le froid grisâtre de l'aube naissante. Il se sentait rempli d'une affreuse lucidité qu'il n'avait

encore jamais éprouvée.

III

LE NOUVEAU LAZARE

Bork occupait une chambre meublée dans une maison délabrée située dans une rue plus minable encore. Il était l'unique locataire d'un vieil homme sourd et à moitié aveugle qui répondait au nom de Wilson et qu'il ne voyait qu'une fois par mois, au moment du terme. Le vieux Wilson était rarement au courant des allées et venues de son locataire, lesquelles, du reste, lui étaient fort indifférentes.

Vers quatre heures et demie du matin, le jour de sa folle expédition au laboratoire, Bork grimpa à pas pesants l'escalier vétuste qui menait à sa chambre. Il commençait à comprendre qu'un alibi lui serait nécessaire si l'on ouvrait une enquête sur l'explosion de l'ampoule. Sachant que le vieux Wilson était incapable de l'entendre, il jugea inutile de marcher sur la pointe des pieds. Il avait déjà imaginé son alibi : à sept heures (c'était le moment où le vieux Wilson sortait en général de son lit), il irait trouver le vieillard dans sa cuisine et lui paierait son loyer, bien que le terme ne tombât que le lendemain. Le vieux pourrait ainsi affirmer, au besoin sous la foi du serment, que Bork avait passé la nuit dans sa chambre.

Ce paiement anticipé du terme n'éveillerait aucun soupçon, car il arrivait fréquemment à Bork de s'acquitter ainsi un jour ou deux d'avance.

Bork ouvrit la porte de sa chambre ; la lampe y était restée allumée. Une bouteille de whisky aux trois quarts vide était posée sur le bureau en désordre. Il était bien naturel que dans l'état où il se trouvait, il eût besoin de réconforter ses nerfs défaillants. Aussi se versa-t-il un plein verre de whisky qu'il porta immédiatement à ses lèvres. Au moment où l'odeur âcre de l'alcool parvint à ses narines, il fut pris d'une brusque répulsion.

« Sapristi ! marmonna-t-il. Comment ai-je jamais pu aimer cette saleté ? »

Conscient d'une indéfinissable sensation de puissance, il serra et desserra les poings en suivant du regard les mouvements de ses muscles. Mais ce simple geste le fit sursauter violemment. Ses mains, habituellement d'un blanc jaunâtre, étaient maintenant fortement hâlées comme si le soleil les avait peintes en brun foncé. On eût dit qu'elles avaient été exposées au plein air sous les tropiques pendant

des mois entiers.

Il jeta un coup d'œil effaré sur le miroir accroché au-dessus de son bureau. Celui-ci confirma ce qu'il soupçonnait déjà plus ou moins. Il avait la figure basanée d'un Hindou et ses cheveux blonds et fins étaient maintenant d'un noir de jais.

Cependant ces modifications même ne suffisaient pas à expliquer la différence radicale qu'il constatait entre la physionomie hagarde aperçue dans le miroir et les traits familiers qu'il avait l'habitude de considérer comme les siens. Un changement plus fondamental encore l'avait complètement transformé. Il s'en rendit compte d'un seul coup. Ses yeux bleus, un peu ternes, avaient viré au noir et brillaient d'un éclat étrange. Et il éprouva un choc terrible en se voyant considérablement rajeuni.

Il commença à se déshabiller lentement. Cinq heures plus tôt, il avait la peau glabre et blanche d'un adolescent. À présent, des pieds à la tête, tout son épiderme avait pris la même teinte cuivrée que sa figure et ses mains. En outre, une épaisse toison noire recouvrait sa poitrine, ses bras et ses jambes et le faisait ressembler à un lutteur professionnel. En un mot, il était devenu un autre homme. Les amis les plus intimes de Neils Bork auraient été incapables de le reconnaître.

« Qui suis-je ? » se demanda-t-il tout haut en prenant sa chemise.

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'il prit conscience de deux profonds changements dont chacun avait son importance. La voix criarde de Neils Bork était maintenant grave et vibrante. C'était la voix d'un homme puissant, doué d'une forte personnalité et d'une absolue confiance en lui – une voix faite pour séduire les femmes. En second lieu il s'aperçut du geste surprenant qu'il venait de faire presque instinctivement. La main qu'il avait avancée vers sa chemise s'arrêta net pour une raison inattendue : la chemise était sale. L'homme nouveau qu'était devenu Bork était incapable d'en supporter le contact contre sa peau.

Il choisit dans le tiroir de sa commode sa plus belle chemise de popeline blanche qui sortait de la blanchisserie et qu'il n'avait mise qu'une ou deux fois. Il échangea son vieux complet contre un autre plus élégant, en flanelle grise. Depuis plus d'un an il ne l'avait pas porté, aussi la coupe en était-elle un peu démodée. Mais cela lui importait peu : le complet sortait de chez le teinturier, c'était l'essentiel à ses yeux. Des chaussettes propres, ses plus belles chaussures et une cravate noire qu'il n'avait mise qu'une fois, l'ayant trouvée trop sombre, vinrent compléter sa tenue. Il ne lui vint pas à l'idée de prendre de chapeau. Ses abondants cheveux noirs devaient amplement suffire à le protéger des intempéries.

L'ancien Bork buvait sec mais il était pourtant parvenu à faire

quelques économies. D'une vieille malle bourrée de linge sale et d'insipides lettres de filles encore plus insignifiantes que leur prose, le nouveau Bork tira le magot du « défunt ». Il s'élevait à environ six cents dollars en billets de dix et vingt dollars.

À cinq heures et quart, Bork II était prêt à affronter sa nouvelle existence. Il enfouit la liasse de billets dans une poche de son pantalon et se dirigea vers la porte. C'est alors qu'il se souvint du terme dû au vieux Wilson. Il n'avait plus besoin maintenant d'alibi mais il pensa cependant qu'il ferait bien de prévenir le vieillard. Il prit un bout de crayon au fond de sa poche et griffonna un petit mot au dos d'une enveloppe encore imprégnée du parfum d'amours oubliées.

Monsieur Wilson,

Ci-joint les dix dollars que je vous dois pour le mois écoulé. C'est la boisson qui m'a perdu. Plutôt que de donner à mon chef la satisfaction de me tuer, ce qu'il aurait fait tôt ou tard, je préfère opérer moi-même. Remettez ce papier à la police. On retrouvera mon cadavre dans le Pacifique, si on y tient et si les crabes ne s'en sont pas occupés les premiers.

Neils Bork.

Il glissa l'enveloppe et les dix dollars sous la porte de la cuisine et sortit de la maison. Le vieux Wilson n'était pas encore levé. Bork II n'emmenait avec lui que son argent et les vêtements qu'il portait.

Personne ne le vit sortir : les travailleurs honnêtes ne se rendent pas de si bonne heure à leurs affaires. Il marchait rapidement dans l'air frais du matin, conscient de la vitalité nouvelle qui lui parcourait les veines comme un élixir d'éternelle jeunesse.

Tandis que l'homme qui avait été Bork allait ainsi, plein de confiance, à la rencontre de sa destinée, Crâne, de nouveau en proie à son prurit cutané, se retournait en geignant dans son sommeil. Il était à peine six heures quand il s'éveilla tout à fait et bondit hors de son lit. Ses démangeaisons étaient moins pénibles qu'à la première crise, mais elles étaient cependant suffisantes pour le faire s'habiller précipitamment et courir chez le docteur.

Brown ne s'était pas couché de la nuit. Il accueillit Crâne d'un coup d'œil à la fois curieux et presque hostile.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Crâne sentant la réticence du médecin.

« C'est ce que j'allais te demander, répondit Brown brièvement. Où as-tu passé la semaine dernière ? »

— Comme d'habitude, grogna Crâne, dans l'atelier de la Fondation, dans mon labo, dans mon lit, et dans la rue que je prends trois fois par jour en moyenne, pour aller au restaurant.

— C'est tout ? Questionna le docteur soupçonneux.

— Bien sûr. Où penses-tu donc que je sois allé ?

— Ça, je n'en sais rien. À vue de nez, j'aurais dit dans un bouge pour Mexicains ou Orientaux. En tout cas, l'infection que tu as trouvé moyen d'attraper est totalement inconnue de la science actuelle. Ton cas est unique. Les démangeaisons ont recommencé ? »

Crâne acquiesça. « Commence par m'en guérir. Tu feras ta conférence après, bougonna-t-il.

— Oh ! Le traitement ne sera pas bien compliqué. Il faut te tremper dans un désinfectant pour arriver à ce que ton épiderme soit nettoyé et stérilisé jusqu'à la dernière squame. Cela peut prendre assez longtemps. Prends des bains bouillants et fais-toi transpirer abondamment avant de te frictionner avec le désinfectant. Tu recommenceras deux heures plus tard. Continue jusqu'à disparition complète des démangeaisons. Je vais te faire une ordonnance.

— Tu as l'air contrarié, remarqua Crâne au moment où le médecin lui tendait sa feuille. Pourquoi ne pas dire franchement ce que tu as sur le cœur ?

— Il faudrait d'abord que je sache moi-même de quoi il s'agit. Tu me jures que tu m'as bien dit la vérité ?

— Bien sûr. Pourquoi aurais-je menti ? Si tu veux une confirmation supplémentaire, adresse-toi à la Fondation et à ma propriétaire.

— Dans ce cas, nous sommes sur le point de faire une grande découverte. À ce propos j'aimerais bien examiner ton assistant. Il s'appelle Bork, n'est-ce pas ? Il a travaillé avec toi depuis le début de tes expériences ?

— À l'atelier, oui ; mais pas dans le labo. J'y ai passé une trentaine d'heures en tout, ces huit derniers mois, avec les ampoules de deux millions de volts allumées. Bork n'y est pas resté plus d'une heure au total. »

Brown réfléchit en silence pendant quelques instants.

« Accepterais-tu de me laisser faire une expérience avec ton ampoule ?

— Quand tu voudras. Mais à condition que ce soit moi qui manœuvre les commutateurs : tu n'as pas assez l'habitude des appareils à haute tension. Tu me donneras tes instructions et je te fournirai la tension que tu voudras.

— Parfait. Pourquoi pas cet après-midi à une heure ? J'ai besoin de dormir un peu avant. En attendant tu pourrais rentrer chez toi et commencer à te désinfecter la peau.

— D'accord. Je serai au labo à une heure. Tu n'auras qu'à sonner,

je viendrai t'ouvrir. Tu ne peux pas me donner une idée de ce que tu comptes faire ?

— Bien sûr que si ; mais à quoi bon nous fatiguer les méninges ? Ou bien je suis complètement maboul, ou bien nous allons faire la découverte la plus sensationnelle de ces mille dernières années. Cet après-midi, nous serons fixés. »

Pourtant la découverte du docteur Brown ne devait pas trouver si vite sa confirmation. Feu Neils Bork en avait rendu la démonstration impossible.

Le médecin comptait se mettre au lit, sitôt Crâne parti, mais il s'aperçut bien vite qu'il était hors d'état de dormir. Il se releva, se rasa, demanda à sa gouvernante une tasse de café, mit dans sa poche les croquis de ce qu'il avait vu au microscope et courut jusqu'à la bibliothèque de la Société médicale à laquelle ses fonctions d'administrateur lui donnaient libre accès à toute heure du jour. Il y passa cinq heures, à feuilleter des atlas biologiques et de massifs traités sur les protozoaires – les plus rudimentaires de tous les êtres vivants.

Au moment où l'horloge sonnait midi, il referma ses bouquins avec un soupir et s'apprêta à gagner le lieu de son rendez-vous avec Crâne. Ses pénibles recherches ne lui avaient pas permis de découvrir la plus petite analogie entre ce qu'il avait découvert et ce que la science connaissait déjà. Les premiers résultats étaient encourageants, mais la somme des connaissances déjà acquises par la science au sujet des plus humbles des êtres vivants est si imposante que Brown se rendit aisément compte qu'il lui faudrait des semaines avant de pouvoir affirmer avec confiance qu'il avait vraiment mis la main sur quelque chose d'important.

Les préparatifs de l'expérience qu'il projetait furent des plus simples. Il déjeuna dans une brasserie et demanda à la serveuse une douzaine d'œufs crus, bien frais. Six de ces œufs devaient servir à son expérience et le reste au contrôle. Il espérait bien trouver chez Crâne une partie des appareils qui lui seraient nécessaires ; il comptait fournir lui-même les autres.

« Où pourrais-je acheter une poule ? » Demanda-t-il à la serveuse.

Le pensant légèrement dérangé, la jeune fille répliqua que le marché aux volailles était situé six rues plus haut. Brown la remercia et courut y acheter la plus maternelle et la plus caquetante des poules Orpington qu'il put y trouver. Il fit en outre l'emplette d'un vaste cageot et chargea le tout à l'arrière de son cabriolet.

Il ramena chez lui sa nouvelle collaboratrice et la lâcha dans son petit jardin où elle put s'ébattre à son aise dans les semis de zinnias. Il arrangea de son mieux un nid de paille dans le cageot et offrit à la

future mère une demi-douzaine d'œufs frais. Avec ce souci des détails qui est la moitié du succès scientifique, il traça au crayon indélébile une croix bleue sur les œufs pour ne pas les confondre avec ceux que la poule risquait de pondre ultérieurement.

« Et maintenant, fais ton travail, Bertha, recommanda-t-il à la poule en glissant avec soin dans ses poches les six œufs restant. Le mien m'attend. À tout à l'heure ; j'ai déjà une demi-heure de retard. »

Pendant ce temps, l'homme qui s'était appelé Bork se livrait à de rapides explorations dans les mystérieuses régions de sa personnalité toute neuve. Il se sentait un appétit terrible, alors qu'en règle générale, Bork I^{er} n'appréciait guère son petit déjeuner – pareil en cela à tous les alcooliques. Il était encore très tôt. Il s'arrêta devant plusieurs restaurants à bon marché qui restaient ouverts toute la nuit, mais après un instant d'hésitation, il poursuivit chaque fois son chemin. Ce jeune homme brun, aux yeux si étrangement lumineux, était décidément très délicat dans ses goûts.

Il trouva enfin ce qu'il cherchait, c'est-à-dire un restaurant propre et bien aéré, dont les tables blanches, immaculées, et les fourneaux abrités sous une hotte de verre s'offraient directement à la vue des clients. Une jeune fille coiffée d'un petit bonnet blanc et vêtue d'une blouse blanche très propre, retournait des crêpes dans une poêle ; ses bras étaient nus jusqu'au coude. Elle leva la tête en entendant entrer un client. D'ordinaire un rapide regard jeté sur les hommes qui passaient par centaines devant elle au cours d'une seule journée lui suffisait. Pourtant cette fois quelque chose d'indéfinissable dans la personne du nouveau venu retint comme par magie son attention. Sans se douter qu'elle l'observait, le jeune homme brun gagna une petite table au fond de la salle. Une odeur de pâtisserie en train de brûler arracha la cuisinière à sa rêverie.

« Ça, c'est quelqu'un », se dit-elle, sans trop savoir ce qu'elle entendait par là.

Elle avait raison. Cet homme était bien « quelqu'un » et non un quelconque anonyme, indiscernable au milieu de millions d'êtres aussi peu remarquables que lui.

Il donna sa commande à un vieux garçon qui se tenait debout près de lui, le bloc-notes à la main, s'efforçant vainement de concentrer son attention sur ce qu'il faisait.

« Je demande pardon à monsieur, dit le garçon timidement, mais est-ce que je n'aurais pas déjà vu monsieur au cinéma ?

— Au cinéma ? Je ne comprends pas. »

Le garçon embarrassé murmura quelques mots d'excuse.

« Non, affirma l'inconnu, vous ne m'avez pas vu au cinéma et j'espère bien que personne ne m'y verra jamais. Tâchez de presser un

peu ma commande. Je meurs de faim. »

Le gérant venait d'arriver et s'installait derrière sa caisse vitrée. Apercevant ce nouveau client à l'allure distinguée, il s'approcha pour s'enquérir de ses désirs.

« On s'occupe de vous, monsieur ?

— Oui, merci.

— Vous n'avez besoin de rien ?

— De toute façon, il est trop tard maintenant. J'étais en train de me dire que votre architecte avait raté de peu un chef-d'œuvre quand il avait dessiné le plan de votre restaurant. Si la pièce avait un mètre de plus en longueur et cinquante centimètres de moins en largeur, ses proportions seraient irréprochables. Les tables ne vont pas non plus, continua-t-il sans s'apercevoir de la stupeur de son interlocuteur. Vous ne trouvez pas stupide de gâcher une salle qu'on aurait pu rendre superbe, en accordant un rien de réflexion, à son plan ?

— Je vous demande pardon, monsieur, vous êtes sans doute un artiste ? »

Un éclat de rire de l'étranger lui coupa la parole.

« Non, dit-il enfin, et il y a peu de chances que je le devienne tant que j'aurai le cerveau fait comme il est.

— Puis-je vous demander votre profession, monsieur... ? »

Les lumineux yeux noirs parurent pendant une seconde regarder en dedans d'eux-mêmes. Quel nom pouvait-il se donner ? Sur le moment, et quoi que son cerveau fonctionnât avec la rapidité de l'éclair, l'homme nouveau avait du mal à se souvenir du nom qu'il avait autrefois porté.

Ah ! Oui... Bork... Il n'était pas question de garder cet affreux nom...

Les yeux de l'inconnu se posèrent sur le comptoir où l'on vendait des cigares.

« De Soto », dit-il en modifiant légèrement le nom d'une marque de cigares à bon marché dont la publicité s'étalait en lettres rouges et or derrière le comptoir. Ce patronyme suggérait le Portugal, le Mexique, l'Espagne, ou l'Amérique du Sud, à l'exclusion de l'Orient. Aux États-Unis les Orientaux ne sont pas très bien vus tandis que les Latins sont à peu près regardés comme des êtres humains. Le choix était donc habile.

Sur ces entrefaites, le gérant se retira, la commande de son étrange client étant prête. Les plats étaient admirablement cuits et très bien servis.

Bifteck, pommes frites, salade d'oranges... c'eût été un déjeuner de travailleur de force – si un travailleur de force avait eu les moyens

de se l'offrir. Ce menu avait en tout cas de quoi décourager un homme d'affaires ou un intellectuel. Pourtant, De Soto en fit rapidement justice jusqu'à la dernière bouchée. Il ne lui restait plus que son café à boire. À la première gorgée il reposa précipitamment sa tasse. Cet excitant, si bénin fût-il, avait réagi instantanément sur un système nerveux délicatement accordé. Il ne put terminer son café et absorba à la place trois grands verres d'eau pure.

Cette unique gorgée de café produisit sur De Soto un effet curieux. À quoi le faisait-elle donc penser ? À quelqu'un qu'il avait connu ? Non, ce n'était pas cela. Ses voisins de table semblaient boire leur café avec satisfaction. C'était donc une habitude courante et inoffensive. Que cherchait-il donc à se rappeler avec tant d'efforts ? Cela le concernait personnellement ; de cela il était sûr. Du plus profond de ce passé qu'il venait de quitter, une voix semblable à celle d'un homme qui se noie lui chuchotait un nom : « Bork. » La mémoire revint à De Soto d'une manière curieusement vague.

« Bork ? pensa-t-il. Qui est-ce donc ? Ah ! C'est vrai, je commence à me souvenir. C'est le nom de cette espèce d'électricien qui s'est suicidé, voici quelques mois. Mais où donc s'est-il tué ? Il me semble bien me rappeler qu'il s'est noyé dans sa chambre. Pourtant c'est absurde. Ah ! J'y suis. Dans le Pacifique. Mais est-ce bien sûr ? Tout cela est si vague dans mon esprit – Le Pacifique c'est grand. Cela s'étend d'ici à la Ch... »

Brusquement il cessa de penser à ce problème en constatant son incapacité à se souvenir du mot « Chine ». Un trou de mémoire s'étendant en tache d'huile avait non seulement dévoré son propre passé mais aussi ses plus élémentaires connaissances d'écolier. Pendant un moment, il se sentit mentalement malade. Il savait qu'il devait se souvenir et s'étonnait de ne pouvoir y parvenir. Pourtant une idée soudaine le réconforta un peu.

« Il est impossible que j'aie perdu toutes mes facultés intellectuelles », pensa-t-il.

Il serra les dents et saisit le menu. « Suis-je encore capable de lire ? Sinon, c'est que je suis devenu idiot. »

Il déplia la longue liste de plats. Le résultat de cette expérience fut instantané. Telle une plaque photographique, son esprit enregistra instantanément la longue feuille imprimée en caractères serrés. Sans le moindre effort, d'un simple coup d'œil, il avait lu et gravé dans sa mémoire la longue nomenclature de mets hétéroclites. Avec un sourire il saisit le journal du matin que son voisin avait laissé sur la table. Il tourna rapidement les trente-deux pages bien remplies en les examinant d'un simple coup d'œil. Son cerveau enregistrerait une fois pour toutes chaque phrase, chaque nouvelle, chaque article et les

assimilait parfaitement. Le plus étrange était qu'il avait la conviction d'avoir toujours « lu » de cette manière. Pourtant une apparente incohérence lui causa une gêne momentanée. Les nouvelles du matin parlaient beaucoup de la guerre de Chine. En lisant ce mot de « Chine » il visualisa aussitôt tout ce qu'il avait jamais su ou imaginé de ce pays et de son peuple. Pourquoi donc, alors, ne parvenait-il pas à se souvenir de ce nom quand il essayait consciemment de l'évoquer dans sa mémoire ?

« Je dois, sans doute, avoir besoin d'innombrables associations d'idées pour penser à n'importe quel sujet précis, se dit-il enfin. Qu'allais-je faire quand je suis entré ici ? Déjeuner, bien sûr. Mais que comptais-je faire ensuite ? Cela avait un rapport avec le métier de ce Bork... Il était électricien... Mais, oui ! J'y suis. J'allais demander une place où je pourrais étudier l'électricité, les rayons X, tout le diable et son train. D'ailleurs, au fond, j'ai toujours bricolé dans l'électricité. C'est idiot de l'avoir oublié. Je dois faire une mauvaise digestion. En tout cas, plus question de bricoler. Maintenant je m'y mets à fond. Mais où diantre allais-je donc ? »

Brusquement le nom de Crâne jaillit dans son esprit. Sans pouvoir en deviner la raison, De Soto se sentit pris d'un incoercible fou rire. Il sentait que ses paroles contenaient un élément d'un comique irrésistible, mais pour tout l'or du monde il n'eût pu le définir.

Il riait si fort que tout le monde dans le restaurant le regardait. S'apercevant des visages étonnés qui se tournaient vers lui, il se maîtrisa et fit mine de s'absorber dans son journal, mais il continuait à se demander qui pouvait bien être Crâne ! Il savait que, quel qu'il fût, ce mystérieux Crâne constituait le mot de l'énigme qu'il essayait vainement de résoudre et qui l'avait fait rire de si bon cœur.

Il appela le garçon et demanda l'addition. Pendant qu'on la préparait à la caisse, il alla consulter l'annuaire du téléphone et y chercha le nom de Crâne. Il en trouva plusieurs, mais, sans qu'il sût au juste pourquoi, il sentit que leurs initiales ne collaient pas. Il referma l'annuaire et laissa sa pensée vagabonder. Un seul regard lui avait suffi pour que toute une colonne de Crânes se gravât dans sa mémoire, comme sur une plaque sensible, avec leurs adresses et leurs professions. Un seul de tous ces noms, celui d'Andrews Crâne de la Fondation Erikson, bureau 209, semblait se détacher du reste de la liste. Pourquoi ? Qu'était-ce donc que la Fondation Erikson ? Il se résolut à le demander au gérant en sortant.

Ce dernier lui indiqua le plus court chemin pour s'y rendre.

« Qu'est-ce exactement ? » demanda De Soto.

Son intonation laissait entendre qu'il souhaitait apprendre non pas la nature de cette institution, ce qui aurait trahi de sa part une

ignorance suspecte, mais plutôt l'opinion que s'en faisait le grand public.

Avec une louable fierté civique, le gérant s'étendit sur la renommée mondiale de la Fondation, à laquelle les journaux locaux consacraient volontiers une publicité gratuite. Il souligna même en passant que le docteur Crâne avait mis au point l'ampoule à rayons X la plus puissante du monde, et en achevait une autre, géante celle-là, qui surpasserait tout ce que les rivaux de la Fondation pouvaient espérer réaliser avant cent ans, sinon plus.

De Soto quitta le restaurant. La jeune serveuse en blouse blanche, imitée en cela par toutes les femmes présentes, le suivit avec des yeux avides.

« Pouvez-vous m'indiquer la bibliothèque ? demanda De Soto à un policeman.

— Tout droit. Deuxième rue à droite et troisième à gauche. »

Il arriva à la bibliothèque juste à l'heure de l'ouverture des portes, et se fit indiquer le rayon où étaient classés les traités d'électricité...

Pendant que, mutuellement ignorants de leur existence, De Soto à la bibliothèque publique et le docteur Brown à la bibliothèque de la Société médicale accumulaient ainsi les munitions pour un assaut final contre un des plus grands mystères de la nature, le vieux Wilson contribuait de son mieux à ancrer dans les esprits la thèse du suicide de Bork. En se levant à sept heures pour préparer son déjeuner, il trouva l'enveloppe et le montant du loyer. Ses yeux étaient encore assez bons pour lui permettre de reconnaître un billet de dix dollars. Ils parvinrent aussi à lire ce qui avait été tracé sur l'enveloppe. Le pauvre vieux Wilson eut comme une prémonition de la vérité. Son peu intéressant locataire avait décampé et lui en annonçait la nouvelle de cette façon discourtoise. Sans prendre le temps de déjeuner, il courut prévenir la police après avoir pris l'avis d'un voisin.

L'édition de « midi » des journaux du soir, annoncèrent à dix heures du matin la disparition imprévue de Bork et se complurent dans de sinistres hypothèses suggérées par la phrase où il faisait allusion aux crabes du Pacifique. Tous, sans exception, déploraient la regrettable publicité, si totalement imméritée, que ce suicide allait amener à la célèbre Fondation Erikson. Ils commençaient, à vrai dire, à se sentir un peu las de chanter gratuitement les mérites de cette dernière et avaient résolu de rentrer dans leurs fonds en diffusant pour une fois des nouvelles vraiment sensationnelles sur son compte.

Le directeur de la Fondation apprit l'événement par un coup de téléphone jubilant venu d'un de ses plus mortels ennemis.

Il appela aussitôt Crâne qu'il dut attendre un bon moment, car il

était en train de se sécher après son second bain.

« Qu'est-ce que cette histoire ? lança sèchement le directeur, Bork s'est suicidé, paraît-il ?

— Comment, suicidé ? Je ne suis pas au courant. Vous devez vous tromper.

— Les journaux ne parlent que de ça.

— Excusez-moi une seconde, je vous prie. Vous m'avez donné un coup. »

Crâne se laissa tomber sur une chaise à côté de son téléphone et ensevelit son visage dans ses mains. Malgré ses taquineries il aimait bien Bork. Pour la première fois peut-être il comprenait pleinement quel attachement l'unissait à ce garçon maussade dont il avait de son mieux tâché de faire quelqu'un. Sa raison avait beau lui répéter que c'était le mauvais whisky et non lui qui portait la responsabilité de cette mort, une voix profonde l'accusait sans relâche.

« Si c'est bien exact, je vais voir ce que je peux faire.

— Parfait. Passez à mon bureau le plus tôt possible, voulez-vous. Si nous n'arrivons pas à étouffer l'affaire, cela va nous mettre en mauvaise posture aux yeux du conseil d'administration.

— Je serai chez vous dans une demi-heure. »

IV

LA VENGEANCE DE LA « VEUVE NOIRE »

En arrivant au labo, peu après une heure et demie, le docteur Brown trouva une note à son intention fixée sur la porte d'acier par un bout de papier collant. Signée de Crâne, elle annonçait qu'il était en conférence avec M. Kent, le directeur, et demandait au docteur de venir au bureau particulier de Kent.

N'ayant pas lu les éditions spéciales qui racontaient le suicide de Bork, Brown se demanda ce qui se passait. Le terme de « conférence » était en général un euphémisme pour désigner un savon passé à un infortuné membre du personnel. Brown connaissait bien Kent, mais ne l'estimait pas davantage pour cela. Kent était un bon administrateur et surtout un bon diplomate, mais il n'avait pas fait d'études supérieures. Il était capable de bien remplir les fonctions particulières qui étaient les siennes à la Fondation, mais ses points de vue étaient essentiellement antiscientifiques. Pour les détails insignifiants il se comportait comme un adjudant de l'espèce la plus exaspérante. Kent s'apercevait bien lui-même que son esprit tatillon et sa lâcheté foncière irritaient profondément les quatre-vingts savants relevant de son autorité, mais le conseil d'administration l'ayant choisi, les techniciens devaient faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Cependant Kent possédait un atout qui rachetait, aux yeux de ses subordonnés, son manque de tact et sa sottise agressive. Cet atout, si l'on peut dire, était sa fille. Alice, avec ses dix-neuf ans, ses cheveux blonds, ses yeux couleur de violette et son sens de l'humour particulièrement aigu avait conquis tout le personnel de la Fondation : depuis le vieux De Vries qui malgré ses soixante-dix ans chancelants avait conservé l'intelligence d'un homme de quarante, jusqu'aux jeunes ingénieurs fraîchement émoulus de l'université.

Grâce à la charmante Alice, tous les membres de la Fondation subissaient volontiers les goûters rasants et les grands dîners mortels que Kent jugeait de son devoir d'infliger à ses esclaves. Kent adorait sa fille. C'était touchant de voir de quels soins jaloux il l'entourait dès qu'un jeune gandin semblait vouloir s'insinuer un peu trop vite dans les bonnes grâces de la jeune fille. Dans son for intérieur il espérait qu'elle ne se marierait pas avant sa mort.

Brown entra dans le saint des saints où il trouva Kent et Crâne

occupés à se dévisager de chaque côté d'une immense table d'acajou luisant. Le médecin entendit prononcer le mot de « démission ». C'était évidemment de celle de Crâne qu'il était question. Brown fit un mouvement pour se retirer, mais Crâne le pria de s'asseoir.

« Notre entretien n'a rien de confidentiel, affirma-t-il. Nous parlions du suicide de Bork, M. Kent et moi. Je vais m'occuper de votre expérience dans un instant... à moins que M. Kent ne me force à démissionner avant !

— Le suicide de Bork ? » Répéta Brown qui n'achetait plus jamais les éditions spéciales, la guerre l'ayant guéri de ce vice.

« Oui. Cela remonte à la nuit dernière. Les faits semblent clairs, mais nous ne sommes pas d'accord sur les conséquences à en tirer, M. Kent et moi.

— Vous devriez trouver un terrain d'entente », suggéra Brown.

Ce n'était pas la première fois qu'il servait d'agent de liaison entre Kent et son personnel.

« Exactement, intervint Kent avec vivacité. Nous devons nous entendre. Malheureusement le docteur Crâne refuse d'admettre le bien-fondé de mon point de vue, qui est pourtant évident. »

Crâne serrait les dents avec obstination.

« M. Kent tient à sauvegarder le bon renom de la Fondation, répliqua-t-il, même s'il doit pour cela sacrifier l'honneur d'un mort qui naturellement ne peut pas se défendre.

— Je te demande pardon, interrompit Brown, mais tes démangeoisons ne recommenceraient-elles pas ? Le docteur Crâne est assez irritable aujourd'hui, continua-t-il en se tournant vers Kent qui écumait. Il a travaillé à son ampoule de deux millions de volts sans même prendre les plus élémentaires précautions. Son épiderme et son humeur s'en ressentent. Bien entendu, cela n'a rien d'alarmant – mais c'est extrêmement agaçant. Il faut lui pardonner sa brutalité, conclut le docteur avec un sourire désarmant, il n'est plus maître de lui. Et maintenant, dit-il à Crâne, je m'excuse de t'avoir interrompu.

— M. Kent a prêté l'oreille à des ragots de vieilles femmes. On lui a raconté que Bork était alcoolique, soit. Mais pouvez-vous le prouver, monsieur Kent ? Non ? Alors, taisez-vous. Je pense ce que je dis », poursuivit Crâne, qui, emporté par la colère, évita soigneusement le clin d'œil conciliant du docteur. « Si jamais vous osez raconter aux journaux des histoires scandaleuses sur le compte de Bork, moi je leur fournirai un bien meilleur papier sur votre façon de gérer la Fondation ! Je ne vous laisserai pas salir un mort pour sauver le soi-disant honneur d'une institution qui n'en possède pas à perdre. Chacun sait que la Fondation Erikson ne cherche qu'à exploiter ses chercheurs en leur achetant fictivement leurs brevets. À un dollar le

brevet, elle s'y retrouve ! Vous parlez de moralité ? Laissez-moi rire ! Vous n'en avez pas, la Fondation pas davantage et quant à moi, je ne sais même pas ce que le mot signifie. Vous m'avez bien compris ? Dans la vie, c'est le meilleur ou le plus malin qui gagne. Un point c'est tout. Cette fois-ci, c'est mon tour de gagner et le vôtre de perdre. Vous allez dire aux journaux que Bork souffrait d'une dépression nerveuse momentanée ou je démissionne – et la presse de chantage saura pourquoi ! »

Crâne était allé trop loin. Ses démangeaisons l'avaient poussé à dévoiler le complet mépris dans lequel il tenait à la fois ses fonctions, son directeur et la puissante société pour laquelle il travaillait. Le fait qu'il eût pleinement conscience de la gravité de ses paroles augmentait encore aux yeux du directeur outragé l'énormité de son crime.

« C'est de l'insubordination ! s'écria Kent, blanc de colère. Je serais en droit de vous demander votre démission.

— Que voulez-vous que ça me fasse ? Ricana Crâne. Dès demain, j'aurai trouvé un travail plus intéressant. Vous savez aussi bien que moi que je suis le plus grand spécialiste en rayons X de tout le pays.

Comme vous voyez, je ne pêche même pas par fausse modestie. Appelez votre sténo et dictez-lui votre communiqué aux journaux en ma présence, ou je vous flanque ma démission séance tenante.

— Vous l'entendez ! Explosa Kent en se tournant vers le docteur embarrassé. Est-ce une façon pour un subordonné de s'adresser à son supérieur ? Je ferai mon rapport aux administrateurs. Vous avez été témoin de ses insolences.

— Je me fous des administrateurs, coupa Crâne avant que Brown n'eût pu tenter de renouer les relations diplomatiques. Allez-vous dicter votre communiqué à la presse, oui ou non ?

— Non ! hurla Kent dans la voix duquel se discernait pourtant une ombre d'hésitation.

— Alors, je démissionne, trancha Crâne en se levant, et vous direz pourquoi à vos chers administrateurs. À moins que vous ne préfériez que je le fasse moi-même ?

— Asseyez-vous, commanda le docteur Brown d'un ton tranchant. Vous êtes aussi ridicules l'un que l'autre. Toi, Crâne, ta seule excuse, c'est ton prurit qui t'énervé. Personnellement, continua-t-il en se tournant vers le directeur furieux, je sais que le docteur Crâne vous tient en haute estime et qu'il a une grande admiration pour les résultats sensationnels que vous obtenez à la Fondation. Pouvez-vous vous permettre de perdre votre plus dévoué collaborateur ? Vous savez bien que non ? Pourquoi ne pas essayer de vous entendre ? Crâne consentira à rester ici si vous faites passer dans les journaux un

simple entrefilet qui mette la réputation de Bork à couvert. J'ai cru comprendre qu'il s'est suicidé dans une crise de dépression provoquée par du surmenage. Pourquoi, dans ce cas, ne pas dire tout simplement la vérité ? Cela ne peut en rien atteindre la Fondation ou votre direction. Chaque année des centaines de travailleurs meurent à la tâche aux États-Unis... Et après ? »

Kent perça Crâne d'un regard chargé d'une haine implacable qu'il n'avait jamais encore ressentie, au cours de ses conflits avec son personnel. L'idée qu'Alice semblait préférer ce raté, avec son accent du Texas et sa mâchoire volontaire, à tous ses autres prétendants attisait davantage encore sa rage concentrée.

« Je retire ma démission », murmura Crâne.

La discussion allait se terminer comme s'étaient toujours terminées toutes les querelles du même genre : par la capitulation du directeur. C'est du moins ce que se figurait Crâne toujours plein de confiance en lui. En réalité il venait non seulement de se perdre mais aussi de perdre la pauvre Alice qui était loin de s'en douter.

Une fois de plus, Kent parut gober l'appât. Il se leva de son fauteuil pivotant et fit le tour de la table pour échanger avec un Crâne repentant la poignée de main qui scellerait son pardon.

« Et moi, promit-il avec emphase, je vais dire la simple vérité aux journalistes : Bork est un martyr de la science. Il est mort victime de son dévouement à la grande cause du savoir et de la recherche. » Le directeur gonfla la poitrine et Crâne esquissa un sourire. « Comme vous l'avez fort bien dit, docteur Brown, continua fièrement Kent, les épaules de la Fondation Erikson sont assez larges et assez solides pour supporter la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. »

Les deux complices se méfiaient de l'honorable directeur qu'ils savaient fuyant comme une anguille ; aussi attendirent-ils pour s'en aller que Crâne tint en main le texte soigneusement pesé qui devait être remis à la presse. Telle était leur confiance en la bonne foi de Kent qu'ils attendirent même que le texte fût remis en mains propres à un reporter convoqué par téléphone. Alors seulement ils se risquèrent à prendre respectueusement congé de leur hôte.

« Dire qu'Alice a un pareil individu pour père ! » remarqua Crâne avec amertume quand la lourde porte du lieu saint se fut refermée silencieusement. « C'est ahurissant.

— Il est de fait que, dans le cas présent, les lois de l'hérédité semblent assez hypothétiques. Quant à l'action du milieu c'est une illusion. La famille Kent à elle seule infirmerait la moitié de nos conjectures biologiques. Heureusement que j'ai de quoi les remplacer. »

D'un air avantageux, le docteur exhiba à Crâne, stupéfait, six gros

œufs de poule très propres.

« Voilà mon matériel. Tu as entendu parler des expériences faites sur les mouches de fruits ? Eh bien, je vais tenter quelque chose d'à peu près similaire. Les conclusions que l'on a tirées de l'étude des mouches ne valent pas pour les hommes, mais les poules sont plus proches de nous.

— Pourtant la poule est au fond une espèce de reptile », objecta à tout hasard Crâne, dont une vague réminiscence de ses cours de biologie avait traversé le cerveau de physicien, « Les oiseaux descendent des serpents, n'est-ce pas, tout comme nous descendons des singes ?

— Si tu remontes encore plus haut, suggéra Brown allègrement, tu trouveras notre ancêtre commun, là où les mammifères se sont greffés sur la souche des reptiles. En revanche, si loin que tu ailles, à condition cependant de t'arrêter avant les protozoaires, tu ne trouveras aucune parenté entre nous et les insectes ; peut-être ne ressemblons-nous pas beaucoup à des poules, mais nous sommes quand même plus près des volailles que des mouches. Watson a fait faire un pas énorme à la science, mais ce n'était qu'un premier pas. Il a découvert un monde nouveau, mais moi, je veux franchir l'étape suivante. Ton ampoule est en état de marche ?

— Elle-l'était quand nous sommes partis hier », répondit Crâne en mettant la clef dans la serrure de la porte d'acier. « Pouah ! s'écria-t-il aussitôt. Quelle infection ! Tu sens ? »

Brown renifla en faisant une grimace.

« On dirait des matières organiques en putréfaction. Je dois dire... »

Ce qu'il était sur le point d'ajouter ne fut jamais formulé. Une odeur si épouvantable s'échappait de l'obscurité profonde du laboratoire qu'ils battirent en retraite. Ne voulant pas capituler devant une simple odeur, Crâne s'emmitoufla le nez et la bouche dans un coin de son manteau et à tâtons chercha désespérément le commutateur. Celui-ci claqua sans résultat.

« Plus de jus ! s'exclama Crâne.

— C'est atroce, murmura Brown à travers son mouchoir. C'est autre chose qu'une simple putréfaction. Tu ne trouves pas que ça a un vague relent métallique ? »

Les réflexions de Brown furent coupées par un hurlement d'horreur. Il avait suivi Crâne dans l'obscurité terrifiante et longea le tableau de commandes, quand, brusquement, des ténèbres qui l'enveloppaient, huit pattes crochues plus froides que la mort et plus frêles qu'une poignée d'algues pourries s'enroulèrent autour de sa tête, de sa poitrine et de ses épaules, dans une répugnante étreinte. Il sortit

précipitamment du laboratoire, se débattant comme un fou pour se débarrasser de ces abominables choses froides qui collaient à son corps avec la ténacité d'une pieuvre crevée. Crâne le suivit. Il tremblait de tous ses membres.

À leur indicible horreur, la lumière du soleil leur révéla instantanément ce qui s'était abattu sur le docteur. Crâne arracha la chose immonde et la jeta au loin avec un frisson de dégoût. C'était un nœud hideux de huit pattes noires, visqueuses et lisses. Longues d'à peu près un mètre vingt-cinq, elles se rattachaient aux débris d'un énorme thorax noir sur lequel on apercevait nettement l'image rouge sombre d'un sablier. Le reste du monstre s'évaporait déjà dans une répugnante putréfaction.

Ils restèrent pétrifiés devant les restes de cette abomination sans nom qui leur semblait contredire la nature alors qu'en réalité elle n'avait fait qu'amplifier ses manifestations habituelles.

La taille gigantesque de ces pattes était, le résultat logique d'un brusque déséquilibre survenu dans le mécanisme délicat qui contrôle une croissance normale. Chez l'homme, la destruction de certaines glandes ou un mauvais dosage de leurs sécrétions pourrait aussi bien provoquer des monstruosité analogues. Dans le cas présent, à quoi attribuer ce brusque arrêt dans le mécanisme de contrôle ? Personne ne pouvait le deviner. Seul, Brown aurait pu s'en douter s'il avait connu les détails du suicide de Bork.

Le soleil eut une action terrifiante sur les restes du monstre. Les pattes noires et lisses s'enflèrent légèrement, comme dilatées par la pression d'un gaz intérieur. De recroquevillées qu'elles étaient, elles se raidirent, s'allongèrent lentement sous l'effet d'une pression accrue ; leur peau se tendit à vue d'œil. Cet horrible débris allait-il reprendre vie et marcher ? La pression augmentait toujours et les pattes commencèrent à luire comme si elles recouvraient leur vitalité. Soudain toutes leurs jointures craquèrent simultanément. Les huit tubes noirs s'affaissèrent comme une vessie crevée, se desséchèrent rapidement, se rapetissèrent et se trouvèrent bientôt réduits à un petit tas de matière noire putréfiée, semblables à une momie parfaitement embaumée qui aurait été exposée à la lumière et à l'air après des siècles passés dans la froide obscurité d'une tombe hermétiquement scellée. Moins de dix secondes plus tard il n'en restait qu'un enchevêtrement de lambeaux d'épiderme roulés sur eux-mêmes.

Les deux hommes se regardèrent médusés.

« Tu as vu ? dirent-ils ensemble d'une voix haletante.

— Je ne peux pas y croire, murmura Crâne. Nous sommes fous tous les deux.

— Mais l'odeur ? On la sent encore derrière la porte. Il faut aller

voir ce qui se passe là-dedans.

— Pas sans lumière ! Je vais fermer la porte et tu monteras la garde. Si quelqu'un veut entrer, tu diras que nous avons une expérience en cours et que j'ai demandé que personne ne pénètre dans le labo avant vingt-quatre heures. »

Crâne tourna la clef d'une main tremblante et se précipita à l'atelier. Dix minutes après, il était de retour, tirant derrière lui un chalumeau oxyacétylénique, quatre tubes de gaz comprimé, une demi douzaine d'ampoules pour projecteur et deux lampes électriques. Il s'était un peu ressaisi.

« J'ai pensé que nous ferions bien de tout nettoyer quand nous aurons vu ce qu'il y a à voir, dit-il en montrant son chalumeau. Ce machin-là projette à plus d'un mètre un jet de flammes suffisamment chaud pour rôtir le diable en personne. Comment vont tes nerfs ? La marche a fait beaucoup de bien aux miens. Après tout, il doit y avoir une explication très simple à tout ce qui vient d'arriver. Une chose qui peut être expliquée n'a rien d'effrayant. Alors, tu y es ? Évidemment il va falloir nous habituer à cette puanteur. »

Ils comprirent bientôt qu'ils étaient entrés dans un monde inconnu. Tandis que Brown envoyait un jet de lumière sur le linteau de la porte d'acier et en projetait un autre sur le chemin que devait suivre Crâne, ce dernier, serrant les dents, hissa son chalumeau jusqu'au tableau de commandes. Il referma la porte derrière eux et laissa la clef dans la serrure. La puanteur s'était un peu dissipée, le laboratoire s'étant légèrement aéré pendant que les deux hommes regardaient se décomposer sous leurs yeux un de leurs ennemis, mais elle vous soulevait toujours, le cœur. Appuyant leurs mouchoirs sur leurs narines et leur bouche, les deux hommes se mirent au travail. Leur première tâche consistait à faire disparaître jusqu'à la moindre trace de cette aberration de la nature. Il serait toujours temps de discuter sur les causes du phénomène quand cette besogne serait accomplie. Pour l'instant, une seule chose comptait : désinfecter rapidement le labo.

Ils avancèrent avec une lenteur précautionneuse : l'état de l'air semblait prouver que plus rien de vivant ne se cachait dans l'obscurité, mais ils ne tenaient pas à courir inutilement des risques mortels. Armé de la planchette de sapin blanc que Bork avait utilisée lors de sa vaine tentative de suicide, Crâne débaya un passage d'un mètre de large environ, tandis que Brown balayait de son faisceau lumineux les horribles objets qui se trouvaient sur le chemin de son ami. De toutes tailles, de toutes formes, ces ombres contorsionnées par la mort se présentaient tantôt comme de petites boules de pattes noires pas plus grosses qu'un rat, tantôt comme d'énormes monstres

d'un noir de jais, aussi grands que des araignées de mer. Victimes d'une vitalité sans frein et vouées par là même à une rapide putréfaction, elles s'accumulaient sur les galeries d'acier et sur le plancher de ciment, ou pendaient des poutres en terrifiants festons.

Un bruit sourd, soudain suivi d'un bruissement sec, s'éleva à leur gauche dans l'obscurité. Les deux hommes s'immobilisèrent un instant : une horreur atavique leur donnait la chair de poule.

Projetant son faisceau lumineux sur le plafond, Brown comprit ce qui venait de se passer. Des centaines de cadavres d'araignées étaient suspendues en un équilibre instable à chaque poutrelle d'acier. De temps en temps, l'une de ces grappes se balançait légèrement, son centre de gravité se trouvant modifié par la décomposition incroyablement rapide qui gagnait un des corps. Les derniers fragments de pattes et de carapace ne tenaient bientôt plus à la poutrelle que par un mince ligament destiné infailliblement à se rompre. Sur le sol, une boue épaisse d'innombrables cadavres noirs, allant de la taille d'un grain de blé à celle d'un ciron imperceptible, montraient comment la mort brutale de l'individu pleinement développé avait interrompu ses prodigieuses facultés d'auto-reproduction.

Comment avaient-ils vécu ? De quoi s'étaient-ils nourris ? Les longues pattes redoutables n'étaient que de simples sacs de peau distendue, remplie de gaz fétides. Avaient-elles atteint ces gigantesques proportions en assimilant l'atmosphère et en transformant en cet étrange épiderme translucide les particules de poussière qui y flottent ? Cela semblait incroyable, mais, pour le moment, aucune autre explication plus plausible ne venait à l'esprit. Crâne retourna deux énormes têtes noires encore enchevêtrées, dans une macabre étreinte. Les crocs noirs et creux de chaque animal avaient pénétré profondément dans le dur thorax de son adversaire. Faute de nourriture, ces monstres affamés s'étaient entredévorés.

« C'est à cet endroit que j'avais tué une « veuve noire » hier, remarqua Crâne d'une voix tendue. Il doit y avoir un rapport... On retrouve la marque du sablier rouge sur la moitié au moins des cadavres. Ce sont les mâles qui ne la portent pas. Regarde ces deux-là, le plus gros a le sablier, l'autre non. C'est la femelle la plus grosse. Quand elle s'est sentie mourir, elle a essayé de dévorer le mâle, mais il lui a planté ses crocs dans le corps, et ils sont morts ensemble. Ce cauchemar peut-il s'expliquer par ce que j'ai fait hier ? Tu es un biologiste, toi ; tu devrais avoir une hypothèse là-dessus.

— J'en ai une, reconnut Brown, mais elle est pire encore que ce que nous voyons ici. Ne monte pas à cette échelle : il en reste peut-être de vivants. »

Sans tenir compte des protestations horrifiées du médecin, Crâne escalada l'échelle d'acier verticale fixée à la paroi.

« Projette la lumière devant moi », ordonna-t-il, en arrachant deux carcasses enlacées au cinquième barreau. « Il faut que je monte jusqu'aux projecteurs pour remplacer quelques ampoules. Deux suffiront. »

Il continua son chemin périlleux jusqu'à la poutrelle d'acier, dégagea la plus large du bout du pied et vissa froidement une ampoule neuve dans la douille d'un projecteur. Au moment même où la lumière jaillit, toute l'horreur de cet amoncellement de cadavres noirs se révéla pleinement pour la première fois. On eût dit un cauchemar de fou. Brown ne put réprimer un cri et Crâne vacilla un instant, comme s'il allait perdre son équilibre. Il se ressaisit pourtant, et s'avança avec sang-froid le long de la poutrelle pour aller remplacer une seconde ampoule. Il se trouvait à une vingtaine de mètres au-dessus des énormes transformateurs.

« Tu y vois assez clair comme ça ? demanda-t-il à Brown.

— Beaucoup trop ! Je n'ai guère envie d'en voir plus.

— Il faut pourtant bien que nous nettoyions le labo de haut en bas de ces cochonneries. Je vais profiter de ce que je suis là pour balayer les poutres. Prends une planche et commence à en faire des tas. Tu trouveras un balai dans le placard du concierge un peu plus loin sur ta gauche. »

Pendant dix épouvantables heures, ils travaillèrent ferme dans l'atmosphère empuantie par cet ahurissant cauchemar : ils rassemblaient les ignobles cadavres enchevêtrés et, sitôt un tas fini, projetaient dessus le jet aveuglant de leur chalumeau oxyacétylénique. Ils prirent bien soin de soumettre au même traitement chaque centimètre carré du sol bétonné. Quelques parcelles de vie auraient pu se perpétuer dans la poussière noire constituée par les myriades d'œufs projetés hors des cadavres femelles comme d'autant de capsules de pavot.

Il était un peu plus de deux heures du matin quand ils vinrent enfin à bout de leur épouvantable besogne. L'odeur infecte leur donnait des nausées et cette lutte prolongée soutenue contre un ennemi, qui avait défié les lois de la nature avant d'expirer ignominieusement, avait mis leurs nerfs en piteux état.

Quand ils sortirent enfin du labo ils s'emplirent avec volupté les poumons de l'air frais de la nuit.

« Jamais je n'aurais imaginé une pareille puanteur, dit Brown respirant à longs traits. Tu ne fermes pas la porte à clef ?

— Non. Pour une fois, je vais contrevenir au règlement. Il faut que le labo puisse s'aérer d'ici au matin.

— Et ton ampoule ? Quelqu'un risque de venir y toucher.

— C'est vrai, reconnu Crâne. Il vaut peut-être mieux fermer après tout. »

Il rentra dans le laboratoire dont il alluma les projecteurs.

« L'ampoule a disparu ! » hurla-t-il.

Jusque-là, sa besogne de destruction l'avait si profondément absorbé qu'il n'avait pas encore remarqué les dégâts survenus à ses chers appareils. « Il n'en reste plus que le support de béton ! » ajouta-t-il stupéfait.

Brown descendit l'escalier à la suite de son ami pour se rendre compte de ce qui s'était passé. Ils ne trouvèrent aucun indice susceptible d'éclaircir l'énigme que constituait la disparition de l'ampoule. Une sorte de vernis vitreux recouvrant le socle de béton faisait cependant pressentir une catastrophe inusitée. Une bouffée de chaleur d'une intensité extraordinaire avait fondu, vitrifié le ciment. Crâne, levant les yeux, aperçut alors les débris enchevêtrés des conducteurs qui pendaient de leurs supports.

« Un abruti a dû provoquer un court-circuit, murmura-t-il. Mais qui cela peut-il être ?

— Bork, suggéra le docteur. C'est le seul à qui l'idée pouvait venir de se livrer à des expériences avec ton ampoule. Personne d'autre n'a travaillé avec toi, n'est-ce pas ?

— Non, Bork est le seul qui s'en soit jamais occupé. Si c'est lui le responsable, il avait prémédité son coup. Je m'explique maintenant son suicide. Il a probablement voulu me faire perdre un mois ou deux, pour se venger de mes reproches. Il avait dû se saouler encore plus que d'habitude. Il se sera suicidé pour éviter la prison. Ce sera bien la première bonne idée qu'il aura eue depuis sa naissance.

— Que vas-tu raconter maintenant ? » Demanda le docteur au moment où ils ressortaient du labo en laissant la porte grande ouverte. « Tu tiens toujours à défendre Bork ?

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas d'accabler sa mémoire qui me rendra mon ampoule. Au fond, je m'en fiche. Demain je vais me remettre à la construction de mon ampoule de vingt millions de volts. Dans la matinée, quelqu'un trouvera cette porte ouverte et signalera le désastre à Kent. Les journaux raconteront qu'un ennemi de la Fondation a volé la clef du labo et a saboté d'un seul coup plus de dix mille dollars d'appareils. »

Ils marchèrent au hasard jusqu'à l'aube, s'efforçant d'oublier le cauchemar qui avait hanté leur nuit. La destruction de l'ampoule avait fourni à Brown certains éclaircissements sur ce qui s'était passé dans le labo, mais il garda ses remarques pour lui. Tant qu'il n'aurait pu étudier de façon plus approfondie l'action des ondes ultra-courtes sur

les tissus vivants, il voulait tenir secrètes ses ahurissantes hypothèses. En attendant il pouvait toujours procéder à une vérification fort simple.

Au moment où il s'asseyait pour prendre une tasse de café au comptoir d'un bar ouvert toute la nuit, Brown fut saisi d'une brusque panique.

« Qu'as-tu fait de l'eau de ta baignoire, après mon départ ?

— Je l'ai vidée, bien entendu, répliqua Crâne. Que voulais-tu que je fasse d'autre ?

— Rien, bien sûr, reconnut Brown. Mais j'aurais préféré que tu la gardes. Maintenant elle est sans doute mélangée à l'eau salée de la baie.

— Tu en as une pleine bouteille, lui rappela Crâne. Cela ne te suffit pas ?

— Si, bien sûr », murmura le docteur.

À peine rentré chez lui, Brown emballa soigneusement la bouteille d'eau, la mit dans sa serviette noire et courut chez le professeur Wilkes, un de ses amis qui se spécialisait dans l'étude des protozoaires. Le professeur prenait son petit déjeuner quand Brown fit irruption chez lui.

« Voudriez-vous m'analyser ceci ? Commença ce dernier sans autres préliminaires. Ou je perds la tête ou cette eau est peuplée d'une espèce de protozoaires encore inconnue à la science. Jusqu'à la nuit dernière je n'étais pas trop sûr de mon hypothèse. Bien sûr, j'ai fait des recherches bibliographiques, mais le fait que je n'aie pas trouvé de description de cette espèce de protozoaires ne me suffisait pas. Certaines variétés connues mais mentionnées seulement dans des revues peu accessibles auraient pu m'échapper. Un fait qui s'est passé cette nuit m'a convaincu. Ces choses doivent être *nouvelles* – ou tout au moins doivent constituer des mutations brutales à partir d'espèces connues. Leur rythme vital est entièrement différent de tout ce que j'ai vu décrit jusqu'à présent. »

Le professeur jeta un coup d'œil bizarre sur son ami, abandonna son déjeuner, prit gravement la bouteille et précéda Brown dans son bureau. Après avoir soigneusement préparé une lamelle de verre, il y déposa une goutte de la fameuse eau magique, appliqua son œil sur la lentille du microscope et mit lentement l'objectif au point. Pendant une bonne minute, un profond silence régna dans la pièce, coupé seulement par la respiration haletante de Brown. Le professeur releva enfin la tête.

« Êtes-vous sûr de m'avoir apporté le bon échantillon ?

— Bien entendu. N'avez-vous rien trouvé de nouveau ?

— Regardez vous-même », proposa le professeur en s'effaçant pour laisser la place à son ami.

Un coup d'œil suffit à Brown. Il se redressa avec un juron et se frotta les yeux.

« Je n'ai pourtant pas rêvé !

— Probablement si, remarqua froidement Wilkes. Mettez le microscope à votre vue. Regardez bien. »

C'est ce que fit Brown en fixant la petite goutte qui devait receler sa découverte imaginaire. Il prépara en silence une demi-douzaine de lames et les soumit au même examen minutieux.

« Je me suis trompé, finit-il par reconnaître amèrement. Cette eau est parfaitement stérile. C'est même extraordinaire », ajouta-t-il après un moment de pénible silence pendant lequel il avait désagréablement rougi sous le regard compatissant du professeur.

« Il n'y a pas la moindre trace de substance organique là-dedans.

— Vous l'avez bouillie et filtrée sur porcelaine ? suggéra gentiment Wilkes.

— Je ne m'en souviens pas, en tout cas. Et pour être exact, je suis certain de ne pas l'avoir fait.

— Vos protozoaires se sont peut-être dissous d'eux-mêmes, insinua le professeur avec une pointe d'ironie.

— Et ça, vous croyez que ça aurait pu se dissoudre ? » Demanda Brown en exhibant soudain les croquis qu'il avait faits.

Le professeur les prit sans mot dire et les feuilleta de ses longs doigts en s'arrêtant de temps à autre pour admirer avec un léger sourire l'imagination qui avait élaboré les formes inattendues d'un type particulièrement remarquable. Il les rendit à Brown sans mot dire, manifestant son désir de mettre fin à l'entrevue.

« Alors, vous croyez que je n'ai jamais vu les originaux de ces dessins ? protesta Brown.

— Mon cher, je ne pense rien du tout. Si j'ai un avis à vous donner c'est de rentrer chez vous, de vous coucher et de garder le lit pendant une bonne semaine. Vous êtes manifestement surmené. »

Brown remit les dessins dans sa poche.

« Voudriez-vous demander à un de vos amis chimistes d'analyser cette eau ? »

Le professeur ayant volontiers accepté cette offre, Brown le laissa finir en paix son petit déjeuner. Sitôt son hôte disparu, Wilkes porta la mystérieuse bouteille à la cuisine, la déboucha pensivement et en vida le contenu dans l'évier. Il jeta ensuite la bouteille à la poubelle.

« Ce pauvre Brown est complètement fou ! murmura-t-il. C'est encore une chance qu'il ne soit pas marié... »

Le point de vue du professeur se trouva en partie confirmé par un entrefilet humoristique d'un journal du matin qui décrivait les comiques allées et venues du médecin, en compagnie de Bertha, son amie emplumée. Le journaliste concluait en sous-entendant que le docteur Brown, en célibataire endurci, avait voulu prouver aux femmes de Seattle qu'il leur préférait encore la compagnie d'une volaille affolée.

« Il est fou, se répéta le professeur. Bien m'en a pris de ne jamais m'être adressé à lui comme médecin. »

V

PREMIÈRES ACTIVITÉS D'UN SURHOMME

Depuis l'instant où la bibliothécaire laissa De Soto face à face avec ses livres d'électricité jusqu'au moment de la fermeture, soit onze heures du soir, l'homme nouveau se concentra de toutes ses forces sur la tâche qu'il s'était assignée. Si quelqu'un lui avait dit que tous les êtres humains – à l'exception d'un petit nombre de génies particulièrement doués – étaient obligés de lire un ouvrage ligne à ligne ou paragraphe à paragraphe, il aurait vu un sourire sceptique passer sur les lèvres de son interlocuteur. Il lui semblait que, pour sa part, il avait toujours assimilé le contenu d'un livre en tournant les pages de toute la vitesse de ses doigts agiles, un coup d'œil lui suffisant pour saisir le sens de chacune. Les premiers manuels purement descriptifs qu'il parcourut s'imprimèrent rapidement dans son esprit, non sans l'irriter considérablement. Pourquoi, pensait-il, leurs auteurs perdaient-ils tant de temps à expliquer l'évidence ? Il ne tarda pas à en concevoir quelque mépris pour l'électricité, science qu'il jugea bonne tout au plus pour des collégiens.

Les connaissances lentement acquises par des générations de savants lui semblaient aussi incertaines que fragmentaires. Les gens étaient-ils donc incapables d'ouvrir les yeux et de regarder ce qui se passait autour d'eux ?

Son intérêt ne fut éveillé qu'au troisième volume qu'il compulsait hâtivement. Il venait de parcourir en un clin d'œil *Les Recherches expérimentales*, l'énorme traité dû au génie de Faraday et s'étonnait de la peine prise par l'auteur pour démontrer l'évidence, quand il tomba sur un ouvrage écrit dans une langue inconnue, aux signes bizarres, à laquelle il ne comprenait rien. Furieux de son incapacité à déchiffrer ces hiéroglyphes, il jeta un coup d'œil au dos du livre. C'était le premier tome du *Traité d'Électricité et de Magnétisme* de Clerk Maxwell. De Soto quitta sa table de travail et partit à la recherche de la bibliothécaire de service. Elle l'accueillit à son bureau avec un sourire.

« Trouvez-vous ce que vous cherchez ?

— Plus ou moins. Pourriez-vous me dire dans quelle langue est écrit ceci ? »

Au premier coup d'œil jeté sur la page imprimée, elle éclata de rire.

« Il s'agit seulement d'équations. Ce sont des mathématiques transcendantes.

— Avez-vous des livres sur la question ?

— Des centaines. Je vais vous montrer où ils se trouvent. »

Elle le laissa se débrouiller devant les casiers où s'entassaient des ouvrages de mathématiques de toute sorte ; on y trouvait aussi bien des manuels élémentaires que d'impressionnants traités que l'on ne devait pas demander plus d'une ou deux fois par an.

« Va-t-il vraiment falloir que je lise tout ça ? » marmonna-t-il, en tournant les pages toutes couvertes de figures d'un volume de géométrie descriptive. « C'est évident ! À quoi bon écrire tant d'inutilités ? Le premier imbécile venu comprendrait cela. »

Cependant, au fur et à mesure qu'il traversait, à la vitesse de l'éclair, le calcul et la théorie des fonctions variables, sa lecture commençait à l'intéresser. Il trouvait là un langage clair, admirablement approprié à la nature profonde des choses. Cette netteté, cette pureté ne ressemblait en rien à la prose indigeste qu'il avait déjà dû ingurgiter, bien malgré lui. Les théorèmes imprimés en italiques lui laissaient souvent entrevoir plus de choses qu'ils n'avaient l'intention d'en dire. De Soto se rendit compte que son intelligence, franchissant allègrement les barrières des formules imprimées, interprétait automatiquement des idées à peine suggérées.

Mais, petit à petit, une conception nouvelle s'éveilla en lui. Ce splendide langage n'était après tout qu'un nuage de brouillard que des chercheurs maladroits interposaient entre la nature et eux-mêmes. À quoi bon se donner tant de mal pour déguiser l'évidence ? Pourquoi ne pas la regarder en face et d'un bref coup d'œil considérer les prémisses et la conclusion de chaque démonstration laborieuse, comme autant d'aspects différents d'une vérité dont la force s'impose d'elle-même ? Ces bataillons serrés d'équations et de figures qui marchaient et contre-marchaient inlassablement tout au long des volumes étaient pareils à des mercenaires enrôlés par des gens trop indolents pour gagner eux-mêmes leurs propres batailles. En exerçant consciencieusement ses facultés, l'esprit humain livré à lui-même devait apercevoir la nature elle-même et non plus cette barrière de symboles allégoriques. Pourquoi ces auteurs scientifiques mobilisaient-ils tant d'inutiles serviteurs ? »

« Le monde doit être rempli d'imbéciles », soupira De Soto, en remettant en place un gros traité sur les équations différentielles partielles en physique. « Est-ce que ça a toujours été la même chose ? Je ne peux imaginer une époque de ma vie où je n'aurais pas su, d'instinct, toutes ces sottises. »

L'exploit de De Soto n'avait rien de miraculeux. Les profondes

modifications introduites dans la structure de chaque cellule de son corps avaient accéléré son rythme de vie – ou du moins celui de sa pensée et de son intelligence. Il était maintenant des milliers de fois plus rapide que celui des êtres humains ordinaires. Somme toute, il avait devancé l'évolution. Dans un million d'années la race humaine sera sans doute arrivée au stade qu'il avait atteint en une fraction de seconde, par suite d'un accident stupide. Il est douteux que nos descendants de l'an 1 000 000 soient encore soumis aux contraintes d'un langage, mathématique ou autre. Ces auxiliaires débiles deviendront aussi inutiles que la dérisoire magie de nos lointains ancêtres. De Soto était une anticipation : un accident fortuit avait fait de lui, au moins partiellement, un représentant de la race à la fois plus raffinée et plus naturelle que le temps et les reflux séculaires du hasard élaborent lentement pour la substituer à la nôtre. De Soto se sentit vieux et découragé quand il réfléchit à l'énorme somme de connaissances qu'il avait si vite assimilées et déjà dépassées. Que pouvait-il faire dans un monde encore dans son enfance et que ses langes faisaient trébucher à chaque pas ? Sans avoir pris pleinement conscience de ce qu'il était, il se sentait affreusement seul et démuné. Assez abattu, en dépit de sa débordante vitalité, il revint à ses recherches et reprit le traité de Maxwell qu'il avait abandonné. Hélas ! il lui parut aussi enfantin que les mathématiques qu'il avait si vite digérées. Tous les volumes les plus abstrus qu'il put trouver lui passèrent ainsi entre les mains et, avec la même stupéfiante rapidité, il les assimila tous, pour les rejeter aussitôt.

« C'est faux ! Tout cela est faux d'un bout à l'autre ! » Tel fut son verdict méprisant quand il eut refermé le dernier volume, consacré aux plus récentes théories sur les radiations et les quanta. « Pourquoi se refusent-ils à voir ce qui leur crève les yeux ? se demanda-t-il tout haut. L'univers les enveloppe de toutes parts et, comme des acrobates déments, ils réussissent à lui tourner le dos de tous les côtés à la fois ! Mais que puis-je y faire ? S'ils perdent leur temps à de pareilles niaiseries, comment comprendront-ils jamais de véritables problèmes ? »

La cloche qui annonçait la fermeture de la bibliothèque mit fin à ses réflexions désabusées. Il sortit lentement du bâtiment. L'air frais du soir lui fit venir le sang aux joues et stimula encore davantage sa vitalité. Il se sentit aussitôt rajeuni et descendit à grands pas le boulevard brillamment éclairé qui conduisait au centre de la ville. Le flot de la circulation nocturne fit naître dans son esprit de lointaines réminiscences d'une existence antérieure. Pendant une terrible seconde, il douta de sa raison.

« Qui suis-je donc ? Haleta-t-il, en s'arrêtant brusquement devant la façade vitrée d'une brasserie. Serais-je fou ? »

Il se regarda un instant dans une des glaces qui décoraient la façade. Elle lui renvoya l'image d'un homme aux lèvres bien rouges, à la peau hâlée, et aux yeux noirs, qui paraissait doué d'une éternelle jeunesse.

« Ce n'est pas mon visage, murmura-t-il. Jamais je n'ai été comme cela. Ses cheveux sont noirs. Les miens sont... étaient... » Il s'arrêta net, incapable d'achever sa phrase. « Cet homme me contemple du fond de la tombe où j'ai été enseveli il y a un million d'années... Mais peut-être devrais-je dire : où je serai enseveli dans un million d'années... Cela revient au même. Je suis mort et pourtant je vis... »

Cette impression d'égarement s'évanouit aussi vite et aussi mystérieusement qu'elle était apparue. De Soto détourna la tête et continua allègrement sa marche en direction d'un petit square. Il y avait près de vingt-quatre heures qu'il n'avait rien mangé et cependant il n'avait pas faim. En revanche, il avait terriblement sommeil. Où pourrait-il aller se reposer ? Un coup d'œil jeté sur l'infini d'un ciel de velours tout clouté d'étoiles le convainquit que, par une si belle nuit, la chambre la mieux aérée lui serait intolérable. Le problème se trouva résolu quand il découvrit un banc libre sous un marronnier parfumé dont les feuilles bruissaient mystérieusement au souffle d'une brise légère. Il alla s'y étendre. Cinq minutes après, il dormait d'un sommeil profond. Le policeman qui faisait sa ronde à pas feutrés jeta un coup d'œil narquois sur le jeune homme endormi, mais, se rendant vite compte qu'il n'était pas ivre, mais seulement recru de fatigue, il passa son chemin sans le déranger.

De Soto dormit quatre heures d'un sommeil sans rêves qui le remit complètement d'aplomb. Il s'éveilla d'un seul coup, un peu après quatre heures. Il se sentait plein d'énergie et prêt à entamer une longue journée de travail. Après avoir dégusté un sandwich dans un drugstore voisin, il se remit à errer dans les rues silencieuses.

Tout à coup, il s'arrêta net. Un grand bâtiment rectangulaire qui dressait sa masse imposante dans l'obscurité avait accroché son attention. Il lui trouvait un aspect étrangement familier. Où donc avait-il vu un immeuble pareil à celui-ci ? La porte d'entrée en était ouverte. Avant même d'avoir bien compris ce qu'il faisait, il était déjà dans le bâtiment. Il tourna un commutateur. Deux projecteurs s'allumèrent.

« Où donc ai-je déjà vu cela ? » murmura-t-il en contemplant la fosse des transformateurs.

Un souvenir précis cherchait à émerger du chaos de son subconscient, mais il ne parvenait pas à le localiser. « Ce n'est pas deux lampes qu'il devrait y avoir là-haut, mais douze », remarqua-t-il distraitemment.

Ses pieds le conduisirent vers l'escalier métallique menant à la fosse. Les monstres gris, bien calés sur leurs pattes rigides, avaient eux aussi un aspect familial. Il se rappela soudain avoir vu des photos d'appareils analogues dans les bouquins de la bibliothèque. Moitié instinctivement, moitié grâce à ses lectures rapides, il comprit aussitôt leur maléfique pouvoir et ses applications.

« Quel encombrement et quelles complications inutiles, remarquait-il tout haut comme s'il donnait un avis mûrement réfléchi à quelque auditeur attentif. Vous ne voyez donc pas qu'un seul transformateur bien conçu offrirait les mêmes possibilités que quarante machines comme celles-ci ? Il suffirait de... » Il se lança dans une rapide description, toute hérissée de termes techniques, de ce qui lui aurait été nécessaire pour les perfectionnements qu'il projetait. Pendant une heure et demie, il déambula à travers le labo, examinant chaque appareil pièce à pièce, les enveloppant tous dans une même condamnation sans appel. « Tout cela est bon à mettre à la ferraille », conclut-il en grim pant sur la passerelle du tableau de commandes.

La froide lumière de l'aube se glissait maintenant dans le laboratoire par la porte ouverte. De Soto s'approcha du commutateur pour éteindre les réflecteurs. Son attention fut attirée par le tableau de commandes : il remarqua que toutes les manettes d'ébonite étaient baissées à fond. Il était singulier qu'on ne les eût laissées dans cette position, même si le courant était coupé par ailleurs.

En relevant les manettes il aperçut la table disposée sous le tableau. On y avait laissé traîner une boîte de cigares vide. De Soto la prit, la retourna en tous sens et finalement la remit en place. Une vague inquiétude flottait dans son cerveau. La boîte ne lui rappelait rien. Et pourtant, il avait la désagréable sensation qu'elle était liée en quelque manière à un tournant décisif de son existence.

Il quitta le labo avec un soupir.

« Où suis-je donc né ? se demanda-t-il anxieusement en levant les yeux vers le ciel où le soleil annonçait déjà son prochain lever. Et quand ? Il est tout de même étrange que je ne puisse rien me rappeler de mon passé. C'est sans doute cela qu'on appelle l'amnésie. Bah ! Après tout c'est sans importance à condition que je sache ce que je suis maintenant. Adieu le passé, en route pour l'avenir ! »

Une belle inscription au-dessus de la porte d'entrée du bâtiment lui apprit qu'il se trouvait devant la Fondation Erikson ; une petite plaque apposée en haut du perron portait les mots : « Services administratifs. »

« C'est là que j'avais l'intention de demander du travail », se dit-il comme si ce souvenir remontait à la nuit des temps.

Au même moment, Brown se levait, bien décidé à faire un sérieux effort pour reprendre sa vie habituelle. Il voulait oublier le cauchemar vécu dans le laboratoire et la mystérieuse disparition de ses protozoaires.

Il trouva son journal du matin encore plus insipide que d'habitude et était sur le point de l'échanger contre un numéro de la *Revue biologique* quand son attention fut attirée par un discret paragraphe en dernière page. Il avait pour titre : *Des pêcheurs signalent une étrange épidémie*. Brown apprit bientôt que les victimes de l'épidémie en question étaient les poissons et non les pêcheurs eux-mêmes. De plus, seuls les poissons de mer en étaient atteints. La maladie se manifestait par des taches de toutes couleurs – bleues, vertes, jaunes, violettes et rouges – apparaissant sur la peau et les nageoires des sujets malades. Leur chair en revanche restait ferme et saine, au moins en apparence. Le journal en concluait que ces taches bizarres étaient sans doute inoffensives.

« Il a peut-être raison, se dit Brown en abandonnant l'article, mais le contraire est encore plus vraisemblable. Il faut absolument que le Service de santé s'occupe de cette histoire. »

Une courte conversation téléphonique mit en branle les services intéressés. Le directeur de la Santé publique promit de faire saisir immédiatement par ses hommes tous les poissons contaminés qui seraient mis en vente.

« Voilà une affaire réglée », se dit Brown en prenant sa *Revue biologique*.

Au fond, il n'en était pas si sûr. Seuls les poissons d'eau de mer étaient atteints par la maladie inconnue. Songeur, le docteur tira de sa poche ses dessins de protozoaires et les examina de nouveau. « Mon histoire est-elle aussi loufoque que le croit le professeur ? Et quand bien même ? Si on était trop prudent, on ne découvrirait jamais rien. Il faut absolument que je fasse mon expérience dès que Crâne aura mis son ampoule de vingt millions de volts en état de marche. »

Il sonna sa gouvernante.

« Je vous charge de bien soigner Bertha, dit-il à cette femme capable. Je peux ne pas avoir besoin d'elle avant des semaines, mais en attendant je tiens à ce qu'elle couve tous les œufs qu'elle pondra. »

La gouvernante étouffa un sourire en plaquant une large main sur sa bouche et en détournant la tête. Quand elle eut retrouvé son sang-froid, elle risqua toutefois une suggestion pratique.

« Il faudrait peut-être penser à donner un mari à Bertha, si vous voulez qu'elle couve ses œufs !

— Bien entendu, acquiesça le docteur. Occupez-vous-en, je vous prie. »

Dès que la gouvernante se fut éloignée, Brown appela Crâne au téléphone.

« Allô, Crâne ? As-tu pu dormir ?... Moi non plus... Et comment va ton épiderme ce matin ?

— Beaucoup mieux. Je ne peux pas arriver à comprendre...

— Ni moi. Pour le moment tout au moins. Mais je commence à brûler. Jette un coup d'œil sur la dernière page du *Sun* de ce matin. Il y a un article intéressant à propos de poissons. Et à ce propos, dorénavant, quand tu prendras un bain, tu stériliseras ton eau du mieux que tu pourras avant de la vider. Aie une réserve de cyanure de mercure et mets-en un bon verre dans ta baignoire dès que tu en seras sorti.

— Pour quoi faire ?

— Par précaution. Une faible dose de cyanure ne risque pas d'empoisonner la mer et peut nous éviter des tas d'ennuis en cours de route.

— Mon infection serait dangereuse ?

— Je ne crois pas. Du moins, pas au sens où on l'entend généralement. C'est d'ailleurs ce qui te rend si intéressant. Travailles-tu à ta nouvelle ampoule, ce matin ?

— Oui, bien sûr. Mais il faut d'abord que j'annonce à Kent qu'il va devoir casquer dix mille dollars pour remettre nos transformateurs en état. J'allais justement descendre au labo quand tu m'as appelé. À propos, pas un mot à qui que ce soit de ce qui s'est passé la nuit dernière. Je commence à me demander si je n'ai pas rêvé.

— Oh ! Je n'ai pas l'intention de m'en faire de la publicité. Préviens-moi s'il se passe quelque chose d'intéressant. »

Quand Crâne arriva dans l'antichambre du bureau de Kent, il se vit accueilli par la secrétaire avec une politesse de mauvais augure.

« Donnez-vous la peine de vous asseoir, en attendant que M. Kent puisse vous recevoir, dit-elle d'un ton lugubre. Il avait justement l'intention de vous faire appeler.

— Vous avez eu un deuil dans votre famille ? » Demanda Crâne, railleur.

Sans relever la plaisanterie, la secrétaire annonça simplement que le directeur était « en conférence » avec les administrateurs.

« Ça veut dire qu'on a décidé de me vider, murmura Crâne. Dans ce cas voudrez-vous avoir la bonté de dire à M. Kent que je lui ai remis ma démission la nuit dernière. »

La secrétaire ne daignant pas répondre, Crâne se rassit en bougonnant et s'absorba dans ses pensées. Il en fut tiré par une voix métallique qui demandait un rendez-vous avec le directeur.

La secrétaire semblait fascinée par la figure bronzée et intelligente de son interlocuteur au point d'être devenue incapable de comprendre ce qu'il lui demandait. Tout comme la bibliothécaire, elle cherchait à se rappeler où elle avait déjà vu cette physionomie si frappante. Elle n'avait pourtant que vingt ans et aucune déception amoureuse derrière elle !

« Pourriez-vous, je vous prie, m'obtenir un rendez-vous avec le directeur ? Répéta la voix ensorceleuse.

— Je vais prévenir M. Kent dès qu'il sera libre, murmura la secrétaire. Je suis sûre qu'il vous recevra très volontiers, monsieur... euh... ?

— De Soto.

— Voulez-vous attendre ici un moment ? M. Kent est en conférence.

— Il faut vraiment que j'attende ? J'aurais préféré le voir tout de suite ; ma journée est terriblement chargée.

— Je vais aller voir », proposa-t-elle spontanément.

Elle s'aperçut à ce moment qu'elle ignorait l'objet de la visite du jeune homme.

« M. Kent va me demander ce que vous désirez », dit-elle en ayant l'air de s'excuser de sa curiosité.

De Soto déplia une édition spéciale d'un journal du matin et lui montra le gros titre. *Les Laboratoires Erikson sont anéantis par une mystérieuse explosion.*

En fait le laboratoire n'était pas anéanti : seuls les transformateurs géants étaient hors d'usage. Mais si le journal s'était borné à imprimer cette vérité toute simple, elle aurait laissé ses lecteurs parfaitement indifférents. Dans le cas présent, ni le directeur ni ses administrateurs ne voyaient d'inconvénient à confier leurs déboires à la presse. De bonne heure, le matin, le concierge avait trouvé la porte du laboratoire ouverte. Les membres du personnel, aussitôt appelés de leurs bureaux respectifs, déterminèrent l'étendue du désastre après un examen sommaire. C'était manifestement l'œuvre d'un saboteur appartenant à la maison. Au moment même où De Soto faisait son apparition dans l'antichambre de Kent, celui-ci s'efforçait de persuader aux administrateurs que Crâne était le grand responsable de la catastrophe.

« Il a eu l'aplomb de m'envoyer au diable, vociférait-il. Il a osé me dire qu'il se fichait éperdument de son emploi chez nous !

— Pourquoi ne pas prier votre secrétaire de le convoquer, monsieur Kent ? proposa un administrateur. Nous pourrions lui demander s'il maintient ses paroles. »

Kent ne se le fit pas dire deux fois. Il pressa un bouton. Le bourdonnement retentit juste au moment où De Soto déployait son journal sous les yeux de la secrétaire.

« Je viens voir M. Kent au sujet des dégâts subis par ses transformateurs, expliqua-t-il. Dites-le-lui donc.

— C'est entendu », promit-elle en se hâtant de répondre au téléphone qui s'impatientait.

En entendant De Soto parler des transformateurs endommagés, Crâne avait senti sa curiosité désagréablement mise en éveil. Quand la secrétaire l'eut laissé avec le nouveau venu pour aller l'annoncer à Kent, il se décida à rompre le silence.

« Vous êtes spécialiste en électricité ? » demanda-t-il à De Soto qui lui tournait le dos.

De Soto, pivotant rapidement sur lui-même, trouva en face de lui un visage maussade, dont la mâchoire carrée trahissait une hostilité manifeste. Il se sentit pris d'un incoercible fou rire. Aucune réminiscence surgie du fond de sa mémoire ne justifiait sa gaieté, mais les nobles projets qu'il avait formés pour le bien de l'humanité lui semblaient soudain d'un comique irrésistible. Crâne attendit un bon moment.

« Si vous vouliez m'expliquer ce que vous trouvez de drôle à ma question, je serais heureux de me joindre à vous ! »

De Soto fit un violent effort sur lui-même et parvint à se calmer, en apparence tout au moins.

« Je trouvais amusant d'être pris pour un spécialiste en électricité, expliqua-t-il. C'est du reste exact, jusqu'à un certain point, puisque je m'occupe des radiations à haute fréquence : les ondes ultra-courtes, les ultra-violets, les rayons X, les rayons gamma, les rayons cosmiques, et au-delà, voilà mon domaine. J'ai un diplôme d'ingénieur électricien. Tout à l'heure ma remarque avait pour but principal de m'aider à obtenir un emploi à la Fondation.

— Vous avez travaillé sur les radiations à très haute fréquence ? demanda d'un ton soupçonneux Crâne qui subodorait quelque chose de bizarre dans la personne de l'inconnu. Je ne crois pas avoir jamais lu de publications signées De Soto sur ces questions. Où avez-vous donc travaillé, si je puis me permettre cette question ? »

De Soto se soumit d'assez bonne grâce à cet interrogatoire.

« À Buenos Aires.

— À l'Université nationale ? » Suggéra Crâne, de plus en plus sceptique, car il savait parfaitement qu'aucun chercheur connu de cette université ne s'appelait De Soto.

Soit par hasard, soit intentionnellement, De Soto évita le piège

assez grossier qui lui était tendu. Sans presque s'en rendre compte il mentait avec beaucoup de talent. Ses prétendues origines argentines qu'il venait d'imaginer quelques heures plus tôt, faisaient déjà partie de sa vie – de celle du moins dont il se souvenait.

« Non, répliqua-t-il. J'ai toujours travaillé seul.

— Tout seul ? » Suggéra Crâne du même ton railleur dont il se serait servi avec Bork.

De Soto fit semblant de ne pas comprendre l'ironie.

« Et pourquoi pas ? Les livres ne sont pas faits pour les chiens.

— En somme, vous n'avez jamais travaillé dans un laboratoire ? »

De Soto fut temporairement pris de court. Il savait bien avoir fait jadis des expériences d'électricité. Mais où ? Sa conviction d'avoir déjà manipulé des appareils de laboratoire était si forte qu'il devina que ces souvenirs devaient dater de sa mystérieuse existence antérieure. En répondant à Crâne la seule chose qui lui semblait sur le moment raisonnable, il n'avait pas conscience de mentir.

« J'ai un petit laboratoire à moi », dit-il évasivement.

Crâne resta silencieux. Le retour de la secrétaire mit fin à l'interrogatoire.

« M. Kent va vous recevoir », dit-elle à De Soto.

De Soto se hâta de pénétrer dans le sanctuaire. Crâne le suivit d'un œil méfiant et, après un regard amer lancé à la secrétaire, il se rassit. Quel que dût être le résultat de son entrevue avec Kent, il tenait à savoir ce qui s'était passé entre ce dernier et De Soto.

Sitôt dans le bureau de Kent, De Soto avait été pris pour cible par sept paires d'yeux inquisiteurs. Kent se leva de son siège au bout de la grande table et tendit une main indifférente au nouveau venu tandis que les six administrateurs tournaient la tête vers lui pour mieux le dévisager.

« Vous êtes sans doute journaliste, monsieur De Soto ? demanda Kent.

— Pas du tout, répliqua De Soto en riant. Voilà ce qui m'amène, ajouta-t-il en brandissant l'article qui parlait des transformateurs endommagés. Il y en aurait, paraît-il, pour cent mille dollars de dégâts ?

— C'est très exagéré, coupa l'un des administrateurs. Il s'agit au grand maximum de dix mille dollars.

— Voici ce que je vous propose, poursuivit De Soto après un bref signe d'acquiescement. Pour cinq mille dollars au plus, vous pouvez remplacer votre série de transformateurs. Moyennant cinq mille dollars, je vous montrerai comment tirer de votre installation le même parti que si vous la remettiez entièrement à neuf. De plus, mon

appareil n'aura pas plus d'un pied cubique de volume. »

Kent jeta un petit coup d'œil ironique aux administrateurs. Il était clair que, pour une fois, son irréprochable secrétaire s'était départie de sa prudence habituelle et avait laissé un grotesque charlatan interrompre leur importante conférence. Un des administrateurs prit la parole avant que Kent n'eût pu remettre l'imposteur à sa place.

« Vous vous sentez vraiment de taille à faire la preuve de vos affirmations ? » demanda-t-il.

Malgré son sens aigu des affaires, il se sentait fortement attiré par la personnalité de ce jeune homme dynamique au regard vif et intelligent. « Si ce que vous dites tient debout, vous devriez pouvoir convaincre nos spécialistes. Voulez-vous tenter votre chance ? »

— Des spécialistes comme les vôtres ne comprendraient vraisemblablement rien à mes projets, répliqua fort justement De Soto avec une rudesse involontaire. Mais, si vous voulez, je peux toujours essayer de leur expliquer la question.

— Appelez le docteur Crâne, commanda l'administrateur. J'ai l'impression que M. De Soto sait fort bien ce qu'il dit. »

Au nom de Crâne, De Soto réprima une forte envie de rire. Quand l'ingénieur entra avec, la mine déconfite d'un gosse qui s'attend à une réprimande, De Soto lui tourna le dos. Pendant tout le temps de la discussion qui s'ensuivit, celui qui avait jadis été Bork ne regarda pas une seule fois son ancien chef en face. Un instinct profond le maintenait sur ses gardes bien qu'il n'eût aucun souvenir conscient de celui qui aurait voulu être son ami et qu'il haïssait tant.

La discussion débuta par les questions pleines de méfiance d'un des administrateurs qui interrogea De Soto sur ses études scientifiques. Le jeune homme répéta calmement ce qu'il avait déjà dit à Crâne, en y ajoutant quelques détails supplémentaires. Malgré son étrangeté, l'histoire tenait à peu près debout. Quoiqu'il ne fût pas pleinement convaincu, l'administrateur n'insista pas. Qu'importait après tout, du moment qu'une inépuisable source de richesses était enfermée sous son épaisse chevelure noire ? S'il parvenait à tenir ses promesses relatives à la réparation des transformateurs, il aurait fait la preuve qu'il était un inventeur de génie. En échange de la traditionnelle redevance d'un dollar par brevet, De Soto, s'il était engagé par la Fondation, risquait de rapporter des centaines de millions à cette dernière.

La discussion s'éleva bientôt au-dessus des questions personnelles pour devenir un éblouissant duel entre De Soto et Crâne au sujet de la construction des appareils à haute tension, de celle d'isolateurs plus efficaces que tous ceux actuellement connus et en même temps plus minces que la plus mince feuille de papier et surtout d'un procédé

entièrement nouveau pour obtenir le vide idéal. Même pour les profanes qu'étaient les administrateurs et le directeur, il devint bientôt manifeste que De Soto surclassait de très loin son adversaire. Au fur et à mesure que Crâne présentait ses objections, il les voyait aussitôt pulvérisées par De Soto qui perdait peu à peu patience devant la lenteur d'esprit de son ancien supérieur. Exaspéré, De Soto finit par se tourner vers le directeur pour lui demander s'il existait ne fût-ce qu'un bon physicien dans l'établissement. Sans mot dire, Kent sonna sa secrétaire et la pria de convoquer les savants les plus réputés de la Fondation.

Ils arrivèrent par petits groupes. Bientôt ils furent une bonne douzaine qui se trouvèrent aussitôt engagés dans la plus terrible controverse qu'ils eussent jamais eu à soutenir au cours de leur brillante carrière scientifique. Les uns après les autres, ils se virent mis hors de combat, à coups de faits irréfutables ou de formules plus irréfutables encore. Quand ils avaient un peu recouvré leurs esprits, ils remontaient à l'assaut, mais c'était pour eux l'occasion d'une nouvelle et immédiate déroute. Ils étaient incapables de juger si les nouvelles théories de De Soto étaient valables et si son invention tenait debout, mais ils pouvaient au moins se rendre compte qu'il connaissait sur le bout des doigts toutes les théories classiques, toutes les expériences usuelles, bref tout ce qu'il appelait dédaigneusement des vieilleries. L'heure du déjeuner était depuis longtemps passée et celle du dîner approchait, sans que personne y prêtât attention au milieu de la bataille qui continuait à faire rage. Un peu avant minuit, De Soto finit par faire toucher les épaules à son dernier adversaire. Sur bon nombre de détails de son projet, le désaccord subsistait, mais sur l'ensemble il avait remporté la victoire.

Le contrat à signer n'était plus dès lors qu'une simple formalité. Contrairement à l'habitude immuable qu'ils s'étaient fixée, les administrateurs consentirent à De Soto une participation de un pour cent sur toutes les inventions pour lesquelles il prendrait un brevet pendant qu'il appartiendrait à la Fondation. Discuter avec un homme de ce calibre risquait, ils l'avaient fort bien compris, de leur coûter plus cher que de se soumettre de bon cœur. Ils s'empressèrent de se l'attacher avant qu'il ne pût proposer ses services à des concurrents moins cupides.

Crâne, contre lequel s'était accumulée la rancœur de Kent, fut mis en demeure de donner sa démission (le conseil ayant estimé que sa responsabilité était gravement engagée) ou d'accepter de travailler sous la direction de De Soto. À la surprise générale, il accepta la deuxième solution avec une apparente bonne grâce. À vrai dire Crâne était de bonne foi. Il avait parfaitement compris que Kent essayait de se débarrasser de lui, mais il voulait mettre son tyran au pied du mur.

La froideur que ses camarades ne manqueraient pas de lui témoigner, lui était au fond assez indifférente. Il avait pour le soutenir sa conviction intime que De Soto était foncièrement, atrocement mauvais et que sa méchanceté était d'une nature inconnue jusqu'alors à l'humanité. Les autres ne sentaient-ils donc pas ce que chacun de ses nerfs lui criait ? Non, sans doute. Le conseil était aveuglé par le marché avantageux qu'il venait de conclure ; quant aux techniciens, ils étaient éblouis par les brillantes connaissances scientifiques du nouveau venu. Mais bien qu'il ne pût dire exactement en quoi consistait cette malice intrinsèque de De Soto, Crâne avait la certitude que son impression était fondée. En attendant la catastrophe finale qui l'engloutirait avec la Fondation, il était résolu à tenter tout ce qui serait en son pouvoir pour sauver le navire. Ce faisant, il était mû non par une affection mal payée de retour pour l'institution qui l'avait traité de façon si mesquine, mais par une antipathie si profonde qu'elle confinait à la haine à l'égard du jeune homme brun aux yeux perçants apparemment destiné à en devenir le chef.

En sortant, ils rencontrèrent, dans l'antichambre, Alice qui attendait son père pour le raccompagner chez lui. Une fois de plus, Kent saisit l'occasion d'humilier Crâne en présentant De Soto à sa fille avec des démonstrations excessives d'affection paternelle. Crâne, après avoir observé cette petite comédie, salua froidement Alice et se retira. En guise de flèche de Parthe, Kent insista à très haute voix pour que De Soto acceptât de s'installer quelques jours chez eux, en attendant d'avoir trouvé une installation confortable, à proximité de la Fondation.

Deux minutes plus tard, la voiture de Kent dépassa Crâne dans la rue. Alice était au volant ; son père se carrait sur le siège arrière ; De Soto, assis à côté d'Alice, semblait faire de rapides progrès dans l'amitié de la jeune fille.

« L'imbécile ! murmura Crâne. Il ne voit donc pas ce qu'est ce De Soto ? Je me fiche d'être traité par-dessous la jambe, mais je trouve un peu fort qu'il se serve d'Alice pour faire sa sale besogne. Après tout, si c'est comme cela, j'aurais bien tort de la regretter. Qu'elle aille au diable... »

Une heure plus tard, De Soto, debout sur le tapis de liège de la salle de bain des Kent, fixait son image dans la glace avec des yeux perdus dans le lointain. Il venait de prendre un excellent bain. Le directeur avait aimablement prêté à son invité un pyjama qui fleurait bon la lavande, une chemise propre et une paire de chaussettes, De Soto lui ayant expliqué que ses affaires étaient restées à son hôtel, à l'autre bout de la ville et qu'il comptait se les faire apporter le lendemain matin. Pour l'instant, il était perdu dans ses pensées ou plus exactement flottait dans une sorte d'extase. Il goûtait la jouissance

d'exister à l'état pur, hors de toute pensée ou sensation. Le bain bouillant qu'il venait de prendre avait activé sa circulation et pour le moment il n'était plus qu'un bel animal parfaitement en forme. Aucune étincelle d'intelligence humaine ne s'allumait dans ses yeux noirs fixant obstinément leur reflet dans le miroir.

Il soupira soudain. Tout ce qui s'était passé, tout ce qu'il avait fait au cours de ces vingt dernières heures, l'emportait dans un tourbillon de flammes. Ses yeux reprirent une vie nouvelle. Il se rappela le but qu'il s'était assigné. Il s'était ressaisi, avait repris conscience de son humanité et, en même temps, de tout ce qu'il se proposait d'accomplir pour ses frères de race. Il se souvenait maintenant des administrateurs, du directeur et du marché qu'il avait conclu avec eux. Une expression de mépris farouche assombrit un instant son visage que secoua presque aussitôt un fou rire silencieux.

« Et ils sont des millions, et des millions, pensa-t-il. Des millions d'hommes pareils à ce garçon de restaurant, à ce Crâne, à ces administrateurs, à ce directeur et à sa fille... »

Toujours agité d'un rire muet, il se glissa sans bruit dans sa chambre et se mit au lit.

VI UNE EXÉCUTION

Six mois après son entrée à la Fondation, De Soto était connu du monde entier. Il avait beau ne jamais lire les journaux, il ne pouvait éviter de voir son nom figurer en grosses lettres à la première page au moins une fois pas semaine. À en croire la presse, il surpassait de très loin Edison et tous les savants auxquels on doit les principales découvertes de ces soixante-quinze dernières années, dans le domaine de l'électricité.

Pour les administrateurs, aveuglés par leur totale confiance en De Soto, les six premiers mois que passa ce dernier à la Fondation se déroulèrent dans une douce euphorie. Ils étaient à cent lieues de penser que leur jeune et brillant ingénieur pouvait avoir un intérêt personnel à leur prospérité soudaine. De Soto faisait prendre à l'affaire des proportions si gigantesques qu'on pouvait redouter de lui voir subir le sort de la grenouille de la fable.

Un seul exemple suffira à donner une idée des méthodes employées par De Soto. Son premier grand triomphe sur le plan financier, fut la construction industrielle d'un succédané de son transformateur en miniature et de sa batterie à « accumulation concentrée ». C'était cette découverte qui lui avait, on s'en souvient, ouvert les portes de la Fondation. Il avait en effet réussi à emprisonner vingt millions de volts dans une petite boîte de cinquante centimètres de côté et à maîtriser à son gré et à celui des administrateurs l'énergie colossale qu'elle contenait. La promesse qu'il avait faite au conseil de rééquiper à lui seul le laboratoire dévasté, pour une somme de cinq mille dollars au maximum, fut pleinement tenue. Quand les administrateurs se souvinrent que les aménagements primitifs du laboratoire avaient coûté près de trois millions de dollars, ils entrevirent immédiatement les possibilités commerciales inespérées d'une telle découverte. La boîte magique promise par De Soto n'avait encore aucune application pratique (à moins de pouvoir y intéresser les autorités militaires ou navales), mais les administrateurs avaient pour principe de faire confiance à la science pure ; ils savaient qu'un jour viendrait où ce transformateur en miniature deviendrait une mine inépuisable de dollars qu'ils exploiteraient à leur profit. Ils comptaient sur un technicien aussi brillant sur le plan pratique que De Soto l'était

sur le plan théorique pour faire jaillir de la boîte un flot doré de dividendes, tel Moïse frappant le roc de sa baguette.

Mais De Soto n'eut besoin de personne d'autre pour couvrir d'or la Fondation, au-delà même de ses plus folles espérances. L'idée lui vint un beau jour où il réfléchissait au moyen de résoudre une difficulté qui l'arrêtait dans la construction de son transformateur. Il se rendit compte que pour le réaliser, il lui fallait revoir la théorie de la conductibilité et la technique de l'isolement. Les chapelets d'énormes isolateurs de porcelaine qui servent à isoler les lignes à haute tension étaient trop encombrants d'une part, et surtout perdaient leur efficacité pour des tensions supérieures à deux cent ou trois cent mille volts. De Soto avait à manier des courants de vingt millions de volts. Sous une pareille tension, des isolateurs construits avec des matériaux classiques auraient dû avoir une masse sept cents fois plus grande que la petite boîte prévue par De Soto qui devait, à elle seule, contenir non seulement les appareils nouveaux qu'il avait imaginés, mais aussi les isolants indispensables.

En creusant une idée qui lui avait été suggérée par ses vastes lectures, il comprit que le meilleur moyen de résoudre la difficulté n'était pas de construire des isolateurs de plus en plus volumineux dans une quelconque matière non conductrice mais bien de leur substituer des membranes plus minces que la plus translucide des bulles de savon.

Le problème était de fabriquer ces membranes à bas prix et d'arriver à recouvrir les fils à haute tension d'une pellicule de matière qui ne devrait pas avoir plus de quelques molécules d'épaisseur. Moins de trois jours après son entrée à la Fondation, De Soto avait mis au point avec l'aide de Crâne les détails théoriques de son procédé. Ils furent examinés par les techniciens sur le plan pratique et, quinze jours plus tard, la Fondation commençait l'exploitation de son premier Eldorado.

À leur grande surprise, les administrateurs découvrirent chez De Soto un sens des affaires qui ne le cédait en rien au leur. Ils le virent bientôt se manifester dans la campagne qu'il mena contre les concurrents de la Fondation. La compagnie municipale d'énergie hydro-électrique qui venait de terminer de gigantesques installations sur les chutes du lac Klickitat allait exploiter une ligne à haute tension sous trois cent mille volts et faisait des appels d'offres pour les isolateurs. De Soto vit là une occasion exceptionnelle pour la Fondation et incidemment pour lui-même. La compagnie était une entreprise publique dont les impôts constituaient les ressources essentielles. Le public espérait qu'en n'ayant pas de dividendes à payer aux actionnaires la compagnie pourrait fournir du courant à un prix bien inférieur à la normale. « Pourquoi, suggéra De Soto aux

administrateurs, ne pas offrir gratis à la compagnie des isolants nécessaires ? » Les administrateurs, entrevoyant une bonne affaire, se léchèrent d'avance les babines. En offrant au public des conducteurs isolés par le nouveau procédé et valant plusieurs milliers de dollars, c'était une économie équivalente dont on faisait bénéficier le pauvre contribuable. La Fondation, grâce à son geste généreux, bénéficiait d'une colossale publicité gratuite et s'attirait les faveurs de l'opinion publique.

Les ingénieurs de la compagnie municipale d'énergie, vinrent à la Fondation examiner le procédé de De Soto ; au bout de quatre jours d'étude et d'essais, ils étaient tous conquis. Les hauts pylônes d'acier, les pesants isolateurs, les coûteux câbles de cuivre étaient avantageusement remplacés par un fil fin enveloppé d'une membrane de nature inconnue que l'on pouvait accrocher au premier arbre, au premier poteau téléphonique venu. De Soto leur affirma que son procédé constituait une véritable révolution. Il avait raison. En cinq semaines, la Fondation avait le monopole des isolants dans le monde entier. Les unes après les autres, de San Francisco à New York, et de Manchester à Bruxelles, les plus grandes maisons d'isolants périclitèrent rapidement.

Et ce n'était qu'un début. Avec une rouerie machiavélique, De Soto proposa aux généreux administrateurs de tripler le prix du nouvel isolant, juste au moment où leur concurrent le plus dangereux venait de rendre l'âme. La Fondation qui venait de créer un besoin nouveau de la vie moderne tenait toute l'industrie électrique à sa merci. Il faut reconnaître, à la décharge des administrateurs, qu'ils ne cédèrent pas sans une brève résistance aux cyniques propositions de De Soto. Leurs bénéfices, protestèrent-ils, étaient déjà énormes ; pourquoi les rendre proprement scandaleux ? D'une seule phrase, De Soto aurait pu les éclairer mais il n'en avait nulle envie ; le moment des ultimes révélations n'était pas encore venu. Il fallait d'abord préparer progressivement le terrain. Il les sentait, du reste, incapables de résister à son charme magnétique. Tout le monde à la Fondation répétait que De Soto faisait ce qu'il voulait du conseil. C'était d'ailleurs la vérité. Il n'était pas exigeant. Outre son modeste traitement et ses participations aux bénéfices qui montaient en flèche, il ne réclamait qu'un peu de liberté pour se livrer à des recherches personnelles de caractère purement théorique. Mais, comme de ces excursions au pays de la science pure, il ramenait toujours des améliorations sensationnelles qui révolutionnaient les travaux en cours, les administrateurs auraient eu mauvaise grâce à s'en plaindre.

Parallèlement aux révolutions introduites dans l'industrie par les sous-produits de son génie inventif, un fait purement personnel qui s'était produit dans la vie de De Soto était destiné à avoir des

répercussions insoupçonnées. En partie pour ennuyer Crane, en partie parce qu'il manquait totalement de psychologie, Kent avait insisté pour que De Soto acceptât de s'installer définitivement dans les pièces que le directeur réservait à ses amis de passage. De Soto, peu désireux de se mettre en quête d'un appartement, avait accepté. Il prenait chaque jour son petit déjeuner avec Kent et Alice ; pour ses autres repas, il allait en général au restaurant, à l'exception des quelques dîners officiels où furent fêtés les triomphes de son génie commercial.

L'inévitable arriva : Alice tomba follement amoureuse de lui. Elle était fascinée par le charme irrésistible de la voix chaude, de l'esprit perpétuellement en éveil, de la vitalité débordante de son invité. Les formules de politesse les plus banales devenaient à ses yeux autant de manifestations de tendresse. Son aveuglement était du reste bien excusable. De Soto n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire tomber n'importe quelle femme dans ses bras, mais la vérité est qu'il ne se donnait jamais la peine de le faire. Il s'était vite rendu compte de la passion qu'Alice nourrissait pour lui, mais ne s'en amusait même pas. Il ne devait pas davantage songer à plaider la cause de Kent lorsque celui-ci se trouva en mauvaise posture.

Le président du conseil d'administration était doué d'une excellente mémoire. Son ressentiment envers Crâne s'évapora peu à peu pour s'accumuler sur la tête du malheureux directeur. Il n'oubliait pas que c'était Kent qui avait eu l'idée d'acculer Crâne à donner sa démission. Le résultat de cette manœuvre avait été si piteux que le président s'était senti ridiculisé, ce qui est toujours fort désagréable. Aussi, quand De Soto commença sa conquête de l'industrie électrique, le président jugea que les services de Kent étaient devenus inutiles à la Fondation Erikson.

« Que diriez-vous d'un poste de directeur de la Fondation ? demanda-t-il cordialement à De Soto moins de quatre mois après la signature du contrat.

— Et M. Kent ? répliqua De Soto. Que deviendrait-il ?

— Il prendra des vacances, glissa le président avec un petit sourire ambigu. Je sais que nous avons, vous et moi, le même point de vue sur la question, continua-t-il sans que De Soto ne le contredît. M. Kent ne nous sert plus à rien. Quel besoin avons-nous des huit ou dix millions de dollars qu'il soutire chaque année à de vieux industriels avarés ? À lui seul votre nouveau commutateur à huile (et c'est la moins rentable de vos créations) nous rapporte infiniment plus. Prenez la barre, et montrez au monde de quoi est capable un véritable administrateur à la page. Acceptez donc. Vous ne devriez même pas hésiter. »

De Soto s'étira en bâillant.

« C'est bon, dit-il seulement. En une semaine, j'aurai quadruplé vos bénéfices. »

L'après-midi même, Kent apprit la mauvaise nouvelle à Alice.

« Je n'ai à peu près rien mis de côté, avoua-t-il amèrement. Évidemment, je peux toujours essayer de placer des polices d'assurances en attendant de trouver une autre situation, mais il va falloir quitter cette maison avant un mois. C'est De Soto qui va l'habiter. Il est nommé directeur, et moi je suis à la rue.

— Il nous offrira peut-être de rester ici jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque chose, suggéra Alice avec un petit pincement au cœur.

— Ça, jamais ! Accepter l'hospitalité d'un homme qui m'a poignardé dans le dos ? Jamais, entends-tu ? »

Pourtant, le soir même, quand De Soto, sur une timide suggestion d'Alice, proposa avec indifférence à Kent de continuer à habiter la maison avec sa fille aussi longtemps qu'il voudrait, Kent accepta. Il fut convenu que les Kent dirigeraient la maison – aux frais de De Soto bien entendu. S'ils décidaient finalement de s'en aller, il prendrait une gouvernante. Tout ce qu'il demandait c'était d'être dérangé le moins possible par ce changement d'organisation.

Le matin qui suivit la catastrophe, Alice, qui s'était levée plus tôt que de coutume, rencontra son bienfaiteur au moment où il entraît à la salle à manger. Les humbles remerciements de la jeune fille parurent n'éveiller en De Soto qu'un total mépris.

« Êtes-vous oui ou non un être humain ? » demanda-t-il rudement.

Le brûlant sarcasme de la question lui échappa.

« Naturellement ! dit-elle en riant.

— Eh bien, alors... », Commença-t-il.

Il s'arrêta court. L'idée d'une expérience sensationnelle venait de jaillir dans son esprit. Son ton rude s'adoucit et il se mit à rire de ce rire mélodieux dont il connaissait la séduction.

« Je voulais simplement dire que, moi aussi, j'étais humain, poursuivit-il. Ce que j'ai fait pour vous n'est rien. Absolument rien. Je vous demande même de ne plus jamais m'en parler. Restez ici aussi longtemps que vous le voudrez, votre père et vous. Je tiens à ce que tout continue à se passer exactement de la même façon qu'avant. Personnellement je suis très bien ici. Il me semble que rien ne vous empêche de l'être aussi. »

Ces paroles généreuses dont elle ne comprit pas la morsure cachée transformèrent son amour aveugle en une adoration muette. Elle était désormais son esclave – sa chose. Il n'avait qu'un geste à faire pour qu'elle se livrât à lui. Mais il ne le fit pas : il n'avait pas besoin d'elle – pas encore tout au moins. Il voulait d'abord

perfectionner son nouveau générateur.

Pendant les quelques mois qui suffirent à De Soto pour atteindre à une vitesse vertigineuse les sommets de la renommée mondiale, Crâne fut pour son supérieur un collaborateur d'un parfait dévouement. Sans la moindre jalousie professionnelle ou personnelle, il reconnaissait que De Soto lui était prodigieusement supérieur.

Pourtant Crâne était loin d'oublier la première impression que De Soto avait faite sur lui. Vus de l'extérieur, les rapports entre les deux hommes semblaient des plus cordiaux. Ce que le jeune demi-dieu de la Science pensait de son assistant, il le gardait pour lui. Quant à l'opinion de Crâne sur son chef, il ne se hasardait pas à la partager avec le reste du personnel. Brown était son unique confident. Leur cauchemar commun dans le laboratoire avec les veuves noires les avait indissolublement unis. Ils parlaient rarement de leur ahurissante aventure, mais ils savaient bien tous les deux qu'elle constituait la base de leur profonde amitié. Crâne ne faisait jamais allusion non plus à la découverte sensationnelle que le docteur avait cru faire à l'oculaire de son microscope.

Le soir du jour où Kent s'était vu renvoyé de la Fondation Erikson, le docteur débarqua chez Crâne pour y passer une heure ou deux.

« Wilkes m'a téléphoné cet après-midi, commença-t-il après que Crâne l'eut fait asseoir.

— Qui ça, Wilkes ? Ah ! Oui, j'y suis. C'est le grand biologiste de l'université, n'est-ce pas ?

— Tout juste. T'avais-je raconté la petite histoire qui m'est arrivée avec lui il y a six mois ? »

Sur un signe négatif de Crâne, Brown avoua avec franchise à son ami l'humiliant épisode des protozoaires fugitifs. « Wilkes a cru que j'étais saoul comme une bourrique, ce matin-là. Cet après-midi, il m'a avoué qu'aussitôt après mon départ, il avait vidé dans l'évier de sa cuisine le fameux flacon qui contenait l'eau de ton bain. Pourtant il m'avait donné sa parole de savant et de gentleman qu'il la ferait analyser par un de ses chimistes. Quand dix jours après, je lui ai demandé le résultat des recherches, il m'a affirmé que le chimiste n'y avait trouvé que de l'eau pure avec les traces habituelles de matières organiques et minérales – calcaire et autres. Bref les caractéristiques normales de l'eau de robinet. Moi, comme un imbécile, j'ai cru ce qu'il disait. Maintenant il se mord les doigts du mauvais tour qu'il m'a joué.

— Pourquoi ça ? » Demanda Crâne, entrevoyant enfin une solution à l'incompréhensible énigme des veuves noires.

« C'est une longue histoire. Je passe sur les détails. Tu te souviens qu'il y a six mois nous avons eu très peur que tous les poissons ne

soient intoxiqués ?

— Ah ! Oui. Quand on s'est aperçu que les poissons de la baie étaient tachetés et que tu m'as demandé de stériliser l'eau de mes bains ?

— Exactement. Tu te souviens que le phénomène a cessé au bout d'un ou deux jours ? Les poissons ont dû guérir à moins que tous les sujets infectés ne soient crevés à la fois. Cependant pas un seul biologiste des États-Unis n'a eu la curiosité de demander au Service de santé de lui procurer un de ces poissons tachetés pour l'examiner de près. Je ne les critique pas : je n'y ai pas pensé moi-même. Mais c'est ici que j'ai eu de la veine. Un inspecteur véreux du Service de santé, au lieu de détruire les poissons infectés qu'il avait saisis sur les marchés, a revendu tout le lot à une conserverie japonaise située sur la côte un peu plus au sud. Un de ces poissons de conserve est arrivé un beau jour sur la table du professeur Hayashi, un spécialiste en parasitologie du collège technique de Tokyo. Les taches des poissons ont tout de suite attiré son attention. Je passe sur les détails et j'en arrive à l'essentiel : l'examen microscopique de l'épiderme des poissons infectés a révélé la présence de myriades de protozoaires d'une espèce inconnue jusqu'ici. Hayashi est Japonais et il a travaillé chez les Allemands. C'est dire qu'il en a perdu le boire et le manger, tant qu'il n'a pas eu préparé une série de microphotographies de ces étranges bestioles. »

Le docteur interrompt son récit pour sortir de sa poche une douzaine de superbes photos et un nombre égal des croquis hâtifs tracés par lui la nuit où il avait examiné l'eau du bain de Crâne.

« Compare les photos avec les croquis. Les photos sont d'Hayashi, les croquis sont de moi. Le professeur Wilkes m'a donné les épreuves cet après-midi. Hayashi a dû penser que Wilkes était le spécialiste le plus qualifié pour reconnaître si ces protozoaires étaient inconnus ou non. D'après les étiquettes des boîtes, les poissons ont été mis en conserve à quelques kilomètres d'ici. Hayashi pensait que Wilkes, étant professeur à l'université la plus proche, devait savoir ce qui se passait à deux pas de chez lui. Malheureusement ce crétin de Wilkes a fait disparaître dans l'évier de la cuisine, la preuve la plus convaincante de ma découverte et mon unique chance de devenir célèbre. Il m'a téléphoné pour me demander ce qu'il devait faire. J'ai bien quelques idées sur la question, mais je me garderai soigneusement de lui en faire part : il utilise trop volontiers son évier pour ses expériences. Alors, qu'est-ce que tu penses de mes croquis ? Ils sont vraiment identiques aux photos, hein ?

— Tu les as faits d'après les photos de Hayashi ?

— Mais pas du tout, réplique Brown en riant. Je les ai dessinés, il

y a six mois, d'après ce que j'ai vu au microscope en examinant l'eau de ton bain.

— Il est fort possible que d'ici un jour ou deux, je t'aie fourni le moyen de les revoir, dit Crâne avec une grimace. Mais, continue. Tu allais dire quelque chose ?

— Simplement ceci : je suis un sombre imbécile ! Par suite d'une erreur stupide, j'ai laissé un univers inconnu m'échapper. Si je n'avais pas été trouver Wilkes, ce matin-là, j'aurais continué à croire à ma découverte. Maintenant c'est Hayashi qui va en retirer toute la gloire. Je te dis que ces protozoaires sont d'une espèce absolument nouvelle, insista-t-il en se penchant sur ses chers croquis. Ils ne peuvent pas provenir d'une souche qui existe déjà. Leur structure est entièrement différente de tout ce qui a été décrit jusqu'à présent. Quand je pense que je les ai vus vivre de mes propres yeux et se multiplier sous les lentilles de mon microscope ! »

Le médecin s'enferma un instant dans un silence morose. « Enfin maintenant, il est trop tard, conclut-il. Pourtant Hayashi ne connaît pas toute l'histoire. Tant que quelqu'un n'aura pas expliqué pourquoi ces petits parasites si prolifiques ont brusquement cessé de se multiplier dans la mer, la question restera entière. Je me serais attendu à voir tous les poissons du Pacifique changés en arc-en-ciel deux mois après le début de l'épidémie. Mais tout s'est arrêté net d'un jour à l'autre. Et pourquoi, je te le demande ?

— Adresse-toi ailleurs ! Les devinettes ne sont pas mon fort. À propos, est-ce que ça te ferait plaisir de revoir de l'eau couleur rouge sang ?

— Où ça ? s'écria le docteur en bondissant sur ses pieds.

— Dans ma baignoire, bien entendu.

— Fais-moi tout de suite voir ça.

— Je n'en ai pas encore. Mais demain matin, si De Soto et moi avons un peu de veine, je mettrai à ta disposition une centaine de litres de l'eau la plus rouge que tu aies jamais vue. Nous avons presque terminé sa première ampoule à rayons X, de deux millions de volts. Elle n'est pas plus grande que mon avant-bras et est conçue d'après des principes entièrement nouveaux. Si l'autre fois mon prurit était bien dû à une exposition prolongée aux rayons X, nous serons fixés demain soir. Qu'en penses-tu ? »

Brown ne semblait pas enthousiaste. Dans son optimisme, Crâne avait négligé tant de facteurs importants que le médecin n'osait pas se laisser aller à un espoir excessif.

« Tu oublies le facteur temps, objecta-t-il. L'exposition aux rayons, même si elle dure trente heures, peut ne pas suffire par elle-même. Pourquoi ces poissons se sont-ils subitement guéris ? Il y a là

un fait que l'action des rayons X ne suffit pas à expliquer. Notre chance d'il y a six mois pouvait n'être qu'un accident dû à un concours de circonstances qui ne se reproduiront peut-être pas avant un million d'années.

— Un peu de courage, que diable ! Nous pouvons toujours essayer. À cette heure-ci demain matin, je regretterai peut-être de ne pas être mort.

— Je le souhaite », répondit distraitement le médecin absorbé dans ses pensées. « Si jamais un accident se produit, il faut que nous soyons prêts. Tu disais que l'ampoule de De Soto est construite d'après des principes entièrement nouveaux ?

— Tout est nouveau, de l'anode à la cathode. Avec lui c'est toujours ainsi. Je donnerais cher pour avoir la centième partie de l'intelligence de ce garçon-là.

— Dans ce cas tu ne pourrais sans doute jamais teindre un nouveau bain en rouge. C'est ce que tu as fait de plus remarquable dans ton existence. Les erreurs que tu as commises en construisant ta première ampoule de deux millions de volts ont peut-être été la cause de ce qui est arrivé.

— Peut-être bien, reconnut Crâne. Les rayons X ont été découverts presque par hasard. Je commence à croire que la même chose s'est passée avec ma fameuse ampoule. Sans le savoir, Bork et moi avons dû faire involontairement quelque chose qui aurait pu nous amener à une grande découverte... si nous n'avions pas réussi à l'étouffer dans l'œuf !

— Moi aussi, j'ai laissé échapper l'essentiel, dit en soupirant Brown. Enfin, cette fois-ci, il faudra être prêts à tout. Veux-tu emporter une demi-douzaine d'œufs de Bertha demain matin ? Ne les montre pas à De Soto. Garde le paquet dans la poche de ta blouse de travail.

— Ne crois-tu pas que ce serait le moment de me donner un petit aperçu de tes hypothèses ? Tu sais, je ne te volerai pas ta découverte.

— Il y aurait de quoi te rendre fou. Je n'ose même pas en parler à un biologiste. Enfin, si tu y tiens... Voilà ce que je pense de ton prurit, de mes protozoaires et de nos veuves noires... »

Pendant une heure et demie le docteur défendit les hypothèses ingénieuses et les théories hardies qu'il avait échafaudées pour expliquer l'extraordinaire aventure à laquelle Crâne et lui s'étaient trouvés mêlés.

« Il n'y a plus à hésiter, s'écria Crâne, quand la discussion fut achevée. Demain matin, j'amène toute une caisse d'œufs au labo.

— Garde-t'en bien, supplia son ami. Une demi-douzaine suffira amplement. Je ne tiens pas à ce qu'un homme aussi intelligent que

De Soto ait vent de mon histoire. Si tu éveillés ses soupçons, je suis cuit. Il se lancera à fond sur mon histoire, et en une semaine il aura trouvé le mot de l'énigme.

— Peut-être est-ce déjà fait, suggéra Crâne pour taquiner son ami.

— Tu te méfies toujours de lui ?

— Plus que jamais. Pourtant je ne m'explique même pas pourquoi. J'ai parfois l'impression d'avoir affaire à un homme qui aurait vécu cinq millions d'années.

— C'est idiot. Nous ferions mieux d'aller nous coucher tous les deux. N'oublie pas de venir chercher ta demi-douzaine d'œufs chez moi demain matin en allant à ton labo.

— Sois tranquille. Comment va Bertha, à propos ?

— Très bien. Son époux et elle ont fait tout leur devoir. Mon jardin grouille de poulets que je n'ai même pas le courage de manger. Ma gouvernante m'a menacé de me donner ses huit jours si je n'en vendais pas une douzaine. Mais ça m'est égal : elle peut bien s'en aller si ça lui chante. Bertha est si contente de sa progéniture que je ne veux pour rien au monde lui faire de la peine. Allons, je m'en vais. À demain matin. »

Le lendemain, Crâne passa comme convenu chez son ami pour y prendre six œufs frais pondus. Il rejoignit De Soto au laboratoire à huit heures précises. Pour la première fois de son existence, De Soto semblait avoir de la peine à réprimer sa nervosité. D'ordinaire, ses recherches les plus intéressantes semblaient le laisser indifférent, ou même l'ennuyer, mais, ce jour-là, il attendait Crâne avec impatience pour commencer ses essais sur la nouvelle ampoule.

« Passez ça », ordonna-t-il à Crâne en lui tendant tout un équipement de matière plastique transparente, comportant une paire de bottes, une paire de gants et une combinaison.

Lui-même avait déjà revêtu cette armure destinée à le protéger au cours des dangereuses expériences auxquelles ils allaient se livrer. Cette matière plastique d'une finesse extrême était un sous-produit d'une des innombrables inventions de De Soto. Il l'avait obtenue au cours de ses recherches sur les isolants ; bien que d'une nature très différente de ceux-ci, elle était entièrement imperméable à des rayons capables de transpercer dix mètres de plomb et offrait donc une protection parfaite contre les rayons X qu'il espérait faire jaillir de la nouvelle ampoule.

Les murs, le plancher, le plafond et les fenêtres du laboratoire particulier de De Soto étaient tapissés de cette même matière transparente ; il fallait en effet éviter que les radiations ne pénétrassent dans des laboratoires adjacents où elles risquaient de dérégler les délicats appareils électriques.

Crâne refusa du geste l'équipement qu'on lui proposait.

« Non, merci, c'est inutile. J'ai déjà travaillé à proximité de rayons X aussi puissants que ceux-ci et je ne m'en porte pas plus mal.

— Mieux vaut ne pas recommencer, l'avertit De Soto d'une voix où perçait une ombre de menace. « Enfilez-moi ça.

— Mille regrets, je refuse », répliqua Crâne en avançant le menton dans une grimace de défi. « Pour tout vous dire, je désire, moi aussi, me livrer à une petite expérience. »

Pendant trois secondes qui parurent à Crâne une éternité, les yeux lumineux de De Soto se fixèrent sur lui. « Qu'est-ce qui m'arrive donc ? pensait Crâne. J'ai l'impression d'avoir le cerveau qui éclate. »

« De quelle expérience parlez-vous ? entendit-il De Soto lui demander d'un ton glacial.

— Oh ! Ce n'est pas grand-chose, répondit-il après avoir retrouvé ses esprits. Je veux seulement vérifier mon hypothèse que des rayons aussi durs que ceux-ci ne peuvent affecter des cellules humaines.

— Des cellules humaines ? répéta De Soto de sa voix sans timbre en appuyant volontairement sur le dernier mot.

— Parfaitement. Ce qui forme nos muscles, nos os, nos nerfs... Vous comprenez ce que je veux dire.

— Je sais fort bien ce que c'est qu'une cellule humaine », dit lentement De Soto dont le ton volontairement ambigu sous-entendait qu'il soupçonnait Crâne de s'intéresser surtout à des cellules d'une autre espèce. « Maintenant enfiler ça et mettons-nous au travail.

— Je vous ai déjà dit que je préférerais m'en passer. »

Les yeux de De Soto brillèrent d'une lueur menaçante.

« Ne me mettez pas dans la désagréable obligation d'inaugurer mes nouvelles fonctions en vous renvoyant pour refus d'obéissance. »

Crâne hésita. Pendant une seconde il fut tenté de risquer le tout pour le tout en tenant tête au nouveau directeur, mais il se souvint de la raison pour laquelle une fois déjà il avait mis sa fierté de côté, le jour où Kent avait essayé de le faire démissionner. Il pensa également à Brown et à la déception de son ami si jamais l'expérience projetée échouait. Sans mot dire, il retira sa blouse de travail et la suspendit à une patère derrière la porte. De Soto le regardait faire avec des yeux étincelants.

« Pourquoi avez-vous retiré votre blouse ? Cette combinaison est très légère. Vous n'auriez pas eu trop chaud avec votre blouse en dessous. J'ai bien gardé la mienne.

— Je me sentirai plus libre de mes mouvements, répliqua Crâne du tac au tac.

— Vous avez caché dans vos poches des objets que vous voulez

exposer aux rayons X. Videz-les immédiatement et détruisez ce qu'il y a dedans. Il y a un chalumeau à côté de l'établi. »

Crâne essaya de bluffer. Il sortit de sa poche la demi-douzaine d'œufs frais et les mit sous le nez de De Soto.

« C'est mon déjeuner », expliqua-t-il.

De Soto prit un des œufs et le regarda à contre-jour.

« Vous les mangez crus ? dit-il sèchement.

— Ils sont crus ? demanda Crâne en feignant l'étonnement. La serveuse du bar a voulu se payer ma tête – à moins qu'elle ne se soit trompée. »

Pour toute réponse De Soto prit les six œufs et les projeta contre le mur, derrière Crâne.

« Je vous inviterai à déjeuner », dit-il en riant de bon cœur.

Brusquement, il s'assombrit. Ses yeux perçants foudroyaient son interlocuteur.

« Êtes-vous revenu ici après moi la nuit dernière ? lança-t-il à brûle-pourpoint.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Savez-vous ce que c'est que cette ampoule ?

— Vous parlez de celle à laquelle nous travaillons ? Une ampoule à rayons X de deux millions de volts, bien entendu.

— C'est bien de celle-là que je parle. Seriez-vous capable d'en construire une autre identique ?

— Comment voulez-vous ? Vous avez construit vous-même l'anode et la cathode sans m'expliquer leur principe de fonctionnement. Je ne sais même pas ce que peut être cette espèce de tri-grille que vous avez installée au milieu. Vous m'avez seulement dit que vous cherchiez à produire des rayons ultra-durs. Pour moi, c'est de l'hébreu.

— D'après vous, cette ampoule pourrait-elle présenter un grand intérêt du point de vue commercial ?

— Que voulez-vous que j'en sache ?

— Passez à la caisse et faites-vous régler. Vous êtes renvoyé ! »

Crâne tourna les talons et sans un mot sortit du laboratoire.

VII

UN AVERTISSEMENT

Crane n'alla pas tout de suite toucher son chèque. Il avait quelque chose de beaucoup plus urgent à faire d'abord. Courant au petit laboratoire pharmaceutique où se trouvaient rassemblés les produits utilisés pour les recherches d'électricité, il s'y saisit de quatre gâteaux de cire. De retour dans son bureau, il s'y enferma soigneusement et prit des empreintes de toutes les clefs des laboratoires et des ateliers de la Fondation encore en sa possession : ainsi il n'aurait pas de peine à s'en faire fabriquer des doubles par un serrurier choisi, par précaution, dans un autre quartier. « Je me trouverai peut-être en taule d'ici peu, pensa-t-il avec amertume, mais je leur en aurai donné pour leur argent ! »

Crâne alla ensuite à la caisse, et expliqua à l'employé qu'il venait toucher son traitement.

« Mais nous ne sommes, que le 15 du mois, monsieur Crâne, objecta le caissier. Naturellement, si vous aviez besoin d'une avance, je suis certain que cela pourrait s'arranger. J'en toucherai un mot au comptable principal.

— Ne vous tourmentez pas pour ça, je suis fichu à la porte !

— À la porte ? Et pourquoi ?

— Notre nouveau directeur me trouve un peu trop perspicace. Donnez-moi mon traitement habituel et le dédit qui m'est dû, un point c'est tout.

— Je regrette, monsieur Crâne, c'est impossible. J'ai ordre de ne plus payer de dédit au personnel congédié.

— Depuis quand ?

— Le nouveau règlement est entré en vigueur hier, juste avant le renvoi de M. Kent. Les administrateurs ont pris leur décision avant de nommer M. De Soto.

— Je comprends ! Bien entendu, c'est une pure coïncidence ! C'est bon. Le président est-il là ? »

L'employé lui fit un signe de tête négatif.

« Alors appelez-le-moi au téléphone. C'est la dernière faveur que je demanderai jamais à la Fondation Erikson. Voici mes clefs.

— Mais je ne peux pas déranger le président. Il est occupé.

— Ça m'est égal. Dites-lui que je suis ici et que j'ai un message urgent à lui transmettre de la part de M. De Soto, ce qui est d'ailleurs parfaitement exact. »

L'employé obéit. Presque aussitôt le redoutable potentat sortait de son antre pour recevoir lui-même ce message si important.

« Vous vouliez me parler, monsieur Crâne ? Peut-être vaut-il mieux que nous passions dans mon bureau.

— C'est possible, en effet.

— Qu'avez-vous donc à me dire ? » Demanda-t-il sitôt la porte refermée.

Crâne le regarda droit dans les yeux.

« Pour commencer, que je vous em... ! dit-il froidement.

— Je vais exiger votre renvoi immédiat, haleta le président dès qu'il eut un peu retrouvé son souffle.

— Trop tard. C'est déjà fait ! Je tenais à vous dire moi-même que vous n'êtes qu'un lamentable guignol. Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de vous prendre en pitié, vous et les autres requins qui dirigez la Fondation. De Soto vous a tous rendus multi-millionnaires en un temps record, hein ? Vous croyez qu'il vous aime de tout son cœur, pas vrai ? Bravo ! Mais moi je vous dis qu'il vous déteste tous tant que vous êtes. Il vous hait à un point que vous ne soupçonnez même pas. Je connais ce brillant jeune homme. Vous, pas. Méfiez-vous. C'est un conseil d'ami. »

Le visage du président tourna au jaune citron. Il se rendait subitement compte que c'était peut-être de lui et non du directeur que De Soto riait le jour où le malheureux avait été si rapidement mis à pied. Ce rire, quand il y repensait, avait quelque chose d'inquiétant. Mettant de côté le peu de dignité qui lui restait, le président pria Crâne de s'asseoir.

« Évidemment, je serais en droit de me formaliser de votre phrase de tout à l'heure, commença-t-il d'un ton jovial. Mais passons. Les affaires sont les affaires. Ne regrettez pas trop votre situation. Rien n'est encore définitif. Que diriez-vous de devenir mon secrétaire technique ? Je reçois chaque jour des centaines de lettres, envoyées par toutes sortes de gens et je ne peux pas toujours y répondre correctement. Dans ma position, c'est fatal. Vous pourriez m'être très utile. Qu'en dites-vous ? Vos appointements seraient naturellement augmentés de cinquante pour cent. »

Crâne secoua lentement la tête. Il savait mieux que personne que les affaires sont les affaires et les mobiles du président lui apparaissaient clairement. Mais il ne tenait pas à jouer auprès de De Soto le rôle fort dangereux d'espion qu'on lui proposait.

« Je crains de ne pas pouvoir accepter, dit-il. La Fondation ne peut se permettre d'entrer en lutte ouverte avec son nouveau directeur.

— Hum... Donc, vous le croyez capable de nous jouer un tour de sa façon ? »

Crâne acquiesça.

« Quel genre de tour ? Insista le président.

— Étant donné que son intelligence est plusieurs milliers de fois supérieure à la mienne, je n'en ai pas la moindre idée ! D'ailleurs c'est peut-être une pure imagination de ma part. »

Le président arpenta le bureau en silence. Il se planta devant Crâne et alla enfin jusqu'au fond de sa pensée.

« Pourquoi êtes-vous venu me raconter tout cela ? Vous ne comprenez pas le risque que vous courez ?

— C'est très simple : je hais De Soto.

— Et pourquoi le haïssez-vous tant ?

— C'est difficile à expliquer. Peut-être tout simplement est-ce une jalousie professionnelle refoulée qui me fait parler. Mais je croirais plutôt que cela vient d'un sentiment de crainte. Appelez ça de la poltronnerie si vous voulez, mais l'idée du mal qu'il peut faire, à moi et à la Fondation, m'épouvante.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Rien de précis. Ses capacités scientifiques mises à part, tout chez cet homme me semble mauvais. J'ai l'impression que son cerveau est occupé à manigancer quelque chose qui nous prendra tous par surprise. Nous ne nous rendrons probablement compte de ce qui nous arrive qu'après la catastrophe.

— Raison de plus pour que vous acceptiez d'être mon collaborateur ! Vous le tiendrez à l'œil. Personne n'aura besoin de savoir que vous êtes en rapport avec moi ou avec la Fondation.

— Je ne suis pas un policier. Pourtant, au cas où j'aurais des ennuis, j'aime autant vous prévenir que j'ai bien l'intention de surveiller De Soto pour mon propre compte. »

Le président pressa un bouton. Quand l'employé apparut, il le pria de préparer à l'ordre de Crâne un chèque d'un montant équivalent à cinq années d'appointements.

« En remerciement, ajouta-t-il, des excellents services rendus à la Fondation. »

Crâne ne fit aucune objection. Il devinait qu'il aurait besoin d'argent dans la guerre qui allait l'opposer à De Soto, et c'était pour lui une raison suffisante d'accepter.

« Maintenant, monsieur Crâne, j'espère que vous vous montrerez

un peu plus explicite, reprit le président. Quelles sont vos intentions ?

— Je vous l'ai déjà dit. Si j'étais riche, je retournerais tout droit au laboratoire, j'abattrais De Soto comme un chien et je demanderais au meilleur avocat des États-Unis de tâcher de me tirer d'affaire. De Soto prétend venir de Buenos Aires, mais je l'ai questionné et il est clair qu'il n'a jamais mis les pieds en Amérique du Sud. Quant au contrat qu'il a pu signer, il s'en moque éperdument ! Croyez-vous que si l'envie lui en prenait, il hésiterait une seconde à vous laisser tomber en cas de difficultés et à s'adresser à vos concurrents ? Vous serez en faillite, avant même que les tribunaux soient saisis de votre plainte ! »

Le président se sentait peu à peu convaincu. Si De Soto avait menti quant à son pays natal, on était en droit de mettre sa sincérité en doute sur tout le reste. Les possibilités qu'il avait de rompre son contrat étaient évidentes ; c'était un trop gros risque pour qu'on pût le dédaigner.

— Que feriez-vous à notre place, à supposer que vos craintes soient justifiées ? demanda le président.

— Je le repasserais au plus vite à mon plus dangereux concurrent ! Laissez un autre encaisser le choc : il ne tardera pas.

— Mais c'est impossible ! Gémit le président. Il y a mille et une raisons juridiques qui s'y opposent. Je vous en fais grâce. Croyez-m'en sur parole, c'est impossible. Je suis cependant très heureux que vous m'ayez prévenu. Surtout, tenez-nous au courant si vous avez vent de quelque chose. Vous n'aurez pas à le regretter. Vous savez, comme vous le disiez vous-même, que les affaires sont les affaires, conclut-il avec un pénible effort de jovialité.

— Je suis payé pour le savoir en effet, répliqua Crâne. Et Kent aussi. C'est justement pourquoi je suis venu vous parler franchement. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il en résulterait pour moi. En tout cas, merci pour le chèque ; j'en aurai besoin. Et soyez assez aimable pour vous souvenir que s'il m'arrive un ennui, la Fondation aura le plus grand intérêt à me tirer d'affaire. Nous travaillons tous les deux pour la même cause, quoique inspirés par des motifs différents. Au revoir et merci encore. »

Ils étaient en assez bons termes en se quittant, quoique Crâne méprisât toujours les procédés en honneur à la Fondation et que le président en voulût à Crâne d'avoir discerné avec tant de perspicacité un danger imminent qu'il aurait dû, lui président, flairer depuis longtemps.

Les hypothèses de Crâne relativement à la tactique de De Soto étaient ingénieuses mais fausses. De Soto n'avait en réalité aucune des intentions diaboliques que lui prêtait Crâne. Ce dernier manquait trop d'humour pour comprendre que De Soto aimait avant tout la

plaisanterie...

En quittant la Fondation, Crâne se précipita chez Brown.

« Tiens, c'est toi ? lança le médecin. Tu ne travailles pas aujourd'hui ? Je parie que tes démangeaisons ont recommencé, ajouta-t-il plein d'espoir.

— Ce serait trop beau ! Il se passe quand même des choses graves. De Soto a commencé sa journée en me fichant à la porte.

— Qu'est-ce que tu vas devenir ? demanda le médecin.

— Je vais commencer par attendre les événements. Tout au moins jusqu'à cinq heures ! À propos j'oubliais de te dire que je vais bientôt avoir des doubles de toutes les clefs des laboratoires et des ateliers de la Fondation. Ils seront prêts à cinq heures.

— Quoi ? Tu n'as tout de même pas l'intention d'aller cambrioler ta boîte ? C'est la dernière chose à faire, maintenant que tu n'es plus de la maison. Tu feras bien de te tenir tranquille.

— Je vais peut-être faire une grosse bêtise, mais ma décision est prise. Je ferai ma première expérience demain à une heure du matin, au moment où la nuit est le plus sombre. Il faut absolument que je découvre ce que De Soto manigance. Peu importent les conséquences. Plus vite j'irai, mieux cela vaudra.

— Là-dessus au moins je suis d'accord, admit Brown. La façon dont il a cassé tes œufs quand il s'est aperçu qu'ils étaient crus m'a paru très louche. Cette histoire ne me dit rien de bon. De Soto en sait sûrement plus long qu'il ne devrait. Il faut que nous découvriions de quoi il retourne au juste.

— Comment ça, « nous » ? répéta Crâne.

— Toi et moi, si tu préfères. Inutile de discuter. Sans moi, tu ne te serais jamais fourré dans ce pétrin. J'irai avec toi, pour faire le guet et t'empêcher de finir en prison.

— Oh ! Je ne demande pas mieux. À deux, ce sera beaucoup plus facile. Tu pourras toujours te sauver si les choses tournent au sur. Je passe te prendre vers minuit, d'accord ?

— Entendu. Je me disais justement tout à l'heure que nous aurions de grosses chances de réussir une expérience sensationnelle si nous avions l'ampoule de De Soto à notre disposition une ou deux secondes seulement. Tu ne vois pas d'inconvénients à ce que j'emmène Bertha ? Je la chloroformerai pour que ses gloussements ne risquent pas de nous trahir.

— Prends-la si tu veux. Après tout elle ne courra pas plus de risques que nous ! »

De Soto passa une matinée assez agréable après avoir congédié Crâne. Son assistant ne lui manquait absolument pas. Il était fait pour

travailler seul. S'il avait jusque-là conservé Crâne auprès de lui, c'était bien plus pour gagner la confiance des administrateurs que pour se faire aider.

Immédiatement après le départ de son collaborateur, De Soto poussa le verrou de la porte et abaissa les stores des fenêtres pour se protéger de tout regard indiscret. Les murs, le plancher, les fenêtres et le plafond du laboratoire étaient parfaitement imperméables à toute radiation, de quelque nature qu'elle fût. Les gens qui travaillaient dans les laboratoires voisins ne risquaient donc pas d'être renseignés sur les phénomènes que De Soto espérait provoquer.

Il était sur le point de mettre son ampoule en marche, quand il s'arrêta, songeur, comme si un doute le traversait soudain. Il alla droit au placard où se trouvaient accrochés les vêtements isolants et y prit un second jeu de gants et de bottes et une seconde combinaison transparente. Il les enfila par-dessus ceux qu'il portait déjà. De Soto avait la conviction presque absolue que cette double protection était inutile ; mais, en travailleur précautionneux qui prenait toujours grand soin de sa personne, il entendait ne courir aucun risque.

Lorsqu'il fut enfin prêt, il brancha soigneusement son ampoule, qui ne dépassait pas dix-huit centimètres de hauteur, à ce que Crâne appelait la boîte infernale : un cube de métal noir d'un mètre de côté, capable de fournir un courant continu sous une tension variant entre un et vingt millions de volts à volonté. En cas de besoin elle pouvait fonctionner pendant une semaine sans interruption. Son branchement terminé, il tourna une espèce de rhéostat et porta la tension à vingt millions de volts.

Aucun craquement sinistre ne se fit entendre, aucune gerbe de lumière ne jaillit de l'ampoule. Pour un observateur non averti, l'ampoule ne semblait parcourue par aucun courant. En effet les phénomènes dont elle était le siège (en admettant qu'il s'y passât quelque chose) étaient bien au-dessus du spectre de la lumière. Si le choc terrifiant des électrons arrachés à la cathode par le courant de vingt millions de volts émettait des ondes en arrivant à l'anode, celles-ci étaient si courtes qu'elles étaient imperceptibles. N'importe qui, sauf naturellement l'inventeur, aurait pu céder à la tentation de saisir l'ampoule dans sa main nue.

De Soto qui semblait satisfait débrancha l'ampoule et tourna une vis fixée sur la cloche de verre. Graduellement un mince crayon de métal noir s'avança dans le vide de l'ampoule, coupant exactement le chemin suivi par le flux d'électrons jailli de la cathode. De Soto refit ses connexions et ferma le circuit, mais pour le couper presque aussitôt. Comme la fois précédente, aucune lumière, aucun signe visible ne laissait supposer qu'il se passât quelque chose à l'intérieur.

Un mécanisme très simple permettait de retirer le crayon de métal de l'ampoule sans laisser pénétrer le moindre atome de gaz à l'intérieur de celle-ci. Après avoir enlevé le crayon, De Soto alla à l'autre bout de son laboratoire, brancha chaque extrémité de la barrette métallique aux bornes d'une énorme batterie et fit passer le courant à la moitié de son intensité. Le métal vira du rouge foncé au violet, puis au bleu pâle pour finalement atteindre un blanc étincelant quand l'intensité s'accrut. De Soto prit alors son spectroscope de poche et s'en servit pour étudier les rayons lumineux émis par le métal incandescent. Le résultat de son examen dut le satisfaire car il sourit. Tout en gardant un œil collé au spectroscope, De Soto tourna un bouton de sa main libre pour faire passer la totalité du courant de la batterie. Un éclair jaillit, suivi d'une détonation aiguë, puis d'une obscurité totale. Il avait vu ce qu'il voulait voir. Les lignes étincelantes de couleur qui traversèrent le spectre au moment où le métal incandescent se désagrégeait étaient suffisamment éloquentes. En bombardant le crayon métallique du flux d'électrons engendré dans l'ampoule, il l'avait transmuté en une matière différente.

De Soto introduisit l'un après l'autre divers crayons de métal dans son ampoule, les soumit aux mêmes processus physiques et les examina de la même façon que précédemment. Ces expériences commençaient déjà à l'ennuyer, car il en connaissait par avance le résultat. Ces vérifications étaient pourtant nécessaires, car elles lui permettaient d'avoir la certitude que la construction de son ampoule était irréprochable. Bien que ce ne fût là qu'un détail accessoire de son véritable projet, il avait réalisé sur une très grande échelle la transmutation de la matière, ce vieux rêve de tous les anciens alchimistes auquel s'efforce passionnément d'atteindre la science moderne. Certains avaient déjà réussi à séparer de l'atome les électrons qui gravitent autour de lui ; d'autres plus ingénieux encore étaient parvenus jusqu'au noyau de l'atome, ce centre quasi inaccessible de la matière. En se rendant maître de la gamme entière des radiations, en passant à volonté des ondes très longues de la T.S.F. jusqu'aux plus courts rayons cosmiques, et cela grâce à un unique générateur fort simple dans son principe, De Soto pouvait passer d'un corps chimique à un autre comme un pianiste virtuose égrène ses octaves. Et tout cela n'était qu'un premier pas vers le but qu'il s'était assigné. Les nouvelles radiations ultra-dures engendrées à leur tour par ces transmutations de la matière étaient les instruments dont il avait besoin pour réaliser son projet.

Pour l'instant, il jouissait paresseusement de son succès. Tout avait bien marché. Pour aller plus loin il lui fallait des matériaux nouveaux. Aucun de nos grossiers métaux ne pouvait lui en tenir lieu. Il avait besoin de composés délicats d'éléments simples, parfaitement

dosés par la nature. Les produits fabriqués par les chimistes gardent en effet un caractère artificiel. Pour découvrir les ultimes secrets de la nature, il lui fallait recourir à la matière vivante qui est son plus complet mode d'expression.

Tout en remontant les stores du laboratoire, il réfléchissait au nouveau pas qu'il allait franchir. Il se surprit à sourire. Décidément la nature ou le hasard l'avaient favorisé ! Il était doué d'un corps parfait et d'une intelligence sans égale. Que lui restait-il donc à désirer ? Une partenaire avec qui il pourrait partager les dons généreux d'une nature maternelle... Il fut secoué d'un rire convulsif quand il se rendit compte de ce qu'il pensait.

« Et dire qu'il y en a des millions et des millions comme elle et qu'ils ne savent même pas ce qui va leur arriver, s'écria-t-il. Tous, semblables à elle, tant qu'ils sont ! Et pour combien de temps ? Dix, vingt, peut-être trente millions d'années ? »

Pendant un moment, une incoercible gaieté s'empara de lui avant de retomber d'elle-même. « Non, trente ans seulement, dit-il lentement, froidement comme pour répondre à sa propre question. Dans quatre-vingts ans les êtres vivants seront tous heureux. C'est le but que nous poursuivons depuis l'époque où nous vivions comme des bêtes et avec les bêtes dans des cavernes humides. Qui pourra jamais soupçonner la vérité ? Alice, nos enfants, leurs millions de semblables, ne sauront pas plus ce que j'ai fait pour eux que des cobayes ne peuvent se douter du but poursuivi par les expérimentateurs. C'est énorme ! »

Il ôta ses vêtements protecteurs et alla jeter un dernier coup d'œil à l'ampoule. Une exclamation de colère lui échappa : l'enveloppe de cristal de l'ampoule scintillait d'une faible fluorescence verte. Se précipitant sur sa boîte infernale, il chercha frénétiquement la connexion défectueuse qui devait permettre au courant de passer. Il n'existait aucun moyen d'arrêter la boîte infernale, car le courant y naissait de façon absolument spontanée. Il fallait à tout prix découvrir la fuite. Il manipula une douzaine de fois ses rhéostats, mais sans succès. Il courut alors revêtir de nouveau son armure protectrice. Était-il déjà trop tard ? La dureté des rayons dont la fluorescence trahissait l'émission lui resterait inconnue tant qu'il n'aurait pas déterminé l'intensité du courant qui s'échappait de la boîte.

Telle était sa confusion mentale qu'il vérifia si les rhéostats étaient complètement fermés sans même penser à couper tout simplement la connexion reliant la boîte à l'ampoule. Son affolement fit naître en lui un sentiment d'impuissance qu'il se reprocha amèrement.

« Je suis donc pareil aux autres ? s'écria-t-il en se retournant vers

la boîte. Aussi bête, aussi maladroit qu'eux tous ! »

Il finit par trouver la cause du phénomène. Un des commutateurs qu'il aurait pourtant juré avoir ouvert était fermé. Pour un savant de son espèce, habitué à manier à longueur de journée des appareils dangereux, cette bétise témoignait d'une inqualifiable étourderie. Deux millions de volts environ arrivaient ainsi à l'ampoule.

« J'aurais dû commencer par là, marmonna-t-il. Suis-je vraiment si bête ? En tout cas, cela me servira de leçon. Dorénavant, je m'imposerai la discipline à laquelle tous ces crétins sont forcés de se plier. »

Une fois de plus, il retira ses vêtements protecteurs. Cette fois, tout s'était passé normalement.

L'ampoule resta inerte, comme elle le devait. Il se sentait subitement vieux et las. Sans même qu'il s'en rendît compte, ses lèvres formulèrent une étrange question.

« Qui suis-je ? »

Sa propre voix lui parut venir d'un monde oublié.

« Et que fais-je ici ? »

Les mots éveillaient en lui un vague écho déplaisant.

« N'aurais-je pas déjà fait la même erreur, autrefois ? continua-t-il de sa voix normale. Mais où et quand ? Bizarre que je ne puisse m'en souvenir... Pourtant je jurerais avoir déjà vu une lueur verte pareille à celle-ci..., un peu plus intense peut-être. Elle tournait peu à peu au blanc... Une espèce de piston noir l'éteignait progressivement... Cependant, je n'avais encore jamais tenté cette expérience... Qu'est-ce qu'il me prend donc ? »

Il quitta le laboratoire sans avoir pu trouver de réponse à ses propres questions. Il referma soigneusement la porte à clef derrière lui. Le beau soleil le remit rapidement d'aplomb. Son esprit se dégagea peu à peu de ces brouillards et il envisagea avec lucidité son plan d'action. Il était un peu plus de midi. Il gagna son bureau et décrocha le téléphone.

« C'est Miss Kent à l'appareil ? demanda-t-il dès qu'il obtint le numéro. Ici, De Soto. J'ai travaillé comme un nègre toute la matinée et je n'ai guère envie d'aller déjeuner au restaurant. Pourriez-vous me trouver quelque chose à manger si je rentrais directement ? N'importe quoi fera l'affaire. »

La joie d'Alice rendit sa réponse assez incohérente, mais De Soto en comprit cependant le sens.

« Merci, Alice ! J'arrive. »

En montant en taxi, la même impression qu'il avait ressentie un peu plus tôt le reprit. « Est-ce que je deviendrais tendre, par hasard ?

Bah ! Tout ce qu'il me faut pour me remettre d'aplomb, c'est un bon repas et un peu d'exercice. »

Pour Alice, ce déjeuner improvisé fut un véritable enchantement ; De Soto, lui, apprécia surtout la langouste et l'eau bien fraîche qu'on lui servit. Pourtant la nourriture n'était pas sa principale préoccupation. Il aborda la question brûlante au moment où ils sortirent de table.

« Ma petite Alice, commença-t-il de sa voix chaude, ce qui est arrivé hier m'a donné à réfléchir sur votre avenir et sur celui de votre père. Que deviendriez-vous si jamais je m'en allais ? Non, attendez, ne m'interrompez pas encore. Vous avez besoin de quelqu'un qui s'occupe de vous. Moi aussi. Pourquoi ne pas nous entendre ? Je vous aime depuis le premier soir où je vous ai vue. Voulez-vous m'épouser ? Tout de suite... Dès cet après-midi ? » La réponse d'Alice était aisément prévisible et De Soto la connaissait d'avance. Il sentit pourtant un petit frisson le parcourir quand il sentit entre ses bras le corps tiède de sa fiancée.

À trois heures un juge de paix les maria. Kent n'était pas là : il parcourait la ville en tous sens à la recherche d'une situation et on ne parvint pas à le toucher.

On ne pouvait dire que l'amour avait véritablement transformé De Soto. En se mariant, il avait une idée bien précise derrière la tête.

Sitôt le mariage célébré, il entraîna Alice dans d'innombrables magasins pour y effectuer en un temps record les achats nécessaires à leur installation. Alice, donnant libre cours à son imagination, s'efforça de découvrir des objets capables d'apporter une note personnelle à leur futur foyer. De Soto, manifestant pour sa part une faiblesse qu'elle n'aurait jamais soupçonnée, avait exprimé le désir d'acheter toute une collection de petits animaux dont il prétendait raffoler. Il acquit ainsi un bon nombre de cochons d'Inde, de souris blanches, de grenouilles et même de vulgaires volailles. Il donna ordre de livrer au plus tôt chez lui cette bruyante ménagerie et avant la nuit, les nouveaux hôtes de la Fondation étaient installés dans leurs demeures respectives.

Lorsque Kent revint chez lui à six heures, découragé et harassé par une journée de démarches infructueuses, il se vit accueilli par son nouveau gendre. De Soto, avec beaucoup de tact et de délicatesse, suggéra à Kent qu'il ferait mieux de chercher un autre toit pour quelques semaines tout au moins. Kent était si heureux qu'Alice eût enfin réussi à mettre le grappin sur son génial (et multimillionnaire) successeur qu'il ne fit aucune difficulté pour s'exécuter.

Tandis que Kent montait faire ses adieux à Alice en s'attendrissant avec elle sur l'heureux événement qui mettait un terme à leurs ennuis,

De Soto arpentait nerveusement le tapis de la salle à manger comme un ours en cage. Pour la première fois de sa vie, il ne se sentait pas dans son assiette. Un picotement lancinant lui plantait dans tout l'épiderme de véritables pointes de feu. Cela avait commencé alors qu'il achetait ses cochons d'Inde avec Alice. Il n'avait pas voulu le lui avouer et il lui avait fallu tout son exceptionnel sang-froid pour continuer ses courses avec elle comme si de rien n'était. Pour un homme qui s'était toujours senti jeune et bien portant, c'était une véritable torture morale que de faire pour la première fois connaissance avec la souffrance. De Soto était affolé. Que devait-il faire ? Consulter un médecin ? Il décida de demander à Kent le nom de quelqu'un de confiance.

Rassemblant tout son courage en entendant les pas de son beau-père dans l'escalier, il interrompit sa marche et se planta devant l'ancien directeur.

« Quel est votre médecin de famille ? demanda-t-il avec calme.

— Le docteur Brown, répliqua Kent, un peu surpris. La plus grande partie de notre personnel le consulte. Vous ne vous sentez pas souffrant, j'espère ?

— Oh ! Non. Mais je trouve qu'Alice n'est pas... enfin, je ne crois pas que son médecin soit bien fameux. Elle n'a pas bonne mine depuis quelque temps.

— Tout va s'arranger maintenant, assura Kent. Vous serez pour elle le meilleur des médecins. »

Sitôt Kent parti. De Soto grimpa au premier et alla frapper à la porte de sa femme. « C'est moi, Miguel, dit-il doucement.

— Entrez, répondit-elle à voix basse.

— Ma petite Alice, commença-t-il, m'en voudrez-vous beaucoup si je vous laisse dîner seule ? Je viens de me rappeler que j'ai oublié de débrancher un appareil au laboratoire. Il faut absolument que j'y aille immédiatement, sans quoi toute la baraque risquerait de sauter.

— Ne pouvez-vous téléphoner à quelqu'un d'autre ?

— Non. C'est trop dangereux.

— Alors laissez-moi y aller avec vous, supplia-t-elle toute pâle d'effroi.

— Ce serait pis que tout. Moi seul sais exactement ce qu'il faut faire. Pour moi, il n'y a aucun danger..., s'il s'agissait d'un autre... »

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase : il avait obtenu l'effet désiré. « Surtout ne vous inquiétez pas – je peux rester absent plusieurs heures ! »

Elle l'embrassa avec passion.

« Même le jour de notre mariage, je ne voudrais pas être une gêne

pour vous ! » protesta-t-elle.

Pour des raisons à lui connues, il sortit par la porte de derrière. En passant par l'office, il vida rapidement la moitié d'un sac de pommes de terre dans une caisse et prit le sac sous son bras. Dans le jardin il constata que ses pensionnaires étaient déjà confortablement installés dans leurs nouvelles résidences.

« Autant faire d'une pierre deux coups, murmura-t-il en glissant dans son sac deux énormes grenouilles et un couple de cochons d'Inde. Elle risquerait de me poser des questions si elle me voyait les emporter demain matin. »

À l'insu des domestiques, il déposa le sac dans la voiture d'Alice et se rendit immédiatement chez le docteur Brown, dont il avait noté l'adresse dans un annuaire chez un commerçant.

Brown venait de s'attabler devant son frugal dîner de célibataire quand sa gouvernante lui annonça que M. De Soto désirait le voir immédiatement. Le médecin se leva avec humeur. Il n'avait encore jamais rencontré De Soto. Pourtant, il avait l'impression qu'il connaissait le jeune homme mieux peut-être que ce dernier ne pouvait le connaître. Son visiteur l'attendait dans le bureau. Il alla droit au but.

« C'est M. Kent qui m'a donné votre adresse. Depuis trois ou quatre heures, j'ai l'impression d'avoir tout l'épiderme en feu... Je voudrais que vous m'examiniez. Je tiens à vous dire en passant que j'ai épousé Miss Kent cet après-midi.

— Dans ce cas, je ne m'étonne plus de vos inquiétudes », dit le docteur en riant.

Il s'efforça de cacher l'émotion qu'il avait ressentie en apprenant le mariage d'Alice. Si De Soto était tel, que Crâne le pensait, la pauvre Alice serait bien malheureuse. Brown aimait bien la jeune fille qu'il avait vue naître. Mariée ou non, il était résolu à lui rendre tous les services en son pouvoir.

« Pensez-vous que ce que j'ai soit sérieux ? demanda De Soto dont la voix chaude était légèrement altérée par la crainte.

— C'est peu probable. J'ai eu l'occasion de soigner un cas semblable il n'y a pas bien longtemps. »

Les yeux de De Soto subirent une curieuse transformation. Pendant un instant, ils furent ceux d'une bête sauvage capturée qui se sent sur le point d'être abattue. Brown, apercevant l'éclair qui avait traversé le regard de De Soto, fut plus que jamais convaincu que l'opinion de Crâne sur ce jeune homme risquait fort d'être fondée.

« Qui avez-vous soigné ? » demanda De Soto à brûle-pourpoint avec une anxiété qui trahissait ses craintes.

Brown, pensant que De Soto soupçonnait Crâne de s'être servi secrètement de la fameuse ampoule, resta sur ses gardes.

« Oh ! Le cas dont je parle remonte à six mois, répliqua-t-il. Quant au nom du malade... Attendez que je tâche de me souvenir... C'était avant que vous n'arriviez ici. Ça y est, j'y suis. Il était assistant à la Fondation, au moment où il est venu me consulter. Vous avez peut-être entendu parler de lui. Un nommé Bork. Il s'est suicidé.

— Vous en êtes sûr ? » Demanda De Soto d'une voix qu'il ne reconnaissait pas lui-même.

Il avait posé cette question quasi involontairement, comme si une autre personnalité surgie des profondeurs de son inconscient s'était substituée à la sienne.

« Je le crois. Pourquoi cette question ?

— Quelle question ? dit De Soto en se frottant les yeux du revers de sa main.

— Vous avez dû trop travailler ces derniers temps ! Il n'y a pas de quoi vous alarmer, mais vous venez d'avoir un léger trouble de mémoire. La première chose à faire, c'est de vous débarrasser de vos démangeaisons. Nous allons nous en occuper tout de suite dans ma salle de bain. »

Brown donna lui-même un bain à De Soto. Dès que son malade fut sorti de la baignoire, le docteur le sécha avec un peignoir chaud et lui frictionna tout le corps avec un désinfectant. Il était bien décidé cette fois à ne pas laisser perdre la précieuse eau de ce bain et à ne pas laisser un troisième larron la voir à sa place se teindre en rouge vif.

« Vous allez vous sentir mieux pendant une heure ou deux. Je suppose que vous n'aviez pas l'intention de retourner chez vous avant d'être tout à fait guéri ? En avez-vous parlé à votre femme ? »

De Soto expliqua qu'il avait raconté à Alice que sa présence au laboratoire était indispensable, mais il se garda bien de parler du sac et de son contenu.

« Parfait, conclut Brown. Vous allez passer la nuit à l'hôtel. Refaites le même traitement toutes les trois heures. Je vais vous donner une ordonnance pour un produit encore plus actif. Téléphonez à votre femme que vous serez retenu au laboratoire jusqu'à dix ou onze heures, demain matin et passez me voir à huit heures. »

De Soto se retira en promettant de suivre à la lettre les instructions du médecin. À l'hôtel, l'employé de la réception le salua par son nom, très honoré de recevoir sous son toit le jeune savant dont la photo figurait dans tous les journaux. De Soto fut logé dans la plus belle chambre de l'hôtel. Il était si préoccupé de sa santé qu'il n'attendit même pas trois heures pour recommencer le traitement de Brown. Il prit aussitôt un second bain et se frictionna avec une énergie

scrupuleuse. Cela fait il s'allongea sur son lit, torturé par mille imaginations fantastiques.

Deux heures se passèrent sans la plus légère démangeaison. Reprenant courage, De Soto se baigna encore une fois, se frictionna et se recoucha avec, cette fois, un léger espoir au cœur, et en se disant que sa chance ne l'avait pas encore abandonné. Jusqu'à deux heures du matin tout alla bien. Se sentant guéri tout de bon, De Soto s'habilla et quitta l'hôtel. Ses multiples bains et frictions lui avaient rendu son ancienne personnalité : il avait retrouvé son énergie et sa vigueur. Il prit sa voiture et se rendit au laboratoire, après avoir constaté que personne n'avait touché à son sac pendant son bref séjour à l'hôtel.

VIII

PRIS AU PIÈGE

Un peu avant minuit, tandis que De Soto était occupé à se soigner dans sa chambre d'hôtel, Crâne descendit chez le docteur Brown pour mettre au point avec celui-ci les derniers préparatifs du raid qu'ils s'étaient proposé de faire sur le laboratoire interdit. Brown savait qu'il mettait en jeu sa réputation et peut-être sa vie en partageant avec Crâne les risques de cette entreprise déraisonnable. Néanmoins il était décidé à jouer le tout pour le tout, aussi bien par curiosité scientifique que par amitié. Crâne trouva le médecin penché sur son microscope. « Il y a du nouveau ? demanda-t-il.

— Pas exactement. Ce sont les mêmes protozoaires que ceux que tu m'avais fournis. C'est vraiment très remarquable. Le vieux Wilkes donnerait cher pour pouvoir y jeter un coup d'œil ! Il ne faut pas les exposer trop longtemps à la lumière, sinon ils disparaîtront comme l'autre fois. »

Pour répondre au feu roulant des questions de Crâne, le médecin lui expliqua l'origine de cette dernière fournée de protozoaires. Crâne accueillit l'annonce du mariage de De Soto et d'Alice par un silence glacial. Qu'aurait-il pu en dire ? Le temps des paroles était passé.

« De Soto a dû faire une fausse manœuvre, risqua finalement Crâne. Alors qu'il avait fallu trente heures pour que cette affection apparaisse sur mon épiderme, elle s'est développée sur le sien en une demi-journée. La chose a dû se passer ce matin après mon départ. Mon seul espoir est qu'il ne sache pas lui-même ce qu'il fait. Alors, on y va ?

— Si tu y tiens. On peut toujours essayer... »

Le docteur glissa dans sa poche une lampe électrique et une petite trousse médicale.

« Je vais aller donner un somnifère à Bertha, ajouta-t-il. Je te rejoins devant la porte. »

Quarante minutes plus tard les deux complices s'arrêtaient devant la porte du laboratoire. Brown portait un grand sac en papier dans lequel la poule brune, silencieuse et détendue, dormait d'un profond sommeil.

Avant de tourner les boutons électriques, Crâne marcha à tâtons

d'une fenêtre à l'autre, pour s'assurer que les rideaux de fer avaient bien été baissés comme toutes les nuits.

« Ça va, annonça-t-il enfin en rejoignant Brown près de la porte et en allumant la lumière. Maintenant il s'agit de découvrir ce que notre ami De Soto manigance. »

Ils attendaient beaucoup de l'expérience qu'ils projetaient. Ils commencèrent par enfiler chacun deux épaisseurs de survêtements protecteurs. Bertha, encore profondément endormie, fut laissée dans son sac près d'une fenêtre par où Brown comptait s'enfuir en cas de surprise. Même si l'ampoule n'émettait pas de radiations plus pénétrantes que des rayons X durs, l'innocent volatile en recevrait une dose largement suffisante là où elle se trouvait. Pourtant Crane, en examinant le mécanisme si ingénieux du chef-d'œuvre inventé par De Soto, eut la désagréable sensation que l'ampoule pouvait émettre des radiations infiniment plus dangereuses que les rayons les plus pénétrants connus jusqu'à présent. Néanmoins, confiants dans l'efficacité de leurs vêtements protecteurs, ils se mirent en devoir de connecter la petite ampoule avec la boîte noire.

Pendant cinq bonnes minutes, Crane se débattit en tempêtant avec les bornes de l'appareil qui semblaient pourtant d'une simplicité enfantine.

« Je ne peux pas arriver à le mettre en marche, fit-il sèchement. Nous risquons de perdre notre temps jusqu'au lever du jour. »

Sans mot dire, Brown se dirigea vers la porte. Voulant reconforter son ami qu'il sentait exaspéré, il pressa légèrement sur les boutons électriques. Crane n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était en train de faire. Habitué au bourdonnement caractéristique des ampoules ordinaires, il se figurait que rien ne se passait dans l'appareil silencieux et inerte qu'il avait devant lui. Ses gants transparents, plus fins que de la soie, semblaient le gêner dans ses manipulations. Avec un geste d'impatience, il commençait à les retirer quand Brown l'arrêta net.

« Tu es fou ! Comment peux-tu savoir que la boîte ne fonctionne pas déjà ?

— Il n'y a rien à craindre de ce côté-là. C'est l'ampoule qui est dangereuse. Pourquoi ne s'éclaire-t-elle pas ?

— Garde quand même tes gants. Elle pourrait... »

La phrase du docteur fut coupée net par une voix somnolente qui semblait venir de la fenêtre et demander : « Quoi ? Quoi ? »

« Éteins vite ! » murmura Crane très énervé.

Le laboratoire fut instantanément plongé dans une obscurité totale.

Brown se ressaisit le premier.

« Ce n'était que Bertha ! dit-il en riant. Je peux rallumer ? »

Crâne acquiesça. Une fois de plus, il se remit à manipuler les bornes de la boîte. À peine y avait-il touché que la lumière s'éteignit de nouveau. Il oublia un instant les instructions qu'il avait lui-même données à Brown.

« Qu'est-ce qui se passe encore ?

— Des pas ! Cache-toi vite ! »

Au moment où il refermait sans bruit sur lui la porte du placard, Crâne entendit une clef que l'on glissait dans la serrure de la porte d'entrée. Brown était déjà à côté de la fenêtre ; il faisait des vœux fervents pour que Bertha cessât de rêver tout haut. La porte s'ouvrit ; les lampes s'allumèrent et De Soto entra, son fameux sac à la main. Ni Crâne du fond de son placard, ni Brown, dissimulé dans l'embrasement de la fenêtre, ne pouvaient apercevoir le trouble-fête. À leur grande terreur les deux hommes entendirent la porte se refermer, la clef tourner de nouveau dans la serrure et des pas confiants s'avancer dans le laboratoire. L'angoisse de Brown s'accrut encore lorsqu'il constata que les réflecteurs restaient allumés.

Ce qui se passa ensuite parut un affreux cauchemar aux trois partenaires de ce jeu de cache-cache forcé. Les quatre minutes qui suivirent furent vraiment historiques et deux au moins des protagonistes de ce drame auraient été paralysés de frayeur s'ils avaient pu entrevoir les conséquences de leurs tentatives insensées pour maîtriser des forces infiniment au-dessus de leurs faibles capacités intellectuelles. Ni Crâne, ni Brown, ne virent dans l'accès de rage qui saisit De Soto autre chose qu'une manifestation de colère, après tout fort normale chez un homme surmené. Il n'en transforma pas moins une erreur certaine mais insignifiante en un véritable désastre cosmique. Leur sottise avait déchaîné des démons qu'ils ne pouvaient plus maîtriser. Si quelque explication au comportement ultérieur de De Soto peut être envisagée, c'est dans ces quatre minutes extraordinaires qu'il faudra la chercher. À l'en croire, il avait eu l'intention de faire pour l'humanité en général, et pour Alice en particulier, tout autre chose que ce qui se passa effectivement. Certes sa parole seule nous en est garante, mais, faute de preuves certaines du contraire, il y a lieu d'admettre sa sincérité sur ce point.

Le drame commença par un cri rauque échappé malgré lui à De Soto. Au moment où il s'approchait de sa boîte noire il avait constaté avec stupeur que l'ampoule était branchée et que vingt millions de volts y passaient depuis un temps indéterminé.

« Je ne vaudrais pas mieux que les autres ! Grinça-t-il en laissant tomber le sac qui contenait ses grenouilles et ses cochons d'Inde. J'ai

oublié de couper le circuit ! »

Il se précipita vers le placard pour y prendre des survêtements protecteurs. Crâne l'avait entendu venir. Il se recroquevilla dans l'angle le plus éloigné du placard, en se dissimulant derrière trois cagoules accrochées à des patères. De Soto saisit une combinaison, des gants et des bottes sans même les regarder. Il enfila la combinaison en proférant des paroles incohérentes et se rua sur sa boîte infernale pour mettre l'ampoule hors circuit.

« J'aurais dû commencer par là, gémit-il, comprenant trop tard son erreur. Idiot que je suis ! »

Ce fut alors que Bertha amena la tragédie à son point culminant. Au moment où De Soto déconnectait l'ampoule de ses doigts agiles, une dernière onde énergétique s'irradia, atteignant les cellules les plus intimes de l'animal. Ce n'était qu'une vulgaire poule brune, mais l'atroce douleur qu'elle ressentit donna pendant une fraction de seconde à sa voix des intonations presque humaines. Son cri rauque s'éleva jusqu'à une tonalité aiguë qui couvrit les glapissements affolés des cobayes et des grenouilles que les brutales radiations étaient allées torturer au fond de leur sac. Les doigts de De Soto se figèrent sur l'ampoule.

« Que se passe-t-il ? » cria-t-il.

Sa voix était celle d'un animal en face de la mort.

Comme pour répondre à sa question un des stores métalliques parut s'ouvrir tout seul. Une forme sombre se rua dans la nuit et le cri rauque de la poule effrayée retentit une fois encore dans le silence avant de s'éteindre définitivement. Brown avait réussi à s'enfuir.

De Soto appela le veilleur de nuit à grands cris, mais ce dernier qui avait aperçu des rais de lumière venus de la fenêtre accourait déjà vers le laboratoire.

Le veilleur de nuit se livra à une fouille systématique du laboratoire. Une minute à peine lui suffit pour dénicher Crâne dans sa cachette.

« C'est bon, remarqua laconiquement ce dernier en se présentant en pleine lumière devant De Soto. Ce doit être moi que vous cherchez. Et alors ? Que comptez-vous faire, maintenant ? »

Il avait déjà imaginé une explication à peu près vraisemblable de sa présence et s'était débarrassé de ses vêtements protecteurs qu'il avait raccrochés dans le placard avant que le veilleur de nuit n'en ouvrît la porte. De Soto jeta un coup d'œil sombre sur son prisonnier avant de répondre.

« Comment vous êtes-vous introduit ici ? demanda-t-il.

— Par hasard, en passant..., j'ai voulu jeter un dernier coup d'œil

sur ce labo qui me rappelle tant de vieux souvenirs, dit Crâne avec une petite grimace. J'ai vu qu'une fenêtre était restée ouverte et je suis entré pour voir ce qui se passait.

— Vous étiez seul ?

— Je présume ! L'homme qui s'est enfui si précipitamment quand vous avez ouvert la porte avait dû laisser la fenêtre ouverte en entrant. Il doit connaître parfaitement les lieux, sans quoi il n'aurait pas pu retrouver son chemin dans l'obscurité. »

De Soto feignit un instant de le croire.

« Vous pourrez raconter ça à la police demain matin, dit-il en le regardant dans le blanc des yeux.

— Si cela peut vous faire plaisir ! Je vais même aller le répéter au président du conseil d'administration dès que j'aurai pu le joindre.

— Vous êtes prêt à accepter sa décision à votre sujet ? » Coupa De Soto avec un sourire narquois.

Crâne fit un signe de tête affirmatif.

« Dans ce cas, continua De Soto, je vais me trouver dans l'obligation de vous faire fouiller par le veilleur. Oh ! Ce n'est qu'une simple formalité, ajouta-t-il. Je veux pouvoir assurer au président que vous n'êtes entré ici que pour sauvegarder les intérêts de la Fondation en fidèle employé que vous êtes.

— Vous vous méfiez, à ce que je vois ! Que se passerait-il si je m'opposais à cette fouille, pour laquelle vous n'avez aucun mandat ?

— Je n'ai pas besoin de mandat. Vous vous êtes introduit ici avec effraction ! Fouillez-le ! »

Le veilleur découvrit bientôt les fausses clefs. Pourtant, bien que très mal engagée, la partie n'était pas encore perdue. Crâne feignit de trouver toute naturelle la présence des clefs dans sa poche.

« Ces clefs sont à vous ? demanda De Soto.

— Bien sûr.

— Donc vous en avez fait faire des doubles ? Pour être bien sûr que vous ne cherchiez pas à vous venger de votre renvoi d'hier matin, je suis passé au bureau avant de rentrer chez moi et j'ai demandé si vous aviez bien rendu vos clefs. On m'a affirmé que oui.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Il y a des semaines que j'ai ces clefs dans ma poche !

— Allons donc ! Elles sont toutes neuves. Pour la dernière fois, voulez-vous, oui ou non, me dire qui vous accompagnait ? »

Le silence obstiné de Crâne l'exaspérait.

« Vous refusez ? C'est bon, je vais vous livrer à la police.

— À quoi cela vous avancerait-il ? Les administrateurs me

croiront ou feront semblant. C'est la seule façon d'éviter un scandale.

— Vous croyez ? Après tout vous devez les connaître mieux que moi. Laissez-moi réfléchir un instant... »

Comme s'il essayait de rassembler ses esprits, De Soto passa à plusieurs reprises devant sa boîte diabolique. Il sembla enfin prendre sa décision.

« Fermez la fenêtre, tirez les stores et continuez votre ronde, ordonna-t-il au veilleur. Tournez la clef en sortant. Jê me charge de cet individu jusqu'à votre retour.

« Maintenant que nous sommes tranquilles, commença-t-il dès qu'ils furent seuls, nous pouvons parler sans crainte d'indiscrétion. Depuis combien de temps l'ampoule était-elle connectée à la boîte quand je suis entré ? »

Crâne n'était pas disposé à saisir la perche que lui tendait De Soto.

« Que voulez-vous que j'en sache ? J'ignore si l'homme qui s'est introduit ici y était depuis trois heures ou trois minutes.

— Ainsi vous refusez de répondre ? Très bien. Je n'insisterai pas. Faites ce qu'il vous plaira jusqu'à ce que le veilleur revienne. Il faut que je me rende compte des dégâts. »

De Soto, tournant le dos à son prisonnier, se dirigea une fois de plus vers la boîte noire. Crâne mit bien une demi-minute à deviner ce qu'il manigançait. Mais quand il vit De Soto rétablir rapidement les connexions reliant l'ampoule à la boîte, la vérité lui apparut soudain dans une aveuglante clarté. Il se trouvait exposé sans aucune protection aux radiations que le diabolique De Soto, bien à l'abri sous ses vêtements de matière plastique, pouvait faire émettre à son ampoule. Le souvenir du cri affreux que Bertha avait poussé avant que Brown ne l'emportât avec lui dans sa fuite, réveilla soudain l'instinct de conservation du fataliste Crâne. Un des contacts était déjà établi. Les doigts nerveux de De Soto étaient sur le point de fermer le circuit en connectant la seconde borne, quand Crâne se rua sur son bourreau.

Cette attaque inattendue projeta De Soto contre la boîte infernale et l'envoya rouler sur le plancher.

Avant que Crâne n'eût pu se jeter sur lui, il avait rebondi comme une balle et était passé de l'autre côté de la boîte. Se penchant sur celle-ci, Crâne essaya désespérément de saisir le démon dont il recevait le souffle haletant en plein visage. De Soto parvint à le tenir à distance d'une seule main, tandis que de l'autre, il cherchait à fixer le second fil à la borne. Malgré sa grande force nerveuse, Crâne n'était pas de taille à lutter avec ce parfait mécanisme d'os, de muscles et de cellules nerveuses merveilleusement coordonnées, qui s'opposait à lui. De sa main libre, De Soto parvint à établir sa connexion. Il cherchait

déjà le bouton qui allait faire passer vingt millions de volts dans l'ampoule...

Son instinct de conservation sauva Crâne. Se sentant incapable d'empêcher les doigts de son adversaire de tourner le bouton, il rassembla toute sa force dans un mouvement désespéré et arracha la cagoule de De Soto.

« Tu savais la vérité ! hurla celui-ci en cherchant à reprendre sa cagoule protectrice.

— Je sais seulement que vous êtes un fou dangereux », riposta Crâne en feignant de ne pas comprendre.

Entrevoyant la faible chance qui lui restait encore, il la saisit au vol. Avant que De Soto n'eût pu sauter sur lui, il avait saisi l'ampoule et l'avait jetée sur le sol. Même si elle ne se brisait pas complètement, du moins serait-elle ainsi mise hors d'usage pour le reste de la nuit. Tremblant de rage, De Soto fixa Crâne dans un silence plein de haine. Il retrouva enfin la parole.

« Imbécile ! lança-t-il. Ça te coûtera dix ans de prison.

— Allons donc ! Ricana Crâne. Jamais on ne trouvera un jury pour me condamner quand on saura ce que vous aviez l'intention de me faire.

— Et quoi donc ? demanda De Soto avec un calme terrifiant.

— Sûrement quelque chose de malsain ! C'est tout ce que je sais et cela me suffit.

— Vous divaguez. Je voulais seulement m'assurer des dégâts causés à mon appareil quand vous vous êtes rué sur moi comme un fou. Expliquez ça à vos jurés et dites-leur aussi que vous avez volontairement brisé mon ampoule. N'oubliez pas que vous avez été congédié justement parce qu'on vous soupçonnait de vous livrer à des expériences interdites avec cette ampoule. Préférez-vous attendre le veilleur ou venir avec moi vous constituer prisonnier ?

— Pourquoi ne pas envisager une autre solution ? Si nous discussions de tout cela demain matin avec les administrateurs ? Après tout, vous n'êtes que le directeur ! Le laboratoire ne vous appartient pas. L'ampoule que je viens de détruire appartient à la Fondation comme tout ce qui se trouve ici. Je vous donne rendez-vous demain matin à neuf heures, dans le bureau du président.

— Ainsi les administrateurs vous ont payé pour m'espionner ?

— Même si c'était vrai, vous ne pensez pas que j'irais vous le dire, je suppose ? Examinez donc notre situation de sang-froid et laissez votre imagination en repos. Vous avez perdu le contrôle de vos nerfs. Vous avez eu une crise de folie furieuse et vous avez tâché de me faire absorber une dose de quelque chose que vous ne teniez pas à essayer

sur vous. Je n'en serais probablement pas mort. Je ne crois tout de même pas que vous ayez perdu la tête à ce point. Mais ç'aurait pu être pis encore pour moi. Vous le savez mieux que personne. J'ai bonne envie d'aller tout raconter au conseil ou à la police. Je ne manquerai pas de souligner l'intérêt qu'il y aurait à savoir au juste le but de vos expériences sur les radiations ultra-dures. »

Au grand étonnement de Crâne, De Soto fut secoué par un violent éclat de rire.

« Voici vos clefs », dit-il simplement en rendant son trousseau à Crâne. « Allez-vous-en. Mais ne vous risquez pas à revenir ici. Je pourrais avoir changé d'avis la prochaine fois. »

Sitôt Crâne parti, De Soto ramassa l'ampoule et l'examina soigneusement. Il constata que les dégâts pourraient être réparés en deux ou trois jours ; en cas de besoin il aurait pu en faire fabriquer une nouvelle en cinq semaines.

« Il faudrait répandre des batteries pareilles à celles-ci dans le monde entier, songea-t-il. C'est alors que l'âge d'or commencerait vraiment. »

Il quitta à son tour la Fondation. En passant près d'un restaurant bon marché, il s'aperçut tout à coup qu'il mourait de faim. Ce ne fut que lorsqu'il fut installé devant une table couverte d'une nappe douteuse qu'il prit pleinement conscience du profond changement qui s'était opéré en lui au cours des trois dernières heures. Un petit souillon portant un tablier malpropre vint prendre sa commande.

« Donnez-moi un sandwich au jambon et une tasse de café noir », dit-il sans la regarder.

« Inutile de demander à Crâne ou à n'importe qui d'autre combien de temps l'ampoule est restée branchée, pensait-il amèrement en buvant sa tasse de café. Tiens, c'est curieux, remarqua-t-il soudain. Il y a six heures, cet infâme breuvage me serait resté en travers de la gorge tandis qu'à présent, il me fait du bien. Décidément je ne suis pas dans mon assiette. »

Il ne se trompait pas, hélas ! Prenant distraitement le menu grasseux, il s'était mis à le lire ligne à ligne sans en avoir conscience. Sur le moment il ne se rendit pas compte que ce n'était pas là sa manière habituelle d'assimiler le contenu d'une page imprimée. Exaspéré par la difficulté inhabituelle qu'il éprouvait à comprendre le sens des mots qu'il avait sous les yeux, il acheva son café, jeta un dollar sur la table et sortit du restaurant. L'air frais le revigora un peu.

« Que je suis donc bête ! marmonna-t-il. J'ai oublié de reprendre mes grenouilles et mes cobayes. » Il commençait à retrouver sa mentalité habituelle. Retournant rapidement au laboratoire, il y prit le sac qui contenait les quatre animaux. Ils avaient une apparence

normale, mais en était-il de même de leur organisme interne ? Seul le temps pourrait le fixer sur ce point. L'idée d'une expérience lui vint brusquement à l'esprit ; un peu rasséréné, il rentra directement chez lui où il trouva Alice qui l'attendait avec inquiétude dans la salle à manger. De nouveau, une brusque défaillance de mémoire vint lui prouver qu'il n'était pas dans son assiette.

« Tiens, qu'apportez-vous donc dans ce sac ? lui demanda-t-elle en effet quand ils se furent embrassés.

— Oh ! Pas grand-chose, dit-il en mentant avec aisance. De nouveaux petits pensionnaires. Je les ai vus dans la vitrine d'un restaurant mexicain et je les ai achetés. Ce sont deux cochons d'Inde et deux grenouilles. »

Alice parut ravie. De Soto eut l'impression étrange qu'un instinct depuis longtemps assoupi se réveillait en lui ; il s'apercevait soudain que sa femme avait beaucoup de charme. Quand donc, dans son passé, avait-il éprouvé l'effet d'une séduction féminine ?

Malgré ses efforts, il n'arriva pas à s'en souvenir quoiqu'il sentît son intelligence fonctionner à plein. Avant de s'attabler avec sa femme devant son petit déjeuner, il alla installer ses nouveaux hôtes chez eux en prenant bien soin d'isoler chaque couple de ses semblables.

« Ma chérie », commença-t-il, quand ils eurent fini de déjeuner, « j'ai une singulière lune de miel à vous proposer. J'avais d'abord espéré que nous pourrions partir en voyage pendant une semaine ou deux, mais un événement malheureux survenu dans mes recherches m'empêche à présent d'y songer. Pourquoi ne viendriez-vous pas au laboratoire quand vous n'auriez rien de mieux à faire ? Vous pourriez me regarder travailler ? Vous n'auriez qu'à prendre un livre. Cela vous aiderait à passer le temps quand je serai trop absorbé par mon travail pour bavarder avec vous. »

Alice manifesta autant d'enthousiasme à cette suggestion que si son mari lui avait proposé six mois de vacances dans le coin le plus charmant d'Europe. Pourtant, comme il lui semblait fatigué, après la nuit blanche qu'il avait passée à travailler au laboratoire (c'est du moins ce qu'elle imaginait), Alice insista pour qu'il passât la matinée au lit avant de l'emmener au laboratoire vivre l'étonnante lune de miel scientifique qui devait être la leur.

Grâce à la générosité de De Soto, Crâne était sorti librement du laboratoire. Il s'arrêta au taxiphone le plus proche, s'assura que Brown était rentré chez lui sain et sauf ainsi que Bertha et s'invita à dîner chez le médecin pour discuter à loisir avec son ami des événements de la nuit. Les deux hommes se sentaient trop épuisés pour pouvoir raisonner sainement tant qu'ils n'auraient pas fait un bon somme. Brown repassa tous ses clients de la journée à un remplaçant et se mit

au lit. Il était bien décidé à dormir au moins dix heures. Pourtant avant de sombrer dans le sommeil, il eut soin de remplir un petit flacon avec l'eau du bain qu'avait pris De Soto. Il entoura la bouteille de plusieurs épaisseurs de papier noir et laissa le paquet en évidence avec un mot à l'adresse de sa gouvernante où il la priait, sitôt qu'elle serait levée, de la faire porter avec sa carte chez le professeur Wilkes. Sur la carte, il avait écrit : « Prière d'examiner immédiatement cet échantillon, au microscope. Le tenir à l'abri de la lumière pour éviter toute décomposition. Je serai chez moi à partir de sept heures du soir. »

Cette fois il se sentait tout à fait sûr de lui. Le professeur, suffisamment édifié par les microfilms de protozoaires recueillis par Hayashi dans les conserves de poisson, ne se risquerait pas à jeter une seconde fois dans son évier l'échantillon qui lui était soumis. De fait, Wilkes accourut bientôt. La gouvernante dut même le mettre à la porte, quasi de force. « Le docteur a donné l'ordre formel qu'on ne le réveille pas avant cinq heures », protesta-t-elle. Le professeur dut battre en retraite avec sa lourde trousse que la gouvernante avait malencontreusement prise pour une valise de représentant. À six heures il était de retour, bien décidé cette fois à forcer la consigne. Tandis que Brown se rasait et s'habillait sans se presser, Wilkes vidait sa mallette sur le bureau qu'il avait rapidement débarrassé et alignait ses preuves irréfutables (pour lui, elles l'étaient) comme s'il se livrait à une réussite.

Brown arriva enfin, estimant que le professeur avait suffisamment exercé sa patience.

« Regardez-moi ça ! s'écria Wilkes en désignant d'un geste dramatique son imposante collection de photos.

— Inutile, répliqua le médecin. J'ai déjà vu tout cela dans mon microscope avant que vous ne jetiez mes premiers échantillons à l'égout !

— Mais rendez-vous compte que ces spécimens forment une série parfaitement homogène, expliqua Wilkes. Tous les stades évolutifs sont représentés. Je n'ai encore étudié à fond qu'une demi-douzaine d'espèces, mais il y en a au moins cent quatre-vingts totalement inconnues jusqu'à ce jour, où diable les avez-vous dénichées ?

— Où Hayashi avait-il découvert les siennes ?

— Sur des poissons infectés. Mais ils sont tous guéris depuis des mois. L'histoire de la biologie n'offre pas un seul cas semblable. Où avez-vous trouvé ça, encore une fois ?

— Je les ai fabriquées », répliqua froidement Brown qui ne s'attendait pas à être cru de son interlocuteur, ce en quoi il ne se trompait pas.

Il apprit bientôt que Wilkes avait passé sa journée à tracer, aussi vite que l'agilité de ses doigts le lui permettait, des croquis sommaires de la vie étrange qui grouillait dans la bouteille que Brown lui avait envoyée le matin même. La plupart des croquis étaient à peine ébauchés, mais certains étaient très détaillés. Ils occupaient de la quinzième à la vingtième place dans les longues séries où Wilkes avait réparti les microphotographies de Hayashi et les croquis de Brown. L'effet produit sur l'œil de l'observateur lorsqu'il parcourait rapidement toutes les séries rappelait celui d'un film au ralenti montrant l'éclosion d'un bouton de rose. Le développement de certaines espèces (et non pas seulement des individus) était évident. La taille des sujets représentés restait à peu près constante, mais leur complexité augmentait peu à peu avec une régularité admirable, pour atteindre un point culminant situé aux deux tiers environ du parcours total, avant de revenir ensuite par une sorte de dégénérescence progressive jusqu'à leur simplicité première. On eût dit que l'espèce atteignait collectivement, sous les yeux mêmes de l'observateur, un maximum de perfection, pour retourner ensuite au néant.

« Alors, dit enfin Brown, vous me croyez maintenant ?

— Je ne demanderais pas mieux, si seulement vous me disiez ce que je dois croire ! Je ne peux nier ce que j'ai constaté de mes propres yeux.

— Votre bon sens ne proteste pas ?

— Qu'est-ce que le bon sens a à voir là-dedans ? Nous sommes en présence d'un phénomène entièrement nouveau.

— C'est bien ce que je me suis dit la première fois que j'ai vu ce qui se passait dans cette goutte d'eau. Mais il existe une explication. Une explication si simple qu'elle répugne presque à la raison. Vous n'y avez pas pensé ?

— Plus ou moins vaguement. Le facteur temps est totalement bouleversé. C'est incroyable !

— Pourtant le témoignage de vos propres yeux est formel... Je vous demande pardon, je crois entendre un ami que j'attends pour dîner. Vous allez vous joindre à nous, j'espère ? C'est Crâne, le spécialiste des rayons X.

— Il est au courant ? demanda Wilkes avec méfiance en s'apprêtant à faire disparaître ses dessins.

— Plutôt ! C'est sur lui que j'ai recueilli mes premiers spécimens !

— Présentez-le-moi vite ! »

Quand les présentations furent faites, Crâne protesta avec modestie qu'il n'était pour rien dans cette étonnante découverte biologique.

« Le docteur Brown aura sans doute quelque chose d'encore plus passionnant à vous montrer bientôt, conclut-il. À propos, ajouta-t-il en se tournant vers Brown, as-tu donné un bain à Bertha, en rentrant ? »

— Mon Dieu ! Il ne m'est même pas venu à l'idée qu'elle risquait d'avoir attrapé la même infection que toi. Je vous prie de m'excuser un instant... »

Il se hâta d'aller baigner la pauvre Bertha qui ne se méfiait de rien.

Resté seul avec Wilkes, Crâne se soumit avec résignation au feu roulant des questions dont le professeur le bombardait. Il voulait savoir comment Crâne avait été amené à soupçonner l'existence de ces prolifiques protozoaires sur son épiderme. Crâne le lui expliqua sans peine et ajouta qu'à sa place, Wilkes, lui-même, n'aurait pas eu le moindre doute sur la cause du phénomène... Sans se risquer à formuler aucune théorie, il fut ainsi amené à exposer brièvement l'origine de l'affaire ; il précisa qu'il avait été soumis pendant une trentaine d'heures (réparties sur plusieurs semaines, il est vrai) aux rayons X ultra-durs émis par l'ampoule fonctionnant sous deux millions de volts, rappela la soudaineté avec laquelle il s'était senti pris d'intolérables démangeaisons et le soulagement immédiat qu'il avait éprouvé sitôt la cause apparente du mal éliminée.

« Vous êtes bien sûr que votre ampoule n'émettait que des rayons X durs ? »

Crâne s'en porta garant.

« Dans ce cas, ce doit être votre exposition prolongée aux rayons X ordinaires qui a provoqué cette subite explosion de vie sur votre épiderme. Jamais aucun biologiste travaillant sur les rayons X ordinaires n'a éprouvé de pareils symptômes. Bien sûr, ils ne cherchaient pas à les provoquer, mais je n'arrive pas à comprendre comment ils n'auraient jamais constaté accidentellement le même phénomène que vous. Je sais bien que, chez vous, il faut tenir compte du fait que les radiations se sont trouvées réparties sur un long espace de temps. Si toutes ces doses successives vous avaient été appliquées d'un seul coup, le résultat aurait sûrement été fatal, mais leur échelonnement a produit un effet tout différent. Vous n'êtes pas de mon avis, Brown ? » Ajouta-t-il en prenant à témoin le médecin qui venait de rentrer dans le bureau.

« Cela m'étonnerait, dit Brown en riant. Je dois du reste vous avouer que je n'ai pas suivi votre raisonnement. »

Pendant le dîner, Wilkes se remit de plus belle à échafauder sa théorie. Il en oubliait son assiette de potage que la gouvernante bien stylée lui reprit sans qu'il y eût touché.

Brown était tenté de partager le point de vue du biologiste.

L'hypothèse de Wilkes était confirmée par l'expérience chimique : dans les traitements par rayons X un rayonnement puissant, normalement dangereux pour des tissus sains, est fractionné volontairement, de façon qu'un dixième seulement des radiations atteignent en même temps l'organe désiré. En revanche il était moins partisan de l'hypothèse émise par Wilkes sur ce qu'il appelait « l'explosion de protozoaires ».

Le professeur était déchaîné.

« Ne vous moquez pas de moi, supplia-t-il, et, pour l'amour de Dieu, n'allez surtout jamais raconter à mes collègues que j'ai soutenu de pareilles théories. Et pourtant... Tout le monde connaît la façon dont Muller, Dieffenbach et *tutti quanti* ont réussi les premiers à amener des modifications permanentes chez certaines mouches – modifications qui se sont ensuite transmises de génération en génération, jusqu'à des descendants très éloignés des premiers sujets ; vous vous souvenez de la méthode suivie : des mouches parfaitement normales ont été exposées aux rayons X puis séparées soigneusement de leurs congénères et gardées en observation pendant que la nature reprenait son cours normal. Elles ont continué à croître et multiplier. Mais les yeux de certains de leurs descendants présentaient de curieuses malformations, sans parler d'autres particularités dont ne souffraient pas leurs parents. Les mâles et les femelles s'accouplèrent librement sans être soumis au même traitement par les rayons X que leurs parents. On constata que leurs descendants gardaient tous les caractères nouveaux acquis par les parents. Il en fut ainsi de génération en génération ; les transformations artificiellement produites par les rayons se transmettent héréditairement. C'était là, somme toute, un phénomène aussi remarquable que si un mutilé de guerre, n'ayant plus qu'un bras, avait des fils manchots et que cette mutilation réapparaisse régulièrement dans les générations suivantes.

— Vous avez décidément renoncé à dîner ? » Coupa Brown au moment où la gouvernante se préparait à retirer au professeur sa côtelette intacte. « Il n'y a plus que de la salade, du fromage et des gâteaux secs.

— Dîner ? C'est bien le moment de parler mangeaille ! Je vous dis que j'ai vu de mes yeux l'évolution contredire ses propres lois ! Hé là, rapportez-moi quand même mon assiette, dit-il à la gouvernante. À présent, reprit-il en piquant fermement sa côtelette, examinons un peu ce que tout cela signifie. Prenez la race humaine, par exemple ; nous sommes des mammifères, vous êtes bien d'accord ? Et que sont les mammifères en dernière analyse, sinon des descendants de reptiles ? Comment se sont-ils détachés de la souche commune ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, coupa Crâne d'un

ton piteux en voyant le professeur le regarder. Brown doit le savoir.

— Il devrait, oui ! Mais le sait-il ? Non. Et moi non plus..., répliqua Wilkes d'un ton satisfait. Mais j'ai une hypothèse. Non, je ne vous la dirai pas maintenant. Il faut d'abord en terminer avec nos protozoaires. Qu'en disent les biologistes ?

— Vous êtes bien placé pour le savoir, remarqua Brown, vous qui avez consacré votre vie à la biologie.

— Ils estiment que les mammifères sont issus des reptiles par une mutation – par une brusque transformation de l'espèce.

— C'est idiot », protesta Crâne d'un ton incisif, avec la supériorité du physicien habitué à échafauder le soir des théories destinées à être démolies le lendemain matin.

Au grand désappointement de Crâne qui ne s'y attendait pas, Wilkes tomba d'accord avec lui.

« Bien sûr, c'est idiot, reconnut le professeur. Je sais fort bien que les mutations n'expliquent rien ; elles donnent simplement un nom au fait que nous essayons de comprendre en ce moment. L'évolution par bonds substituée à un changement lent et continu n'est qu'une appellation différente du même fait.

Ce que je voudrais bien savoir, hurla-t-il en frappant du poing sur la table, c'est la raison de ces bonds. La raison précise, matérielle, et non une autre définition du problème. Quelque chose s'est subitement passé dans les cellules germinales des reptiles, elles se sont développées en des créatures nouvelles étranges, si vous voulez, par rapport à leurs ascendants, mais pas plus étranges que ces mouches aux yeux aberrants dont nous parlions. De ces mutations successives sont nés vos ancêtres et les miens. » Quand le trio se dispersa à deux heures du matin, tout le monde s'était mis d'accord pour creuser le problème jusqu'à ce qu'ils pussent contrôler à volonté l'évolution des protozoaires. Le professeur partit en poussant des cris de triomphe, convaincu qu'il tenait en main la clef de l'évolution.

« À votre place, je la jetterais dans le premier égout venu, remarqua Crâne. J'ai été surpris ce matin en possession d'une clef que je n'avais pas le droit d'avoir et j'ai bien peur que cela ne m'amène des tas d'ennuis. »

Quand Wilkes fut parti, Crâne raconta brièvement à Brown ce qui s'était passé entre De Soto et lui.

« Tout ça ne me dit rien de bon, fit en soupirant le médecin. Cette insistance pour te forcer à avouer depuis combien de temps l'ampoule marchait avant son arrivée m'inquiète. De Soto a dû faire une fausse manœuvre sans bien s'en rendre compte.

— Dans ce cas, nous ferions bien d'intervenir sans attendre qu'elle ait porté tous ses fruits. Bonne nuit quand même et à demain. »

IX

LA COUVÉE DE BERTHA

Trois semaines après cette réunion, un ingénieur de New York fort perplexe lisait et relisait une lettre des plus extraordinaires. Cet ingénieur avait nom Andrew Williams. Ses découvertes sur la transmission des courants à haute tension avaient révolutionné toute l'industrie électrique.

Devenu directeur général de la Power Transmission Corporation (plus connue sous les initiales P.T.C.) dont il avait aidé à édifier la colossale fortune, il la voyait maintenant acculée à la faillite par le génie de De Soto. La Fondation avait en effet conquis en un tournemain tout le marché des lignes à haute tension grâce à son nouvel isolant.

Le document responsable de la stupéfaction de Williams était une lettre anonyme de trente pages dont aucun cachet, aucun filigrane dans le papier ne permettait de déceler l'origine.

Le bon sens vous conseille de jeter au feu, sitôt reçues, toutes les lettres anonymes. Williams en eut d'abord bonne envie. Pourtant la première phrase de la lettre ayant attiré son attention il la lut jusqu'au bout.

« Monsieur, disait-elle. Je vous envoie ci-joint le moyen infaillible de redresser votre situation et de reconquérir votre ancien monopole sur l'énergie industrielle, et cela sans qu'il vous en coûte rien. »

Elle se terminait en conseillant au directeur général de la P.T.C. de faire immédiatement breveter une nouvelle invention dont elle donnait tous les détails.

« Mes raisons sont purement humanitaires et éducatives », affirmait le correspondant en post-scriptum.

Williams après une rapide enquête qui se révéla totalement négative, sur les conditions dans lesquelles était arrivée la lettre, décida de partir immédiatement pour Washington. Il connaissait son métier à fond et il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que si l'invention en question n'était pas déjà brevetée, la P.T.C. allait du jour au lendemain conquérir le monde.

Le jour où Williams se précipita au bureau des brevets des États-Unis, De Soto se leva plus tôt que de coutume. Alice dormait encore.

Son mari se glissa dans le jardin pour examiner sa petite ménagerie. Depuis trois ou quatre jours, le cochon d'Inde et les deux grenouilles qu'il avait ramenés du laboratoire se conduisaient de façon étrange. Leur comportement n'était pas celui d'un animal qui souffre, mais ils semblaient se croire victimes d'un mystérieux mauvais tour que le destin (ou la malveillance d'un inconnu) leur aurait joué. Ces malheureuses créatures semblaient redouter avec une véritable terreur un miracle sur le point de se produire, comme si le rythme naturel de leurs fonctions vitales avait été faussé.

De Soto se dirigea lentement vers la cage où le cochon d'Inde gisait.

« Dans cinq secondes, pensa-t-il avec un rire mélancolique, je vais savoir pendant combien de temps cet abruti de Crâne a laissé mon ampoule branchée. »

On avait étendu une bâche sur le grillage qui fermait le haut de la caisse, car la lumière semblait irriter la future mère. D'une main ferme, De Soto souleva la toile et regarda à l'intérieur de la cage. Le miracle s'était produit au cours de la nuit. Dans un coin, la mère désolée se recroquevillait, à demi paralysée par une frayeur panique. Ses yeux, déjà embrumés par l'agonie, fixaient le coin opposé de la caisse où reposaient les quatre êtres auxquels elle venait bien malgré elle de donner le jour. De Soto s'attendait certes à éprouver un choc, mais ce qu'il vit dépassait largement ses prévisions. Il remit la bâche en place et alla prendre au garage une pelle et une bouteille de chloroforme qu'il avait cachée dans un placard huit jours plus tôt lorsque le cobaye avait donné ses premiers signes de malaise. Dix minutes lui suffirent pour faire le nécessaire.

« Et maintenant, au tour des autres », murmura-t-il, en se dirigeant vers l'enclos des grenouilles. Là aussi le miracle s'était produit. Les œufs des grenouilles venaient d'éclore. Les pauvres parents avaient un grand avantage sur le cobaye : on ne pouvait encore déterminer ce que seraient leurs rejetons. De Soto décida de ne pas attendre que la nature offensée révélât ses secrets desseins. Un bref coup d'œil jeté sur les deux ignobles monstres dont les corps informes le remplissaient d'effroi lui suffit. Une nouvelle fois il recourut au chloroforme et à la pelle.

« Je sais maintenant combien de temps mon ampoule est restée branchée », pensa-t-il.

Inconsciemment il tâta ses muscles ; ses doigts parcoururent légèrement son épiderme, comme pour y palper d'invisibles nodules.

« Vais-je devenir pareil à ces grenouilles ? murmura-t-il. Peut-être mes cellules sexuelles ont-elles seules été touchées ? Comment le savoir ? »

Il retourna lentement au garage pour y ranger la pelle. Le reste de sa bouteille de chloroforme étant désormais inutile, il fut sur le point de la vider et de la jeter ensuite dans la boîte à ordures. Il changea brusquement d'avis au moment où il retirait le bouchon.

« Je donnerais cher pour être fixé », murmura-t-il en fixant d'un œil morne la fenêtre de sa chambre à coucher où sa jeune femme dormait toujours.

Quelles que soient les théories abstraites d'un homme sur l'humanité en général, trois semaines de mariage (et tout particulièrement la première) suffisent souvent à les modifier du tout au tout. De plus De Soto avait éprouvé un profond changement depuis sa nuit de noces ; il n'était plus, mentalement du moins, l'homme qu'Alice avait épousé. Entre autres découvertes, De Soto se rendait compte qu'il commençait à aimer sa femme comme le premier jeune marié venu, lui qui, trois semaines plus tôt, aurait vu là une faiblesse digne de mépris. « Il faut pourtant que je sache », répétait-il d'une voix encore hésitante. L'image du cobaye agonisant dans son coin de cage traversa son esprit. Sans hésiter davantage, il reboucha la bouteille, l'enfouit dans la poche de son manteau et se glissa dans la maison. Il prit un torchon propre dans la cuisine et grimpa sans bruit à l'étage supérieur.

Alice dormait encore, ses beaux bras nus posés sur les draps brodés. Ses lèvres rouges s'entrouvraient dans un léger sourire comme celles d'un enfant. De Soto déboucha sans bruit le flacon de chloroforme et tira le torchon de sa poche. Il resta un bref instant immobile, fixant le gracieux visage d'Alice avec une sorte de pitié dans le regard. Il versa goutte à goutte le chloroforme sur le torchon. Une odeur douceâtre se répandit lentement autour de la dormeuse qui s'étira légèrement et murmura un nom qui semblait être celui de son mari. De Soto sentit sa main trembler, mais il ne renonça pas pour cela à son projet.

Quand le torchon fut suffisamment imbibé de chloroforme, De Soto posa sans bruit la bouteille sur le plancher. Il se redressa et, au prix d'un violent effort sur lui-même, se mit en devoir d'accomplir le geste décisif.

« C'est vous, Miguel ? murmura Alice dans un demi-sommeil. D'où viennent ces fleurs... »

Ses yeux s'ouvrirent complètement. Il cacha aussitôt le torchon sous son manteau. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en se redressant. Vous vous êtes levé de bien bonne heure ?

— Oui, répondit-il lentement. Je me demandais s'il n'y avait pas une fuite de gaz en bas. Vous ne sentez rien ?

— Je crois que j'étais en train de rêver de roses rouges.

Maintenant que vous me le dites, il me semble en effet avoir senti une odeur douceâtre. Vous êtes allé vérifier les robinets de gaz ?

— Pas encore. J'allais descendre quand vous vous êtes éveillée. Ne vous tourmentez pas : ce n'est sûrement pas grave. Je vais ouvrir la porte de la salle de bain pour aérer un peu. Où sont mes chaussons ? Ah ! Les voici !

— Vous devriez peut-être réveiller les domestiques ? suggéra Alice tandis qu'il ouvrait toute grande la porte de la salle de bain.

— Ce n'est vraiment pas la peine, dit-il en riant. Je verrai bien moi-même ce qui ne va pas. C'est mon métier après tout ! Rendormez-vous vite. Maintenant que je suis habillé, je ne me recoucherai pas. »

« J'y serais arrivé si seulement elle n'avait pas ouvert les yeux », murmura-t-il en descendant l'escalier de la cuisine. « Maintenant c'est impossible. Il doit exister un autre moyen de neutraliser ce qui se passe en elle, en admettant qu'il s'y passe quelque chose. Pourquoi ne puis-je pas arriver à penser avec autant de lucidité que d'habitude ? Il faut quand même faire quelque chose. Cette lutte dans l'obscurité m'épuise. »

De Soto l'ignorait et était bien incapable de s'en apercevoir, mais il avait déjà changé ; il était même le théâtre d'une transformation lente mais continue.

Les trois premières semaines de la lune de miel d'Alice s'étaient passées comme dans un rêve enchanteur. Chaque matin, elle accompagnait De Soto au laboratoire où elle passait ses journées entières ; elle faisait semblant de lire, mais en réalité elle suivait chaque mouvement de son mari avec des yeux émerveillés. C'était vraiment une compagne idéale pour un homme terriblement occupé qui ne desserrait les dents que quand il en avait envie. Lorsque son mari oubliait l'heure du déjeuner, elle allait sans rien dire au restaurant le plus proche et en revenait aussitôt avec un plat appétissant qu'elle posait directement là où il ne pouvait pas manquer de le remarquer.

Dès la première semaine de cette existence en commun, Alice observa un curieux changement chez l'homme qu'elle adorait. Elle s'imaginait à tort qu'il travaillait beaucoup trop. Tout le monde à la Fondation lui avait cité tant de traits du génie infailible de son mari qu'elle éprouva une vive surprise en le voyant se tromper fréquemment. Sans se douter qu'Alice épiait ses moindres mouvements, De Soto restait souvent immobile plusieurs minutes de suite, tournant et retournant dans ses mains quelque pièce de ses appareils étranges comme s'il ne savait plus à quoi elle pouvait bien servir, alors que c'était pourtant lui qui l'avait conçue. Ces sortes de coupures de courant intellectuel devinrent de plus en plus fréquentes

au fur et à mesure que la construction de la nouvelle ampoule avançait. À la fin de sa troisième semaine de travail, il passa une demi-journée entière, en manipulations inutiles. Alice, qui commençait à s'inquiéter, le supplia de prendre au moins une semaine de repos.

De Soto manifesta une vive surprise. N'était-il pas sur le point de devenir célèbre ? Pourquoi aurait-il interrompu une tâche dont il entrevoyait enfin l'issue ? Avec un désagréable pincement au cœur, Alice se rendit compte que son mari était la victime d'une dépression nerveuse ; il était même si atteint déjà, qu'il ne s'en rendait plus compte.

Alice jugea qu'il était temps d'agir. Le jour même où De Soto avait pensé l'assassiner, elle lui demanda la permission d'inviter un vieil ami à dîner.

« Excellente idée ! dit-il avec enthousiasme. Qui est-ce ?

— Le docteur Brown. Je ne l'ai pas revu depuis notre mariage. Il a toujours été très bon pour mon père et pour moi.

— Pourquoi ne pas inviter aussi votre père ? Il doit se sentir bien seul dans son hôtel. »

Elle sauta au cou de son mari dans une explosion de joie. De Soto, à vrai dire, envisageait avec un vif malaise l'idée de revoir Brown. Le médecin n'allait-il pas faire une allusion maladroite à la bizarre maladie que De Soto avait toujours cachée à sa femme ? Il pensa aller voir Brown pour lui recommander de tenir sa langue. Mais tout compte fait, il jugea la démarche plus imprudente qu'utile. Pourtant Alice ne devait, sous aucun prétexte, apprendre ce qui était arrivé au laboratoire la nuit où Crâne avait fait fonctionner l'ampoule. Un froncement de sourcils assombrit son visage. Au fait que s'était-il passé au juste, cette nuit-là ? Les grandes lignes des événements se dégageaient clairement dans son esprit, mais les détails s'en estompaient au point de devenir presque imperceptibles.

« Ma petite Alice, j'ai l'intention de prendre une semaine de repos dès que j'aurai achevé mon ampoule. J'espère en avoir fini ce matin.

— Oh ! que je suis contente. J'avais une envie folle d'un petit voyage depuis que nous sommes mariés. Seulement », ajouta-t-elle à voix basse, tandis que ses yeux s'embuaient de larmes contenues, « vous paraissiez tellement absorbé par votre travail que je n'avais jamais osé vous le dire. »

De Soto resta silencieux. Alice se demanda avec inquiétude si son témoignage d'affection ne l'avait pas agacé. Elle lui jeta un coup d'œil timide. Pourquoi était-il toujours si replié sur lui-même, si lointain, si étranger à tout ce qui l'entourait ?

« Il s'est passé quelque chose en moi, il y a longtemps »,

murmura-t-il enfin plus pour lui-même que pour elle. « Mais quand ? Je ne peux pas arriver à m'en souvenir. Cela remonte si loin que cela me paraît un rêve, un épisode d'une autre vie. Qu'était-ce au juste ? Pourquoi ne puis-je me le rappeler ? Et pourquoi ai-je toujours cette impression que je vais rencontrer un être inconnu dont j'ai oublié l'existence ?

— Ne cherchez pas, dit-elle doucement. Tout cela vous reviendra dès que vous vous serez reposé. »

Comme De Soto l'avait prévu, la nouvelle ampoule était prête à fonctionner à la fin de la matinée. Un peu avant midi, il la brancha sur la boîte infernale en prenant soin toutefois de ne pas fermer encore le circuit. Alice faisait semblant de lire et paraissait fort absorbée par son roman. De Soto, après un coup d'œil furtif dans sa direction, alla jusqu'au placard où étaient rangés les vêtements isolants. Il revint bientôt près de sa femme, emmitouflé des pieds à la tête sous une double épaisseur de matière plastique. Alice posa son livre et éclata de rire.

« Mon Dieu, que vous êtes drôle ! Je ne vous avais encore jamais vu habillé de la sorte. À quoi cela sert-il ?

— Oh ! C'est une simple mesure de précaution contre un mauvais contact qui risquerait de provoquer une étincelle, répliqua-t-il d'un ton détaché. Comme cela, je n'ai rien à craindre même si ma boîte m'explosait à la figure. Mais ne craignez rien, cela n'arrivera pas. Seulement, ne bougez pas, pendant mon expérience. »

Il ne se pressait pas. Avec un calme parfait il soupesait les conséquences possibles de ce qu'il allait faire. Sa vision pénétrante des lois de la nature commençait cependant déjà à s'embrumer. Il en était maintenant réduit, tout comme un savant ordinaire, à évaluer des probabilités diverses. Il ferma instinctivement les yeux ; après avoir envoyé d'un seul coup les vingt millions de volts dans son ampoule, il coupa aussitôt le circuit.

Le cri que poussa Alice n'avait rien d'humain. De Soto avait beau s'y attendre, son sang ne s'en glaça pas moins dans ses veines. Arrachant sa cagoule, il courut auprès de la jeune femme. Elle n'avait pas perdu connaissance, mais le fixait de ses yeux noirs agrandis par la peur comme si elle eût vu un fantôme.

« Que s'est-il passé ? cria-t-il, feignant l'ignorance.

— Êtes-vous blessé ? Haleta-t-elle.

— Mais non ! Vous le voyez bien. Pourquoi avez-vous poussé ce cri ?

— Je ne sais pas. Pendant une seconde, j'ai eu l'impression que vous étiez tué sur le coup. J'ai senti quelque chose me déchirer, me broyer en dedans de moi... Tenez, là... »

Elle montra son ventre du doigt.

« Votre imagination vous a joué des tours, eut l'audace de dire De Soto pour la rassurer. Vous vous sentez mieux maintenant ?

— Il me semble que... oui..., reconnut-elle avec hésitation. Mais je me sens – comment dire ?... changée... Avilie..., dégradée..., ajouta-t-elle d'une voix qu'il reconnut à peine.

— C'est nerveux, ma petite Alice. Vous vous êtes figuré que je faisais quelque chose de terriblement dangereux et cela vous a impressionnée. Je suis désolé de vous avoir fait peur avec ce ridicule accoutrement. Quand j'ai fermé le circuit vous m'avez cru électrocuté. Allons déjeuner, l'air frais vous fera du bien. »

Elle se sentait encore tout étourdie. Que lui était-il donc arrivé ? Son mari devait avoir raison : c'était nerveux. Pourtant elle sentait en elle une souillure inexprimable. Au moment où De Soto réapparut dans sa tenue habituelle, elle entendit un instinct surgir du plus profond de son être et lui chuchoter : « Tue-toi avant qu'il ne soit trop tard. » Mais cet avertissement fugitif s'estompa aussitôt pour laisser le bon sens reprendre ses droits. Quand elle rejoignit son mari, elle avait retrouvé son sourire.

Le soir, Kent arriva le premier, trois quarts d'heure avant l'heure prévue pour le dîner. Après l'avoir accueilli assez cordialement, De Soto alla jeter un coup d'œil à sa basse-cour, laissant le père et la fille s'entretenir à leur aise. Alice put ainsi confier à son père qu'elle désirait parler seule à seul avec le docteur Brown. « Miguel m'inquiète, expliqua-t-elle. Il s'est trop surmené. Demande-lui de t'emmener voir ses animaux. Je parlerai au docteur pendant ce temps-là. Il ne va plus tarder. »

De fait la sonnette retentit juste au moment où Kent quittait la pièce.

« Alors, ma petite Alice, dit affectueusement le médecin. Comment allez-vous ?

— Je suis si heureuse que je m'en trouve ridicule, répondit-elle. Il y a pourtant un petit point noir à mon bonheur. Ne pourriez-vous pas glisser discrètement à Miguel qu'il ferait bien de se reposer un peu ?

— Si j'en crois ses collègues, votre mari n'est guère fait pour prendre de longues vacances ! Mais je ferai de mon mieux pour vous être agréable. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je dois d'abord vous expliquer que je passe toutes mes journées avec lui au laboratoire, à lire et à le regarder travailler. Il est généralement si absorbé qu'il ne s'aperçoit même pas de ma présence. Cela me permet de l'observer d'autant mieux. J'ai remarqué qu'il est terriblement fatigué. Malheureusement il ne s'en rend pas compte. Mais tenez, par exemple, il a de temps en temps des trous de

mémoire...

— Je lui parlerai, promet Brown. Je ne peux pas supporter l'idée de vous laisser dans votre inquiétude. Et vous, comment allez-vous ? En pleine forme ? »

Le médecin la dévisageait de ses yeux perçants ; il remarqua qu'elle rougissait et marquait un temps d'hésitation avant de lui répondre.

« Je ne me suis jamais mieux portée de mon existence », commença-t-elle.

Un irrésistible désir de se confier à son vieil ami la fit brusquement renoncer à dissimuler. Sans presque s'en apercevoir, elle lui décrivit l'atroce souffrance qu'elle avait éprouvée le matin même au laboratoire. « C'est nerveux, n'est-ce pas ? conclut-elle.

— Racontez-moi bien exactement ce qui s'est passé. »

Elle lui en fit le récit en détail, sans oublier de mentionner l'explication imaginée par De Soto. Brown ne manqua pas de remarquer qu'Alice avait été exposée sans protection aux radiations tandis que son mari n'avait rien négligé pour se prémunir contre un danger possible. Il s'efforçait désespérément de trouver une réponse à la question qui le hantait. De Soto avait-il commis une fausse manœuvre involontaire ou avait-il réellement eu l'intention d'exposer Alice à l'action des rayons ? Et si oui, dans quel but ? Brown ne se souvenait que trop des cris qu'il avait entendu pousser à des animaux sans défense. Quelles pouvaient être les sensations d'un être humain dans des circonstances similaires ? Alice avait-elle vraiment été soumise au même traitement que Bertha ?

« Miguel a raison, n'est-ce pas ? Insista-t-elle. S'il y avait eu une perte de courant, nous aurions été tués tous les deux. J'ai eu une défaillance nerveuse, voilà tout.

— C'est certain, en effet. Pourtant, si vous voulez mon avis, je vous conseille de ne plus jamais retourner dans ce laboratoire. La prochaine fois, il pourrait vous arriver quelque chose de plus grave. Vous ne sentez aucune démangeaison, aucun picotement ?

— Absolument rien.

— Alors, je suis tout à fait rassuré », affirma Brown.

Pendant tout le temps du dîner, Brown observa attentivement De Soto, laissant Kent évoquer le passé avec sa fille. Le pauvre Kent n'avait pas encore digéré son renvoi. Il ne se gênait pas pour critiquer la rapacité des dirigeants de la Fondation dont il souhaitait maintenant en secret la déconfiture.

De Soto entendit une des remarques acerbes de son beau-père.

« Je reconnais, dit-il tranquillement, que nos administrateurs ont

besoin d'une leçon.

— Une leçon de quoi ? demanda Brown.

— D'honnêteté, si la chose existe ici-bas.

— Allons, Miguel ! murmura Alice d'un ton de reproche. Vous savez bien que vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Moi ? J'en pense bien davantage encore ! Toute l'humanité a besoin d'une leçon. Tenez, par exemple, je me souviens qu'étant jeune...

— Vous n'êtes pas encore si vieux », interrompit Brown qui observait la surexcitation croissante de son hôte avec une curiosité marquée.

C'était la chose à ne pas dire. La phrase du médecin parut provoquer une explosion sous le crâne de De Soto. Il jeta sa serviette, repoussa sa chaise et se leva d'un bond. Ses yeux noirs étincelaient.

Par bonheur aucun domestique ne se trouvait à ce moment dans la pièce car, avec une extrême volubilité, d'une voix basse, vibrante et passionnée, il se lança dans une si furieuse diatribe contre ses semblables qu'Alice le regarda bientôt avec des yeux épouvantés tandis que Kent restait bouche bée. Brown, lui, l'écoutait avec une attention toute particulière. Un psychiatre qui n'aurait pas été informé des causes lointaines de cet accès de rage aurait jugé De Soto mûr pour le cabanon. La logique même de ses propos démentiels leur donnait un caractère d'autant plus inquiétant.

Brown, tout en étant certain que n'importe quel aliéniste aurait diagnostiqué la folie, avait le sentiment que l'homme qu'il voyait ainsi délirer était infiniment plus sain d'esprit que le reste de ses semblables. La crise dura deux bonnes minutes. On eût dit un brusque coup de tonnerre dans une chaude nuit d'été. Tout essoufflé, De Soto se rassit enfin et se mit à émettre pensivement un morceau de pain.

Brown rompit le premier le silence.

« Votre point de vue sur l'humanité est intéressant », remarqua-t-il avec un léger clin d'œil en direction d'Alice, « mais tout cela reste assez théorique. Quelles conclusions pratiques en tirez-vous ?

— Aucune, répliqua en riant De Soto qui semblait avoir retrouvé son calme. Mes théories ne sont que des théories, rien de plus. J'ai seulement pensé qu'elles pourraient vous amuser.

— Vous n'aviez pas tort ! Somme toute, vous pensez sérieusement qu'il serait possible de débarrasser les êtres humains de leurs appétits en leur fournissant la possibilité d'y donner libre cours ? La satiété finirait par amener le dégoût ?

— Pas tout à fait. Ce serait là simplement un premier stade.

— Et le suivant ?

— Il faudrait donner aux hommes des goûts différents. En s'y prenant habilement ce n'est pas impossible. »

Avant de continuer la discussion, Brown jeta un coup d'œil à Alice pour la mettre en garde.

« En supposant que vous parveniez à nous dégoûter tous de ce que nous aimons, qu'auriez-vous de meilleur à nous proposer ?

— J'allais justement le découvrir, mais...

— Mais quoi ?

— Oh ! à quoi bon échafauder des théories. Laissons ce soin à l'histoire. »

Brown décida de changer de tactique.

« Vous êtes décidément toujours aussi mystérieux, monsieur De Soto. Avez-vous passé longtemps aux États-Unis pour avoir des opinions si arrêtées sur notre genre de vie ?

— Qui vous parle de cela ? répliqua De Soto, l'œil un peu hagard.

— Je vous aurai mal compris, concéda Brown. Il me semblait que les conditions de vie auxquelles vous faites allusion ne pouvaient exister qu'aux États-Unis.

— Elles existent partout.

— En Argentine, par exemple ?

— Pourquoi en Argentine ? »

La perplexité qui se lisait sur le visage de De Soto prouvait assez qu'il ne s'était pas rendu compte du piège tendu par Brown.

« Je dis l'Argentine, pour prendre un exemple », expliqua Brown.

Il était clair que De Soto mentait ou du moins n'avait gardé aucun souvenir de sa jeunesse. Kent était sur le point de prendre la parole, mais Alice lui imposa silence d'un coup d'œil. Elle aussi avait toujours cru que De Soto avait passé sa jeunesse à Buenos Aires. Son pauvre Miguel allait décidément bien mal. Elle se hâta de faire prendre à la conversation un tour moins personnel.

Les invités de cette soirée ratée se séparèrent de bonne heure. Sur un signe d'Alice, Kent se retira sitôt le dîner fini, en prétextant qu'il devait se lever de très bonne heure le lendemain. Alice le reconduisit jusqu'à la porte, laissant Brown seul avec son mari. Elle ne se pressa pas de revenir, car le médecin lui avait adressé un clin d'œil significatif au moment où elle sortait.

« Mon cher De Soto, commença Brown, tout le monde a trop besoin de vous pour que vous abusiez de vos forces comme vous le faites. Si vous ne voulez pas compromettre vos magnifiques travaux par une stupide dépression nerveuse, vous feriez mieux de prendre un long repos.

— C'est bien mon intention, répliqua-t-il. J'ai pratiquement terminé mes travaux.

— Sûrement pas d'une façon définitive, protesta le médecin. À votre âge on n'a jamais l'impression d'en avoir fini avec son œuvre. »

Cette remarque fit prendre feu de nouveau à De Soto.

« Comment savez-vous mon âge, je vous prie ?

— Voyons, calmez-vous. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Je ne connais pas votre âge exact, c'est vrai, mais j'ai l'impression que vous devez être aux alentours de la trentaine.

— De la trentaine ? répéta De Soto tout étonné. Mais voyons je suis né...

— Quand donc ? Insista Brown qui n'obtint qu'un regard surpris pour toute réponse. Cela aussi vous l'avez oublié ? Continua-t-il. Vous voyez bien que votre femme a raison : vous avez besoin d'un changement d'air. »

Alice étant revenue sur ces entrefaites, Brown prit congé. La jeune femme raccompagna son invité jusqu'à la porte.

« Votre mari sera très vite d'aplomb s'il consent à se reposer, lui dit-il pour la rassurer. Si je peux faire quelque chose pour vous, n'hésitez surtout pas à me prévenir. »

Le docteur rentra chez lui, tout songeur. Il se demandait quelle sorte d'homme pouvait bien être cet étrange De Soto. Crâne avait-il raison ? Mais dans l'affirmative, en quoi consistait cette malice intrinsèque qu'il lui attribuait ? Depuis qu'il avait vu De Soto de près, Brown était assez tenté de mettre en doute le jugement de son ami. Le brillant inventeur était vraisemblablement un excentrique. Mais était-il aussi une canaille ? Seule une réponse précise à cette question permettait de juger la conduite de De Soto à l'égard de sa femme.

Brown longeait le mur sud de son jardin quand il entendit des cris bizarres s'élever de son poulailler. À une pareille heure, sa pensionnaire aurait dû dormir paisiblement sur son perchoir. Cette agitation insolite laissait prévoir quelque étrange catastrophe.

« Bertha vient sûrement encore de pondre », s'écria-t-il en courant prendre une lampe électrique chez lui.

Depuis la mésaventure qui lui était arrivée au laboratoire, Bertha semblait en passe de battre le record mondial de ponte.. Pour le nombre d'œufs, c'était déjà fait, mais la taille de ses produits l'aurait sans doute disqualifiée : aucun des œufs n'avait atteint le cinquième de la taille d'un œuf normal. De plus leurs coquilles étaient étonnamment minces. Quelques-unes étaient même plutôt un tégument fin et souple qu'une coquille. Naturellement le médecin avait suivi sa poule phénomène avec l'attention qu'il eût consacrée à

son client le plus intéressant. Elle avait déjà pondu soixante-trois de ces œufs extraordinaires. Elle semblait très satisfaite d'elle-même et couvait presque sans interruption.

Brown trouva son poulailler en pleine effervescence. Le faisceau lumineux de sa lampe de poche fit surgir de l'ombre une douzaine de poules surexcitées qui lardaient à coups de bec rageurs un objet d'un rouge sombre. L'objet était la pauvre Bertha ; elle baignait dans son propre sang, morte, mais encore chaude. Brown écarta les autres poules du cadavre et le plaça sous une cage vide pour l'examiner de près.

De toute évidence, Bertha était morte en défendant sa progéniture. Dix-huit de ses œufs étaient éclos. Le médecin se crut devenu fou quand il découvrit les rejetons de la poule défunte qui se tortillaient entre les œufs encore intacts. Il fourra le tout dans son chapeau, rentra précipitamment chez lui et téléphona à Crâne et à Wilkes.

« Venez tout de suite. J'ai à vous présenter des fossiles, vieux de plusieurs millions d'années. Seulement les miens sont VIVANTS ! »

Il retourna un de ces êtres bizarres du bout de son crayon.

« Je comprends que les autres poules aient tué ma pauvre Bertha, murmura-t-il. À leur place, j'en aurais fait autant. »

X

LE CHAT ET LA SOURIS

Sitôt congédié, Crâne avait fait passer une note dans les diverses revues scientifiques de sa spécialité pour annoncer qu'il ne faisait plus partie de la Fondation Erikson. Il espérait ainsi recevoir des offres de situation avant d'avoir épuisé le montant de son indemnité de licenciement. Son espoir n'avait rien de chimérique, Crâne passant à juste titre pour un des meilleurs spécialistes américains en rayons X.

De fait, cinq semaines après la mémorable soirée chez Brown, Crâne reçut un télégramme de trois cents mots, signé Williams, directeur général de la P.T.C. On lui offrait un traitement royal, s'il acceptait de devenir le principal ingénieur conseil de la société. Le télégramme, sans entrer dans les détails, expliquait que cette dernière venait de fonder une filiale dans le but d'exploiter une invention nouvelle destinée à révolutionner les techniques de transport d'énergie électrique.

L'offre était tentante. Pourtant, avant d'accepter, Crâne téléphona au président de la Fondation. Pour lui demander une entrevue immédiate.

« Alors ? demanda le président quand ils se retrouvèrent seul à seul, un peu plus tard. Où en sommes-nous depuis notre conversation d'il y a deux mois ? Votre opinion sur M. De Soto est toujours la même ? »

— Oui. Elle est même encore plus nette si possible. Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais je commence à avoir une idée assez précise du personnage. À propos, vous a-t-il jamais dit que j'avais passé une heure dans son laboratoire sans y avoir été autorisé par lui ? »

Le président secoua négativement la tête.

« J'en étais sûr ! En tout cas, voilà ce qui m'amène. »

Il tendit au président le télégramme de Williams.

Le président le lut avec une extrême attention. Il ne manqua pas d'apercevoir aussitôt les redoutables répercussions qu'aurait la découverte annoncée pour la Fondation.

« Bien entendu, vous acceptez ? dit le président.

— Naturellement, répliqua Crâne, je serais un imbécile d'hésiter.

— Vous avez raison, reconnu le président. J'espère malgré tout ; que vous n'oublierez pas la Fondation. Nous nous sommes montrés très généreux à votre égard, et...

— Que voulez-vous que je fasse ? Cette invention a sûrement été brevetée avant que la filiale ne soit fondée. N'importe qui peut aller voir au Bureau des brevets de quoi il s'agit. Pourquoi n'envoyez-vous pas De Soto à Washington ? Il est le plus apte à discerner l'intérêt que peut présenter la découverte.

— Vous m'autorisez à lui montrer votre télégramme ?

— Pourquoi pas ? »

Aussitôt convoqué par téléphone, De Soto ne tarda pas à venir les rejoindre.

Il semblait avoir retrouvé un peu de son ancienne forme et il n'eut besoin que d'un rapide coup d'œil pour prendre connaissance du long télégramme.

« Un nouveau système de transmission de courant ? Ricana-t-il avec mépris. Dire que c'est là-dessus que de grands financiers s'excitent ! S'ils se ruinent, on pourra dire qu'ils ne l'auront pas volé. C'est pitoyable.

— N'oubliez pas, insista le président, que nos activités sont centrées sur l'énergie électrique sous toutes ses formes. Qu'allons-nous devenir si ces gens-là ont, par exemple, découvert quelque chose de supérieur à notre nouvel isolant ? Cela risque d'être catastrophique pour nous.

— Toute cette histoire est sans importance, croyez-moi.

— Vous savez de quoi il s'agit ?

— Non, et cela m'est complètement égal. Si la chose m'avait intéressé, j'aurais déjà téléphoné à Washington pour demander une copie des brevets.

— Mais que devons-nous faire ?

— Pour le moment, rien. Laissez-les s'enfermer. Je me charge de leur donner une leçon, le moment venu. Il faut savoir prendre ses risques. Si ce sont eux qui ont raison, nous sommes fichus. Si c'est moi, ils boiront le bouillon. Notre tactique est simple, il n'y a qu'à attendre. »

Le débat en resta là. Faute d'une autre solution, le président dut souscrire à la politique préconisée par De Soto et remettre le sort de la Fondation entre les mains de son directeur.

Quand la réunion eut pris fin, Crâne alla télégraphier son acceptation et faire ses adieux au médecin.

« Je suis navré de vous laisser tomber, Wilkes et toi, juste au moment où les choses prennent une tournure intéressante. Mais que

faire ? Des offres comme celles-là ne courent pas les rues.

— Tu as bien fait d'accepter, reconnut Brown. Je suis content que tu aies eu le temps de passer me voir. Il y a du nouveau... »

Son visage s'assombrit. « Professionnellement, je ne devrais pas t'en parler, mais ce n'est plus le moment de se laisser arrêter par des scrupules de ce genre. Je compte également mettre Wilkes au courant. Naturellement cela doit rester strictement entre nous. Ce matin, Alice m'a téléphoné : elle est enceinte.

— Mon Dieu ! Que vas-tu faire ?

— La soigner, bien entendu. Elle me l'a demandé.

— Mais...

— Je sais... Ou plutôt, non ! je ne sais rien. Ni son mari non plus. Il est venu me voir ce matin, quand je suis revenu de chez elle. Je crois qu'il a l'impression d'avoir fait une gaffe et qu'il essaie d'y remédier. Mais il n'est sûr de rien.

— Il te l'a dit ?

— Non. De vagues allusions, tout au plus...

— Par exemple ?

— Qu'Alice n'était pas assez bien portante pour supporter une grossesse... Des choses comme cela. Tu penses bien qu'il ne m'a pas exprimé nettement son idée. Mais j'ai l'impression qu'il n'est plus sûr de lui. Il doit sentir qu'il s'est peut-être trompé. Que pouvais-je faire ? En tant que médecin, j'étais bien forcé de ne pas comprendre sa suggestion.

— Et s'il s'adresse à quelqu'un d'autre ?

— Ce serait trop risqué. Le genre de médecin qui consentirait à comprendre ses allusions (nous savons tous qu'il existe) ne serait pas assez sûr. Dans un cas comme celui-là, il ne peut s'adresser qu'à un homme de toute confiance. »

Crâne, anéanti, réfléchit un long moment en silence.

« Il vaudrait mieux qu'elle meure, dit-il enfin tout à coup.

— À qui le dis-tu ? Renchérit Brown. Mais il ne faut pas y compter, hélas ! Elle est trop robuste pour cela... »

À New York, six jours plus tard, Crâne et ses nouveaux patrons tenaient une première conférence pour discuter l'invention géniale qui, d'après Williams, devait révolutionner toute l'industrie.

« Que pensez-vous de tout cela, monsieur Crâne ? dit Williams en souriant. Voilà le texte du brevet et une première ébauche réduite de l'appareil.

— Vous aviez raison, reconnut lentement Crâne. C'est bien une révolution ! À propos, vous ne m'avez pas dit le nom de l'inventeur ?

— Prétendriez-vous insinuer, demanda Williams d'une voix coupante, que je ne suis pas l'inventeur de ce procédé de transmission de l'énergie électrique ?

— Je n'insinue rien, rétorqua Crâne avec sa brutalité ordinaire. Je dis seulement que vous avez volé cette invention. »

Williams se leva d'un bond. Il tremblait de colère.

« Vous osez dire que..., bégaya-t-il.

— Que malgré l'intérêt de vos précédents travaux, ils se situent à un niveau mille fois inférieur. J'en conclus tout naturellement que vous avez Volé l'invention d'un autre. »

En dépit de l'effort qu'il fit sur lui-même pour se maîtriser, Williams devint d'une pâleur de marbre.

« Et à qui l'attribuez-vous, s'il vous plaît ?

— À Miguel De Soto. Cette découverte est exactement dans la ligne des recherches qu'il poursuit depuis son entrée à la Fondation Erikson. Comment vous l'êtes-vous appropriée ? »

Sans un mot, Williams se leva et alla ouvrir son coffre-fort.

« Je vois que vous êtes fort bien renseigné, dit-il avec un sourire ironique en mettant la longue lettre anonyme entre les mains de Crâne. Après tout, cela m'est indifférent. Peu importe l'origine de l'invention. C'est moi qui ai pris les brevets et elle m'appartient. »

Crâne lut la lettre jusqu'au bout. Un point le frappa particulièrement : dans un post-scriptum, l'auteur du document précisait : « Mon but est purement humanitaire. »

« Alors ? demanda Williams quand Crâne lui remit la lettre.

— Mon opinion est faite. C'est bien De Soto qui a inventé ce procédé de transmission sans fil de l'énergie électrique. Le post-scriptum seul suffirait à le trahir. Le président de notre conseil d'administration n'hésiterait pas une seconde à y reconnaître le style de son directeur général.

— Si vous êtes en possession de renseignements intéressants, je ferai en sorte que vous n'ayez pas à regretter de nous les avoir confiés.

— Je connais en effet le moyen de vous éviter une perte sèche de plusieurs centaines de millions – sinon même d'un milliard ou deux.

— Cela a rapport à notre invention ?

— Directement.

— Combien voulez-vous de votre renseignement ?

— Cent mille dollars. Payables d'avance en billets. Je n'accepte pas de chèque.

— Je pourrais prendre votre offre en considération si vous me disiez pourquoi De Soto m'a envoyé cette lettre.

— Parce qu'il savait que vous mordriez à l'appât.

— Vous estimez donc que l'invention pêche par certains détails que vous avez particulièrement étudiés ?

— Nullement. Tout doit marcher.

— Alors ? Où est le piège ?

— Je n'en sais rien.

— Mais vous avez des hypothèses ? »

Crâne acquiesça.

« C'est bon, conclut Williams. Vous aurez vos cent mille dollars en échange du renseignement que vous prétendez m'apporter. De quoi s'agit-il ?

— Commencez, si vous voulez bien, par écrire ceci : « Je reconnais par les présentes devoir à M. Crâne, » à titre d'honoraires pour conseils techniques, la » somme de cent mille dollars. » Vous allez ensuite venir avec moi toucher les billets à votre banque.

— Vous nous prenez pour des bandits ! répliqua sèchement Williams qui s'exécuta cependant. Nos bailleurs de fonds sont milliardaires, ajouta-t-il avec une certaine vanité. Cent mille dollars pour un renseignement important ne nous ruineront pas ! »

Ils se rendirent à la banque, comme convenu.

« Alors, de quoi s'agit-il ? demanda Williams quand les billets furent en sûreté dans la poche de Crâne.

— Voici tout ce que j'ai à vous dire : oubliez votre invention, brûlez vos brevets et liquidez votre société à l'amiable ! »

Williams darda sur son interlocuteur des yeux remplis d'une rage qui lui coupait la parole.

« Vous... vous..., bégaya-t-il.

— Calmez-vous donc. Mon conseil a plus de valeur que vous ne pouvez l'imaginer. Si vous exploitez l'invention de De Soto, il vous pulvérisera.

— Qu'en savez-vous ?

— Il l'a dit à notre président, juste avant que je ne le quitte. Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Naturellement, il ne nous a pas avoué qu'il vous avait livré gratuitement son invention !

— Mais pourquoi aurait-il... ?

— Parce que vos façons de traiter les affaires lui déplaisent.

— Que pensez-vous donc des vôtres ? Rugit Williams suffoqué.

— Il nous déteste autant les uns que les autres. Pour moi il a l'intention de commencer par se débarrasser de vous et de ne s'occuper de nous qu'ensuite. Il connaît bien la mentalité des industriels. Il sait que les gros capitalistes américains feraient

n'importe quoi pour mettre la main sur une affaire sûre. Dieu sait si celle-ci paraît l'être ! Transmettre l'énergie sans fil à un coût dix fois moindre, vous pensez ! Vous ne voyez donc pas comme son plan est simple ? Premier temps : votre groupe engage toutes ses disponibilités dans une affaire qui paraît certaine. Deuxième temps : il s'aperçoit qu'il n'existe pas de débouchés pour le produit qu'il a à vendre. Troisième et dernier temps : vous êtes lessivé. Il faudra des capitaux énormes pour fabriquer cet appareil sur une échelle mondiale comme vous le prévoyez. Allez-y ! Le jour où vous chercherez des débouchés, De Soto vous mettra sur la paille !

— Si je pouvais vous croire, je laisserais tout tomber sur l'heure, murmura Williams. Nous avons déjà investi quatre cent cinquante millions pour nous procurer des terrains et des usines aux points stratégiques. »

Williams était un de ces grands financiers qui savent prendre les décisions les plus imprévues avec une rapidité foudroyante, quitte à déplorer amèrement par la suite leur coup de tête. Il serra fortement sa puissante mâchoire.

« J'irai jusqu'au bout, décida-t-il, comme Napoléon à Waterloo. Notre plan ne peut pas échouer. Vous pouvez garder vos cent mille dollars. Je ne vous les chicanerai pas.

— Merci. Vous avez eu votre renseignement. Si je puis vous être utile par la suite, voici mon adresse. Je repars dès ce soir. »

Crâne prit l'avion pour rentrer chez lui. Vingt heures plus tard, il téléphonait au président de la Fondation Erikson, estimant qu'il lui devait bien cette dernière preuve de loyauté.

« Je serai chez vous dans un quart d'heure », promit le président.

Le rapport que lui fit Crâne de son entrevue avec Williams le déconcerta vivement. Quel jeu pouvait jouer De Soto ?

« Vraiment, je n'y comprends rien, avoua-t-il après avoir étudié pendant deux heures tous les aspects de la question. Mais je vais bientôt être fixé. S'il est correct avec nous et a vraiment nos intérêts à cœur, il nous dira comment nous pouvons nous débarrasser de Williams.

— N'y comptez pas trop, remarqua paisiblement Crâne. Je vous l'ai déjà dit le matin où il m'a renvoyé : il nous hait.

— Je n'en suis pas si sûr, répéta le président avec obstination. De Soto est un génie aussi bien en affaires que sur le plan technique. Comment savez-vous si ce piège tendu à nos concurrents n'est pas justement une preuve de sa loyauté à notre égard ? Après tout, il nous doit sa fortune ! Non, je crois vraiment que De Soto nous aidera à venir à bout de Williams et de sa bande.

— Je le croirai quand je l'aurai vu, marmonna Crâne. J'ai un

conseil à vous donner : le même qu'à Williams. Renvoyez De Soto, tuez-le, enfermez-le, faites ce que vous voudrez, mais débarrassez-vous-en tout de suite. Si vous ne m'écoutez pas, vous condamnez à mort tout le système que vous incarnez. »

Le président, un peu ébranlé, prit une grande résolution.

« Accepteriez-vous de répéter votre histoire en présence de De Soto ?

— Très volontiers. Où est-il ?

— Chez lui. M^{me} De Soto ne va pas très bien en ce moment. Lui, non plus, du reste.

— Soit. Mais arrangez-vous pour que je ne rencontre pas M^{me} De Soto, répondit Crâne. La dernière fois que je suis allé la voir, elle s'appelait encore Alice Kent, et elle m'a mis à la porte de chez son père. Je tiens à ce que notre démarche reste strictement sur le plan professionnel. »

Ils se rendirent en auto chez De Soto qui les reçut immédiatement.

« Excusez-nous d'être venus vous déranger jusque chez vous en ce moment, commença le président. Je sais que vous n'êtes pas très bien. J'ai cependant pensé que cela vous intéresserait d'entendre M. Crâne vous parler d'un voyage qu'il vient de faire à New York.

— Je me doute de ce qui l'y attirait, répliqua De Soto avec indifférence. Vous vous souvenez que je vous avais autorisé à dire à Williams que je suis à même de l'acculer à la faillite. Crâne le lui a dit, n'est-ce pas ? Et Williams ne l'a pas cru ? C'est bien cela ?

— Exactement, acquiesça le président.

— Et vous voulez me mettre au pied du mur ?

— Il me semble, mon cher De Soto, que nous n'avons plus de temps à perdre.

— Soit. Pouvez-vous me recevoir à votre bureau cet après-midi à trois heures ? Parfait. Convoquez votre personnel technique et je vous expliquerai mes projets. Avec les instructions que je leur donnerai nos ingénieurs seront en mesure de fabriquer les premiers modèles nécessaires pour un essai à puissance normale. Je leur apporterai moi-même les dernières retouches, quand ils seront prêts, dans... disons huit à neuf mois. Nous pourrons alors prendre rapidement nos brevets avec des appareils parfaitement au point, juste au moment où Williams commencera le lancement de son procédé. Du jour au lendemain je raflerai tous leurs marchés avant qu'ils n'aient eu le temps de vendre un seul de leurs appareils.

— Mais que comptez-vous faire exactement ? demanda le président dont les yeux brillaient d'une flamme cupide à cette

agréable perspective.

— Vous le saurez dans quelques mois. Laissez-moi me distraire un peu. Je vous ferai cadeau du monde pour jouer aux billes. Cela vaudra la peine d'être vu ! Personne n'en souffrira, sauf cette clique de requins. »

Le président ne demandait qu'à se laisser convaincre. Pourtant la découverte qu'avait faite Crâne de l'origine du procédé breveté par Williams lui causait un certain malaise. Si De Soto était homme à se donner tant de mal pour nuire à des gens qu'il n'avait jamais vus, à quoi ne pouvait-on s'attendre de sa part ?

« M. Crâne a-t-il tort en croyant que vous avez envoyé à Williams une certaine lettre de trente pages contenant les détails de la découverte qu'il compte exploiter ? » demanda-t-il.

De Soto rejeta la tête en arrière. Depuis des mois, il n'avait pas ri de si bon cœur.

« Mais non, bien sûr, il ne se trompe pas ! Aucun de vous n'a-t-il compris que j'avais deviné que Crâne lirait la lettre et vous en répéterait le contenu ? Sitôt qu'il m'a parlé de la situation offerte par Williams j'ai prévu tout ce qui allait se passer.

— Je n'arrive pas à comprendre, objecta le président, pourquoi vous vous êtes donné tant de mal pour renseigner Williams, alors que la découverte grâce à laquelle vous comptez le ruiner, n'est pas encore au point ? N'aurai-t-il pas été plus simple de prendre le départ en même temps qu'eux ? Pensez au temps perdu. Vous parliez de plusieurs mois !

— Et vous vous prétendez fort en affaires ! dit De Soto d'un ton de reproche. Réfléchissez donc : si tous vos concurrents éventuels se trouvent éliminés avant que vous n'ayez commencé vos propres opérations, vous conquérez les marchés mondiaux d'un seul coup, par votre victoire sur Williams. Je vous le répète, c'est l'univers entier que je vous offre. Vous avez l'aplomb de vous plaindre parce qu'il va vous falloir l'attendre huit ou neuf malheureux mois ! Vous m'écœurez ! » conclut-il avec une soudaine véhémence qui n'était pas de la comédie.

La conversation se trouva brusquement interrompue par un bruit de pas. Les trois interlocuteurs aperçurent Brown qui descendait l'escalier, sa trousse noire à la main. De Soto courut à sa rencontre.

« Je crois que M^{me} De Soto est vraiment très souffrante, confia le président à Crâne. Avez-vous remarqué comme son mari paraît nerveux ? Il a mauvaise mine ! Depuis la semaine dernière, il a vieilli de dix ans.

— Son teint a changé depuis quelque temps, c'est exact, approuva Crâne. Quand il est arrivé à la Fondation il était basané comme un Mexicain. Maintenant il est jaune comme un coing.

— Nous aurions voulu lui faire prendre un peu de repos, dit en soupirant le président, mais il n'a jamais voulu en entendre parler. Certaines de ses recherches sont, paraît-il, arrivées à un point décisif et s'il ne les terminait rapidement, tout serait à recommencer.

— Vous a-t-il précisé la nature de ses travaux ? demanda Crâne, en pensant à l'odeur de chloroforme qui flottait maintenant si souvent autour de De Soto.

— Je crois qu'il s'occupe de rayons cosmiques, mais je n'en suis pas sûr.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, remarqua Crâne, sans manifester son incrédulité, je vais me retirer. Vous devez avoir besoin de discuter en particulier avec De Soto.

— N'assisterez-vous pas à la conférence de cet après-midi ?

— Il vaut mieux que je n'y vienne pas. Officiellement, je ne fais plus partie de la Fondation et De Soto pourrait avoir l'impression que je l'espionne. D'autant plus qu'il se doute bien de mes sentiments à son égard. »

Pendant ce temps De Soto et Brown conversaient à voix basse dans le hall. En apercevant Crâne, le docteur s'interrompit avec une exclamation de surprise.

« Déjà de retour ? Que s'est-il passé ?

— J'ai été une fois de plus remercié, répondit Crâne avec une grimace. Je t'attends dehors. Je t'expliquerai. »

Quand Brown l'eut rejoint sur le trottoir, Crâne lui résuma brièvement son voyage à New York et son entretien avec le président et De Soto.

« Avec cent mille dollars, conclut-il, me voilà indépendant jusqu'à la fin de mes jours. J'ai des goûts modestes. Je compte consacrer mes loisirs à élucider l'histoire de De Soto. »

Il s'arrêta, parut hésiter. « As-tu le droit, sans violer le secret professionnel, de me dire comment va Alice ?

— À première vue, très bien. S'il s'agissait d'une cliente ordinaire, je ne me serais même pas dérangé. Dans ces moments-là, les jeunes maris sont toujours si nerveux que nous ne prêtons guère attention à leurs craintes qui, les trois quarts du temps, ne reposent sur rien. Mais avec Alice, je ne veux prendre aucun risque. L'idée de ce qui pourrait se passer si De Soto s'adressait à un autre médecin me terrifie.

— Tu dis qu'elle paraît bien aller ? »

Brown hésita un instant.

« Très bien, si ce n'est qu'elle se fait beaucoup trop de souci. Il y a du reste quelque chose d'assez étrange dans cette inquiétude.

— Moi, je trouve ça plus que naturel, marmonna Crâne. Et

Wilkes ? Continua-t-il en changeant de conversation. Est-il toujours décidé à faire sa communication à la prochaine réunion de la Société de biologie ?

— Tu le connais ! Depuis ton départ, j'ai fait l'impossible pour l'en dissuader, mais sans succès. Viendras-tu l'écouter ? Moi, j'irai sûrement, si je peux me libérer.

— Bien sûr, s'écria Crâne. C'est même pour ça que je me suis fait renvoyer par Williams. Je ne voudrais pas manquer cette séance pour tout l'or du monde. Elle doit toujours avoir lieu demain matin à dix heures ?

— Parfaitement. Dans la salle de conférences de l'université. Le programme commence par la communication de Wilkes.

— Et ta basse-cour, à propos, comment va-t-elle ? »

Brown fit la grimace.

« Trop bien ! J'ai dû faire construire un mur de cinq mètres autour de mon jardin ! »

XI

LE CRAPAUD

Le lendemain, sitôt son petit déjeuner terminé, Brown se rendit en auto à l'université. Comme il faisait partie du comité directeur de la Société de biologie, il voulait arriver à l'amphithéâtre avant l'heure de la séance pour recevoir les conférenciers.

Un jeune biologiste à l'allure prétentieuse, le nez chaussé d'un lorgnon, vint à sa rencontre. « Qu'est-ce que le vieux Wilkes va encore nous sortir ce matin ? demanda-t-il. Sa communication est intitulée : *Quelques vues nouvelles sur l'Évolution*. Où a-t-il été pêcher un sujet pareil ? Cela fait vingt ans qu'il n'a plus d'idées nouvelles sur rien ! Pensez-vous que ça vaille la peine de l'écouter ?

— Que celui qui a des oreilles, entende », répliqua Brown avec un sourire énigmatique, avant de continuer son chemin.

Le jeune biologiste se gratta machinalement l'oreille gauche en marmonnant : « Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? On a accordé trois quarts d'heure à Wilkes pour sa communication, par dérogation aux règlements. C'est peut-être grâce à Brown qu'il est arrivé à convaincre le comité. » Brown commença bientôt à donner quelques signes de nervosité en attendant dix heures. Que se passerait-il si Wilkes exagérait la portée de ses observations et leur donnait un caractère par trop sensationnel ? La société tout entière lui en ferait grief, à lui Brown... Pour se calmer un peu les nerfs, il s'agitait autour des appareils de projection, harcelant l'opérateur de ses conseils inutiles.

« Faites d'abord passer les vues très lentement, lui répéta-t-il pour la vingtième fois. Puis recommencez une autre fois aussi rapidement que possible, mais sans à-coups.

— C'est compris, grogna l'opérateur qui commençait à perdre patience. Vous me l'avez déjà dit.

— Si vous manquez votre affaire... » Brown courut sur l'estrade, laissant sa phrase en suspens. L'heure était venue d'ouvrir la séance. Au même instant, De Soto apparut et gagna tranquillement un siège au premier rang.

« Bonjour ! lui cria Brown. Alors, vous vous intéressez à la biologie maintenant ?

— En amateur seulement, protesta De Soto avec un sourire. J'ai lu par hasard le titre de la conférence de Wilkes dans le journal et j'ai pensé que cela pourrait être intéressant.

— Quant à cela, vous ne serez pas déçu ! Mon vieil ami a des choses sensationnelles à nous dire. Et M^{me} De Soto ? ajouta-t-il en baissant la voix. Comment va-t-elle ce matin ? »

Le visage de De Soto s'assombrit. « Elle est de nouveau très nerveuse. Je lui ai fait prendre les comprimés que vous aviez ordonnés. Pourriez-vous repasser la voir dans la journée ? »

— Certainement. Dès que la communication de Wilkes sera terminée. Excusez-moi, cela va commencer. »

Le président, abandonnant avec regret un cigare à moitié fumé, venait de monter sur l'estrade. Il réclama le silence, et annonça immédiatement le programme de la séance.

« La première communication, déclara-t-il, est intitulée : *Quelques vues nouvelles sur l'Évolution*, par le professeur Wilkes. »

Il fit un signe de tête à Wilkes qui était assis au premier rang, non loin de De Soto. « Professeur Wilkes, vous avez la parole. »

Wilkes gravit lentement les marches de l'estrade. Une assistance très intéressée composée de quelque trois cents biologistes, professionnels et amateurs, remarqua que le professeur n'avait pas amené de notes. Les spécialistes se renfoncèrent dans leurs sièges avec quelque dépit, s'attendant à une conférence de grande vulgarisation contenant, comme il est habituel en pareil cas, à peu près quatre-vingt-dix-neuf pour cent de laïus et un pour cent de faits intéressants. Ils n'attendaient du reste rien d'autre de Wilkes qui, sur le plan scientifique, était mort depuis des années. Mais ils ne tardèrent pas à changer d'avis.

« Monsieur le président, mesdames et messieurs, commença-t-il, entrant immédiatement dans le vif de son sujet, je vous présente le cliché n° 1. Opérateur, s'il vous plaît... »

La salle se trouva plongée dans l'obscurité. Une microphotographie, parfaitement réussie, apparut sur l'écran.

« C'est vieux comme Hérode, chuchota un spécialiste à son voisin. Il a trouvé ça dans le travail de Blair sur les protozoaires ! »

— La suivante, demanda Wilkes.

— Encore du Blair ! Chuchota le voisin.

— La suivante...

— S'il compte nous faire défiler tous les protozoaires de Blair, il en a jusqu'à l'année prochaine !

— La suivante...

— Tiens ! Où a-t-il déniché celle-là ?

— La suivante...

— Encore une autre ! Ce n'est pas mal : il a réussi à la prendre juste au moment de la mitose.

— La suivante...

— Il l'a truquée, murmura plus d'un expert.

— Faites passer la suite plus rapidement, je vous prie », commanda Wilkes à l'opérateur.

À toute allure, l'opérateur projeta alors une centaine de photographies de ces êtres monocellulaires, les plus rudimentaires que connaisse la science. La projection fut accueillie par un lourd silence. Les savants retenaient leur souffle, confondus par l'importance sans précédent de ce qu'ils voyaient (à condition, bien entendu, que les vues fussent authentiques). Ils attendaient avec une impatience maussade le moment où ils pourraient écraser l'audacieux Wilkes sous le feu roulant de leurs questions. Les profanes qui s'étaient glissés dans la salle espérant assister à une bataille rangée entre partisans et adversaires du darwinisme, se sentaient vaguement déçus. Pourquoi le professeur ne disait-il rien ? La raison en était bien simple : toute explication eût été superflue pour les spécialistes en état de comprendre la portée des photos et Wilkes ne s'adressait qu'à eux.

La longue série des clichés toucha à sa fin.

« Et maintenant le film, s'il vous plaît, commanda Wilkes. Au ralenti, d'abord. »

Le fruit des semaines de travail forcené que Brown et Wilkes avaient passées à préparer le film se déroula alors lentement sur l'écran. Les images formaient une suite parfaitement cohérente. Les spectateurs virent une série de protozoaires évoluer progressivement devant leurs yeux. Les espèces les plus simples survivaient, à travers des générations d'individus, se transformaient en d'autres espèces toutes différentes, s'épanouissaient enfin en une nouvelle forme de vie plus complexe, plus fortement spécialisée que celle de leurs ancêtres qui disparaissaient bientôt totalement. L'histoire d'un million d'années était enregistrée en quelques secondes. La tendance générale de l'évolution restait perceptible : les protozoaires allaient d'abord vers une grande perfection, vers une vie plus riche, plus diversifiée. Peu à peu cette ascension se ralentissait. Des millions d'années, représentées par quelques dizaines de mètres de pellicule, n'apportaient plus de variations sensibles dans la structure des infimes créatures. Elles semblaient avoir atteint pour toujours un éternel âge d'or. Mais bientôt, en cinq secondes, une première espèce fut marquée par l'apparition d'un organe dégénéré. Elle s'atrophia et disparut. Une autre la suivit dans le néant, puis d'autres encore. En moins d'une minute, la dégénérescence fut complète ; le résultat de millions

d'années d'évolution ascendante était anéanti. L'évolution avait bouclé son cycle. La dernière génération, l'ultime produit de tous les autres, n'était plus bonne qu'à vivre en parasite des précédentes.

« Le tiers des images de ce film, précisa Wilkes de sa voix impassible, sont des photographies. Les autres sont des croquis exécutés par le professeur Hayashi de Tokyo, par moi-même et par un collaborateur qui tient à garder l'anonymat. Vous allez maintenant revoir le film à une plus grande cadence d'images.

— Un tiers de truquage et deux tiers de blague, chuchotèrent les sceptiques. Attendons qu'il ait fini. La biologie a trouvé son Chariot ! »

Passé à vive allure, le film était encore plus impressionnant. Toute une race d'êtres semblait éclore subitement comme une rose au soleil, s'épanouir en quelques secondes et se faner en un instant. La bataille livrée pendant des millions et des millions d'années se justifiait peut-être par ces quelques secondes de suprême perfection, mais sa décevante conclusion mettait en évidence la futilité de la lutte soutenue et semblait lui retirer toute justification.

« Lumière, s'il vous plaît, réclama Wilkes. Merci ! »

Il salua l'assistance, descendit de l'estrade et regagna sa place. Sa communication n'avait duré que trente-cinq minutes sur les quarante-cinq qui lui étaient allouées.

« Quelqu'un demande-t-il la parole ? » interrogea le président.

Une douzaine d'auditeurs se levèrent d'un bond, mais De Soto fut le plus rapide de tous.

« La parole est à M. De Soto, dit le président avec un bref signe de tête.

— Monsieur le président », commença De Soto devant une assistance frémissante, « je dois commencer par m'excuser de prendre la parole devant tant d'éminents spécialistes d'un domaine qui n'est pas le mien. Je voudrais pourtant demander au professeur Wilkes s'il prépare un autre film analogue à celui que nous venons de voir, mais portant celui-là sur l'évolution de l'homme ?

— Non, répondit Wilkes en se levant. Les données nécessaires me manquent.

— Croyez-vous qu'il soit possible de les réunir ?

— Ce n'est pas impossible », reconnut Wilkes très calmement.

Cette dernière réplique fit déborder si bruyamment l'indignation des spécialistes que le président dut utiliser sa sonnette.

« La parole est au professeur Barnes », annonça-t-il dès que le calme fut rétabli.

Barnes était un homme entre deux âges, sans aucune imagination. Il s'était fait une grosse réputation scientifique en contredisant sur des

points de détail des gens qui lui étaient très supérieurs et en démontrant l'erreur d'opinions qu'ils n'avaient jamais voulu soutenir. Quand il y avait une vilaine besogne à faire, Barnes répondait toujours « Présent ». Les spécialistes se renforcèrent dans leurs sièges, satisfaits de savoir leur cause en bonnes mains.

« Je n'arrive pas à comprendre, commença Barnes d'un ton aigre, qu'on ose tourner une réunion de la Société de biologie en une parade foraine, pour le plus grand divertissement des profanes. Aucun biologiste sérieux ne prendra un instant en considération les fantastiques reconstitutions grâce auxquelles le professeur Wilkes s'imagine avoir retracé les grandes lignes de l'évolution passée et future des protozoaires. Je propose que le professeur Wilkes soit invité à retirer sa communication.

Une douzaine de mains se levèrent pour appuyer la proposition.

« Une proposition vient d'être formulée invitant le professeur Wilkes à retirer sa communication, dit le président. Vous avez la parole, professeur Wilkes.

— Je n'ai rien à dire pour l'instant.

— Personne ne demande la parole ? »

Barnes saisit l'occasion aux cheveux.

« Avant de passer au vote, je serais heureux que le professeur nous explique sa dernière phrase. À mon avis, elle ressemble fort à une menace.

— Professeur Wilkes ?...

— Monsieur le président, je répondrai volontiers à la question de mon honorable contradicteur. La Société de biologie doit tenir sa prochaine réunion à San Francisco dans trois mois et dans six mois nous nous retrouverons ici. À ce moment-là, si M. Barnes réclame toujours des preuves plus convaincantes, je serai en mesure de lui fournir un argument massue. »

Toute l'assistance éclata de rire, à l'exception toutefois de deux personnes, parmi lesquelles Brown put compter De Soto. La proposition de Barnes fut adoptée à la quasi-unanimité.

« Pas d'autres questions ? reprit le président. Le professeur Wilkes est donc invité à retirer sa communication. Professeur Wilkes, vous avez la parole. »

Wilkes se leva.

« J'aimerais mieux crever ! » dit-il simplement.

Et il se rassit.

Le débat qui s'ensuivit permit de constater qu'aucun règlement n'avait prévu la procédure à adopter dans un cas analogue. Au grand dépit des opposants, il apparut que la communication de Wilkes ne

pouvait pas ne pas être publiée, photos comprises, dans la revue de la société. De male rage plusieurs auditeurs quittèrent la salle. Wilkes, lui, restait obstinément collé à son siège sans mot dire, la mâchoire serrée et l'œil flamboyant. Il n'était pas sans quelques partisans. Plus d'un journaliste composait déjà des articles où le nom de Barnes était accolé à des épithètes peu flatteuses.

Brown fit un signe à De Soto et ils quittèrent ensemble la réunion.

« Remarquable communication, dit De Soto en montant dans l'auto du médecin. Où Wilkes en a-t-il trouvé les éléments ?

— Vous tenez vraiment à le savoir ? demanda gravement Brown.

— Certainement.

— Nous les avons découverts, Wilkes et moi, dans l'eau du bain que vous avez pris le soir où vous êtes venu chez moi. »

Au grand étonnement du docteur, De Soto ne parut nullement surpris.

« Je m'en doutais, reconnut-il enfin. Vous rendez-vous un compte exact de ce que vous êtes en train de faire, Crâne et vous ?

— Ce serait beaucoup dire ! Et vous ? reprit-il après un moment de silence. Vous ne niez pas que quand vous êtes venu me consulter vous ignoriez complètement la cause de votre prurit.

— Vous oubliez que la nature est pour moi un livre ouvert... du moins quand je me sens en forme. J'ai le cerveau malade, continua-t-il après une longue pause. Penser me fatigue. Autrefois je n'avais jamais besoin de penser : je voyais les conséquences inévitables de n'importe quel ensemble de faits, si compliqués fussent-ils. C'était comme une photo instantanée de l'avenir. Mes démangeaisons ne m'inquiétaient pas parce que j'en connaissais la cause.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu me consulter ? Dieu sait que vous paraissiez assez inquiet !

— Je l'étais, c'est vrai et je le suis encore. J'ai eu la sottise de m'exposer à des rayons d'une dureté jusqu'alors inconnue. Si j'étais sûr qu'il ne soit passé dans mon ampoule que deux millions de volts, ou en tout cas, moins de cinq millions le jour où j'ai oublié de couper le circuit, je ne m'en préoccuperais pas. Seules les formes de vie les plus élémentaires auraient pu en être affectées.

— Les protozoaires de votre épiderme, par exemple ?

— Exactement. Avez-vous une idée sur l'origine de ces formes rudimentaires de la vie ?

— C'est justement ce qui m'intrigue, reconnut Brown. On trouve couramment sur la peau humaine des bactéries et d'autres organismes élémentaires, mais pas les espèces que nous venons de voir.

— Pas même les espèces les plus primitives du film ?

— Il s'agit de types radicalement différents. Savez-vous ce que je soupçonne ?

— Je m'en doute. Mais laissons cela. Je n'ai pas le cœur à discuter biologie, dans l'état où est Alice.

— Elle vous inquiète ?

— Oui. Et vous aussi ! Vous avez naturellement deviné que je sais maintenant qui accompagnait Crâne le soir où il s'est introduit dans mon laboratoire ? »

Le docteur pâlit.

« Qui est-ce ? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— Vous, bien sûr ! Vous n'avez pas deviné que ce serait un jeu d'enfant pour l'homme que je suis de percer à jour vos mobiles et vos ruses puériles ? Je devrais dire pour l'homme que j'ai été..., ajouta-t-il presque à voix basse.

— Vous vous sentez baisser ? demanda Brown avec calme. Je pensais bien que vous aviez remarqué cette diminution de vos facultés. Pourquoi ne vous reposez-vous pas ? Vous avez mauvaise mine.

— Je ne peux pas ! Du reste, c'est sans importance. Revenons à l'autre question. Vous autres hommes vous êtes si insoucients pour tout ce qui aura de l'importance dans des millions d'années ! Oh ! vous pouvez rire. De quelle utilité sont vos futilités, pour vous-mêmes et pour vos enfants ? Vous devriez plutôt penser à la race, à l'espèce humaine. En tant qu'individus, nous sommes semblables à ces parasites cutanés que Wilkes et vous, vous êtes donné tant de mal pour recueillir. La race humaine, c'est mon organisme qui la représente ; les hommes sont les protozoaires qui grouillent dessus et s'y reproduisent sans dessein. Si nous ne pouvons pas sauver la race, la faire mûrir, en faire sortir un être intelligent et sachant enfin ce qu'il faut, nous ne sommes qu'une irritante démangeaison sur l'épiderme de l'éternité. J'aurais pu faire tant de choses pour l'humanité... Mais tout ce qu'on attendait de moi c'étaient des jouets dont un enfant stupide se serait lassé au bout d'une minute. Et les hommes en veulent toujours de nouveaux... et je leur donnerai satisfaction... Jusqu'à ce que j'en sois dégoûté...

— Je vous répète que vous êtes souffrant, insista Brown. Il faut absolument vous reposer.

— Comme si je pouvais l'ignorer ! Savez-vous pourquoi je ne peux me reposer ? Justement parce que je ne suis pas bien ! Quand j'ai pensé pour la première fois à épouser Alice, elle ne comptait pas plus à mes yeux que Crâne ou vous-même ! C'était un être humain entre des millions d'autres, rien de plus. Un jour, peut-être, je serai à même de vous dire pourquoi je l'ai épousée. Mais entre-temps, un accident

idiot a provoqué ma dégénérescence. Dans six mois, je serai devenu aussi stupidement humain que vous qui soignez les malades et prolongez des êtres déficients qu'on devrait exterminer sans pitié, ou tout au moins stériliser. Petit à petit, je me suis mis à adorer ma femme, comme vous le feriez si vous étiez marié. Quand vous saurez toute la vérité, vous comprendrez que je suis un homme dégénéré, fini. Il y a quatre mois, j'aurais pu trouver une solution à mes problèmes personnels. Aujourd'hui, j'en suis devenu incapable. Je suis forcé d'avoir recours à vous.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Est-il indispensable qu'elle aille jusqu'au bout de ce qui l'attend ?

— Même si je pouvais envisager de passer outre à mes scrupules professionnels (et il n'en est pas question) sa grossesse est trop avancée pour qu'on puisse faire quelque chose... Vous ne dites rien ? Le pire est-il arrivé ?

— Je ne sais pas. Je vous dis que je ne suis plus le même...

— Allons, murmura le médecin, nous sommes arrivés. Ce qui est fait est fait. Il est trop tard pour revenir en arrière. Elle mange bien ? Elle dort normalement ?

— Oui. Mais elle a peur. Je me rends compte qu'elle n'est pas dans son état normal.

— C'est votre imagination qui vous rend pessimiste. Allons, un peu de nerf, que diable ! Elle retrouvera bientôt ses couleurs et vous serez le plus heureux des hommes. »

Le soir, au dîner, De Soto fit effort sur lui-même pour suivre les conseils de Brown et tâcher d'occuper l'esprit d'Alice. Il commença par lui faire un récit humoristique de la séance du matin et de l'accueil qu'avait reçu la communication de Wilkes. Il se lança ensuite dans des prophéties enflammées sur la façon dont l'humanité pourrait transformer son destin si elle s'en donnait la peine.

« Mais, objecta Alice, la destinée est quelque chose qu'on ne peut modifier.

— Autrefois oui, parce que nous nous laissions aveuglément conduire par la nature. Mais d'ici un siècle, si nous le voulons, c'est nous qui la conduirons.

— C'est à cela que vous travaillez ?

— Que je travaillais », murmura-t-il d'une voix étrange.

Il se frotta les yeux du revers de sa main. « Mais je suis en train d'oublier tout cela, conclut-il, avec un air sombre.

— Peut-être votre chance reviendrait-elle si vous me repreniez comme mascotte ? suggéra-t-elle gaiement. Voulez-vous que j'aile

vous voir travailler au laboratoire, ce soir ? »

De Soto commença par soulever des objections, mais voyant le regard peiné de sa femme, il capitula.

« Soit, dit-il gentiment. Mais à une condition : il faudra faire un petit somme chaque fois que vous vous sentirez fatiguée. Je vais probablement travailler toute la nuit, mais il y a un divan confortable dans un coin du laboratoire. »

Elle rayonnait. « Miguel, avoua-t-elle, savez-vous ce que je m'imaginai ? Tant d'hommes courent après les femmes..., je craignais que vous n'ayez suivi leur exemple... »

Il éclata de rire. « Moi ? Je n'ai pas pensé à une femme depuis... »

Le froncement de sourcils qui lui était devenu habituel assombrissait brusquement son visage. « Au fait, depuis quand ? murmura-t-il oubliant la présence d'Alice. Il me semble me souvenir d'une vieille valise pleine de lettres poussiéreuses. Des lettres de femmes... Mais où était-ce ?

— À Buenos Aires, sans doute, suggéra-t-elle doucement.

— C'est impossible. Je n'ai jamais mis les pieds en Amérique du Sud.

— Oh ! Miguel. Voyons, faites un petit effort de mémoire. Où avez-vous fait vos études ? Quand vous êtes arrivé pour la première fois à la Fondation, vous étiez déjà un très grand savant.

— J'ai tout oublié. Cela n'a pas d'importance d'ailleurs ! »

Il s'arrêta un instant avant de poser à Alice la question qu'il redoutait confusément le plus. « Votre père vous a-t-il jamais parlé d'un certain Wilson ? demanda-t-il enfin.

— Je ne m'en souviens pas. Pourquoi ?

— Une idée comme cela. Il me semble me rappeler qu'un personnage de ce nom a été pour beaucoup dans mon éducation. Vous savez ce que c'est que l'amnésie, la perte de la mémoire si vous préférez ? Eh bien, j'ai souvent l'impression d'être un amnésique. Un jour viendra sans doute où je me rappellerai tout mon passé. Mais pour le moment, je vous jure qu'il m'est aussi inconnu qu'à vous. C'est pour cela que je travaille sans arrêt... J'essaie de ne pas me souvenir...

— Ce que vous avez oublié vous effraie ? » Demanda tranquillement Alice.

Elle lui parlait comme à un enfant, sentant que c'était encore lui le plus malade des deux.

« Terriblement, reconnut-il. Le travail est mon seul refuge. Savez-vous, continua-t-il gravement, que je suis parfois si bouleversé que je suis tenté de boire.

Et pourtant je n'ai jamais touché à une goutte d'alcool de ma vie.

— Ce n'est pas le moment de commencer, affirma-t-elle. Le remède serait pire que le mal. Pensez au but que vous poursuivez.

— Je ne suis pas sûr moi-même d'en avoir un ! Je travaille par instinct, par habitude, pour m'engourdir l'esprit. Sans ce travail incessant, j'en serais réduit aux drogues ou à la boisson. Le plus affreux c'est que, l'un après l'autre, mes projets avortés surgissent inopinément du tombeau quand je suis seul ou que je ne pense à rien. J'essaie alors de les réaliser, mais chaque fois je m'en lasse avant d'avoir terminé.

— Ne pouvez-vous pas trouver un sujet de recherche qui vous intéresse, qui vous rende vraiment heureux par lui-même ?

— Je l'ai trouvé », dit-il lentement, en la fixant de ses yeux sombres. « C'est le problème qui conditionne tous les autres... Si seulement je parvenais à me rappeler pourquoi...

— De quoi s'agit-il ? Chuchota-t-elle, rendue inquiète par l'expression de son mari.

— De la vie et ce qu'elle peut devenir, répliqua-t-il. La création de la vie, sa transformation à mon gré, à l'exclusion du hasard ou d'une évolution aveugle, voilà ce qu'était mon rêve ! »

Il prit distraitemment les cigarettes de la jeune femme, en plaça une entre ses lèvres, l'alluma et en tira une longue bouffée, comme un fumeur endurci. « Je ne vous ai pas encore dit le pis. C'est une chose qui me hante comme un cauchemar, qui fait que je n'ose même plus m'endormir. »

Elle le regardait avec des yeux arrondis par la stupéfaction.

« Je sens que je finirai par retourner dans les affreuses ténèbres où j'ai vécu jadis, avant l'éveil de mon intelligence. Je sais que je me souviendrai de tout quand il sera trop tard. Sans que je puisse comprendre pourquoi, une créature hideuse apparaît toujours dans l'obscurité dès que je ferme les yeux.

— Que voulez-vous dire ? demanda Alice, pâle d'effroi.

— Je vois une araignée noire. C'est elle la cause de mon amnésie. »

Elle essaya de ne pas lui montrer le choc terrible que ce dernier aveu avait provoqué chez elle.

« Mais, Miguel, dit-elle soudain, je ne savais pas que vous fumiez ! »

Il fixa sa cigarette comme si ç'avait été un aspic. « Moi, je fume ? s'écria-t-il. Mais, quand donc ai-je allumé cette maudite cigarette ?

— Il y a une ou deux minutes. Vous ne vous en souvenez plus ?

— Non, dit-il en s'essuyant la bouche avec dégoût. Je n'ai jamais fumé. L'odeur du tabac suffit à me donner la nausée. C'est bien la

preuve que je ferais mieux de travailler au lieu de rester là à dire des insanités.

— Je vous accompagne, décida-t-elle. Vous m'en avez donné l'autorisation ?

— Vraiment ? Eh bien, soit, venez. Nous allons passer un bon moment ensemble. Je travaillerai et vous lirez ou ferez la sieste si vous vous sentez fatiguée. Allons-y ; rien ne vaut le travail. »

Ils arrivèrent au laboratoire un peu avant neuf heures. Tout y était aussi calme qu'à l'ordinaire. Alice pensa avec une joie secrète que le travail était encore le seul remède aux idées noires de son mari.

Comme beaucoup d'intellectuels, De Soto avait des tendances à la neurasthénie. Seule la création lui apportait quelque détente.

« Comment peut-on lui conseiller d'abandonner tout cela ? » se dit-elle, bien loin d'imaginer que le demi-fou qui semblait se torturer à plaisir était son vrai mari, tandis que le brillant inventeur absorbé par son travail n'était qu'une ombre factice.

« Ce soir, je vais travailler sous deux millions de volts, la prévint-il. Il faudra être prudent. »

Elle parut surprise. « Je croyais, dit-elle, que vous alliez jusqu'à vingt millions de volts sans prendre de précautions particulières ?

— C'est exact. Mais à deux millions de volts, on arrive à un seuil délicat. Une erreur infime peut me faire passer des rayons gamma aux rayons cosmiques, aux plus doux bien entendu. Dès qu'ils commencent à se former dans l'ampoule, on ne peut plus les arrêter, ils gravissent toute l'échelle et finissent par atteindre la dureté des rayons qui sillonnent les espaces interplanétaires. Leurs effets sur l'organisme sont terrifiants, à moins qu'il ne soit convenablement protégé. Vous allez mettre trois épaisseurs de vêtements isolants. Ils ne vous gêneront pas dans vos mouvements : la matière dont ils sont faits est aussi légère qu'une toile d'araignée.

— Êtes-vous bien sûr de ne courir aucun danger ?

— Tout à fait sûr, dit-il en riant. Cela fait déjà deux jours que j'y travaille. »

Il alla au placard et enfila trois épaisseurs de vêtements protecteurs. Alice en fit autant. Pendant qu'elle les passait, il s'assura d'un coup d'œil furtif qu'elle ne le regardait pas. Sur un rayon situé derrière l'ampoule électrique, il prit alors une petite écuelle plate de la taille d'un dollar en argent qu'il éleva à la lumière. L'écuelle était pleine d'une eau limpide où flottait un unique globule transparent de la taille d'un petit pois. À première vue, ç'aurait pu être une goutte d'huile ou un œuf de poisson. Cependant le centre du globule était un peu plus foncé que sa périphérie, ce qui écartait l'hypothèse de la goutte d'huile. De Soto parut satisfait. Il plaça sans bruit la petite

écuelle dans le placard, en referma la porte et revint près d'Alice.

Après s'être assuré qu'elle était bien enveloppée de sa triple armure de matière plastique, De Soto se dirigea vers sa boîte noire et se mit en devoir de la brancher à sa nouvelle ampoule. Celle-ci n'était pas une réplique de celle que Crâne avait brisée, mais un modèle plus perfectionné.

Au début, tout alla bien. Les commutateurs fonctionnaient parfaitement et De Soto commença par faire passer deux cent cinquante mille volts dans l'ampoule qui, à la différence du massif prototype de Crâne, ne manifestait extérieurement aucun phénomène spectaculaire et ne devenait même pas fluorescente.

Alice suivait les mouvements de son mari sans en avoir l'air ; en le voyant si absorbé et apparemment satisfait de son travail, elle se replongea-dans son livre.

De Soto éleva progressivement le voltage jusqu'à deux millions de volts et s'arrêta là. Alice jeta un coup d'œil vers lui.

« Votre expérience n'est guère passionnante », lui cria-t-elle de l'autre bout du laboratoire.

De Soto, qui avait complètement oublié sa présence, tournait alors le dos. En entendant sa voix, il sursauta. Puis, se rappelant qui venait de parler, il se mit à rire. Malheureusement, en se retournant vers sa femme, il accrocha avec sa manche deux des commutateurs. Cette malchance imprévisible lança d'un seul coup vingt millions de volts sur la cathode, dans un élan irrésistible.

Il était trop tard pour rectifier l'erreur en coupant le circuit. De Soto le fit cependant instinctivement en comprenant ce qui venait de se passer. Alice vit sa figure se contracter sous l'effet d'une terreur qu'elle ne comprenait pas.

« Quelque chose ne va pas ? cria-t-elle en se précipitant vers lui.

— Restez où vous êtes ! hurla-t-il. Ne touchez pas à vos vêtements !

— Allons-nous-en », supplia-t-elle sans bien comprendre la cause de son effroi. « Pourquoi restez-vous là ?

— Je ne peux pas faire autrement, haleta-t-il, figé sur place. Voilà que je commence à me souvenir. Regardez... »

Une lueur d'un bleu sombre était apparue dans la moitié inférieure de l'ampoule, elle éclaira bientôt tout le laboratoire d'une lumière glauque et blafarde.

« L'ampoule devrait être blanche, gémit De Soto. Il se passe quelque chose d'anormal. »

La lueur bleue se rétractait maintenant, comme comprimée par un invisible piston, mais son intensité augmentait de façon intolérable.

Rapidement elle se réduisit à une simple ligne bleue incandescente qui finit par disparaître complètement.

« Attention, hurla-t-il. Elle va éclater. »

Mais l'explosion attendue ne se produisit pas. Tandis qu'il fixait l'obscurité sombre, De Soto croyait rêver. Il aperçut des sortes de petits tourbillons lumineux qui voltigeaient à l'extérieur de l'ampoule et s'agrandissaient peu à peu. L'un d'eux vint se briser contre sa main gantée, un autre heurta sa cagoule protectrice à la hauteur de ses lèvres. Sa mémoire restait pourtant engourdie.

« La même chose m'est déjà arrivée, dit-il entre ses dents. Mais où ? Et quand ? »

Alice le saisit par le bras. « Allons-nous-en, supplia-t-elle. Il doit y avoir du danger... Oh ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que... ? »

De Soto vit les yeux de sa femme se fixer avec horreur sur la porte du placard. À l'intérieur de celui-ci, quelque chose s'agitait avec fureur et poussait violemment la porte mal close comme pour s'échapper.

Défaillante, elle s'accrocha au bras de son mari. « Mais qu'y a-t-il là-dedans ? J'ai peur, Miguel,... si peur !

— Je ne me souviens plus bien... », Murmurait-il toujours, comme dans un rêve. « Je sais qu'il y avait une araignée dans une boîte... »

Il n'acheva jamais sa phrase. D'un léger effort le monstre hallucinant s'était libéré et avait fait irruption dans le laboratoire. Pensant être devenue folle, Alice se précipita vers la porte en hurlant. De Soto, lui, était resté figé sur place, hypnotisé par la gigantesque créature qui bondissait lourdement vers lui. C'était un crapaud, de la taille d'un homme adulte et d'une hideuse difformité. Il n'avait pas d'yeux et sa peau gélatineuse était parsemée de trous gros comme le poing d'où s'échappait un ruissellement ininterrompu de petits. À peine tombés sur le plancher, les têtards s'y développaient aussitôt. Des pattes frêles leur poussaient, grandissaient à une vitesse de cauchemar. Presque aussitôt l'ignoble masse vivante s'affaissa sur elle-même pour n'être bientôt plus qu'un grouillement informe d'inépuisable fécondité.

Sans avoir pris le temps de réfléchir, De Soto s'aperçut qu'il projetait la flamme brûlante d'un chalumeau oxydrique sur l'horrible tas de chairs vivantes. Mais, tandis que les innombrables rejets se gonflaient en sifflant sous la brûlure avant de s'évaporer, De Soto croyait voir des milliers d'araignées noires sortir d'une boîte. Une fois déjà, il avait vécu ce cauchemar, mais quand ?

Dès que sa besogne destructrice fut terminée, il sortit, épuisé, du laboratoire. Il voulait rassurer Alice, mais il la trouva étendue tout de

son long de l'autre côté de la porte : elle était évanouie.

« Il faut que je la persuade qu'elle a rêvé, se dit-il en la soulevant doucement dans ses bras. Dans la rue il héla un taxi qui passait. « Ma femme s'est trouvée mal, dépêchez-vous », dit-il en donnant son adresse au chauffeur. « Je ne suis qu'un crétin, murmura-t-il. Je suis comme eux tous : je ne fais que des bêtises. »

Quand il fut arrivé chez lui, il se hâta de mettre Alice au lit et d'appeler Brown.

« Elle a eu peur au laboratoire, expliqua-t-il au médecin. Persuadez-la qu'il ne s'est rien passé du tout.

— Est-ce bien la vérité ?

— Si nous voulons qu'elle garde sa raison, il faudra que cela le soit ! »

Alice resta pendant deux semaines entre la vie et la mort. Même lorsqu'elle reprenait conscience, elle était à peine lucide. On ne put jamais savoir si elle croyait vraiment que son affreuse aventure n'avait existé, comme le lui affirmaient De Soto et le médecin, que dans son imagination. Quand elle fut enfin hors de danger, elle resta pâle et sans forces. Jamais elle ne fit allusion aux incidents de cette terrible soirée. On crut qu'elle avait tout oublié...

XII

SON FILS

Six mois plus tard, un ophtalmologiste perplexe examinait avec soin l'œil droit d'un homme au teint terreux qui paraissait très fatigué.

« Voilà bien la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue ! s'écria le médecin. Et vous dites que vous y voyez encore parfaitement ?

— Tout aussi bien qu'avant, répliqua son client d'un ton las.

— Quand avez-vous constaté ce phénomène pour la première fois ?

— Il y a environ cinq mois. C'était un matin, pendant que je me rasais. J'ai remarqué une petite tache bleue sur le bord supérieur de mon iris, à la base de la zone bleue que vous voyez maintenant. J'ai d'abord pensé que c'était peut-être un début de cataracte. Comme je ne lis presque jamais, cela ne m'a pas beaucoup gêné.

— Ce n'est pas une cataracte, affirma l'ophtalmologiste. Je ne constate qu'une mince zone bleue dans le noir de votre iris. Vos yeux sont en train de changer de couleur, voilà tout. Cela n'a rien d'inquiétant. Cela vous ennuierez-il que je signale votre cas à la société médicale, monsieur De Soto ? Bien entendu, je garderai votre nom secret.

— Cela m'est égal. En somme, je n'ai rien de grave ?

— Je ne crois pas. Vous avez seulement inversé l'ordre habituel des choses. Les bébés naissent tous avec des yeux bleus qui virent souvent au brun ou au noir au bout de quelques mois. J'espère que vous n'en reviendrez pas au stade des biberons ! conclut-il en riant.

— Ne craignez rien, répondit De Soto, l'air sombre. Mais un petit verre de whisky me ferait du bien.

— Cela peut se trouver, dit le médecin en souriant. J'en ai toujours une réserve pour ceux de mes malades à qui je dois apprendre de mauvaises nouvelles. »

Il servit une bonne rasade à De Soto et quelques gouttes seulement pour lui-même. « À votre santé, conclut-il.

— À la vôtre, répondit De Soto qui vida son verre d'un trait. J'en avais vraiment besoin ! »

Dès qu'il se retrouva au soleil du matin, il éprouva un brusque

sursaut de dégoût. « Comment ai-je pu boire une pareille saleté ? Ça sent la punaise ? Pouah ! On ne m'y reprendra plus ! »

Il héla un taxi et se fit conduire à la Fondation où devait se tenir une assemblée du conseil d'administration pour discuter la contre-offensive projetée par la Fondation Erikson contre la P.T.C. Au cours des six derniers mois, Williams avait poussé à fond les recherches destinées à commercialiser l'invention de De Soto à l'échelle mondiale. L'Amérique, l'Europe, l'Afrique et l'Asie étaient déjà inondées d'un flot de littérature publicitaire diffusant partout la bonne nouvelle que la transmission sans fil de l'énergie électrique, sous haute ou basse tension, n'était plus un rêve théorique mais une réalité qui serait mise avant peu sur le marché. C'était là, affirmait-elle, à juste titre, une découverte d'une importance comparable à celle de la machine à vapeur. Pendant toute cette furieuse campagne, la Fondation Erikson avait observé un silence surprenant. Chacun se demandait si elle avait véritablement pris son parti de la ruine qui l'attendait.

La vérité n'était connue que du conseil d'administration et du personnel technique. La Fondation Erikson avait discrètement déposé plusieurs demandes de brevets, qui, du reste, n'étaient pas encore acceptées. Elles étaient si ingénieusement fragmentées que pas un spécialiste sur mille n'aurait soupçonné leur véritable intérêt. Les techniciens qui avaient collaboré aux recherches ne se rendaient pas exactement compte eux-mêmes de ce qu'ils faisaient. De Soto se réservait d'apporter lui-même les derniers éléments de sa découverte.

Le président ouvrit la séance en rendant un hommage dithyrambique au génie de leur directeur général qui, déclara-t-il, avait mis le monde entier entre leurs mains. Un monopole mondial, non seulement sur la transmission de l'énergie mais aussi sur sa production, allait rendre la Fondation Erikson invulnérable à toute concurrence.

De Soto prit ensuite la parole. Il vacillait légèrement.

« Messieurs, commença-t-il, je dois d'abord m'excuser d'être un peu ivre.

— Allons, monsieur De Soto, dit le président assez fort pour dominer l'effervescence naissante de l'assemblée. Nous savons tous que vous aimez plaisanter.

— Je ne plaisante pas. Je suis bel et bien saoul. Je viens de vider une demi-bouteille d'excellent whisky.

Mais n'allez surtout pas croire que je suis hors d'état de raisonner sainement. C'est la première fois que je bois de l'alcool depuis... Dieu sait quand ! Cela m'a un peu monté à la tête, mais la sensation de chaleur que j'éprouve maintenant m'est très agréable. » Tout le monde le dévisageait avec stupeur.

« En ce moment, reprit-il solennellement, vous ne pensez qu'à ruiner vos concurrents, hein ? Tant qu'il y aura quelque part un actionnaire avec un dollar en poche, vous courrez après lui pour le lui prendre. C'est bien cela ? Je suis désolé, mais j'ai l'habitude de parler net. »

Il se détourna pour cracher par la fenêtre.

« Voulez-vous savoir toute ma pensée ? Vous me faites mal au cœur ! J'aurai passé ma vie à chercher un être humain sans le trouver ! »

Il changea de ton. « Pour le bien de l'humanité, dit-il très bas, je vous conjure de renoncer à vos projets avant qu'il soit trop tard. »

Un administrateur se leva. Les paroles de De Soto semblaient l'avoir impressionné.

« Devons-nous comprendre que votre invention n'est pas aussi au point que vous le pensiez ? »

De Soto éclata de rire.

« Ils sont incorrigibles ! hurla-t-il. Ah ! vous n'aurez pas volé ce qui va vous arriver. »

Le président se souvint brusquement de sa conversation avec Crâne. Celui-ci n'avait-il pas prévu que De Soto pourrait fort bien acculer à la ruine à la fois la Fondation et ses concurrents ?

« Vous êtes certain – que nos essais pourront convaincre les experts ? » insista-t-il.

Cette fois, De Soto ne sourit même pas. Il avait compris qu'il parlait en pure perte.

« Pour la dernière fois, répéta-t-il cependant, je vous demande d'abandonner ce projet. La seule chose que vous ayez à faire c'est d'exposer vos plans à vos concurrents qui ne pourront pas ne pas reconnaître leur irrémédiable défaite. Vous leur proposerez de renoncer définitivement à exploiter mon invention s'ils vous laissent le contrôle de leurs sociétés. Ils ont plus d'intérêt à capituler qu'à s'obstiner.

— Où voulez-vous en venir ? demanda un administrateur.

— Je ne puis vous le dire.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit cela il y a six mois ?

— Parce qu'à ce moment je n'avais pas le même point de vue.

— C'est-à-dire ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Mais pourquoi, monsieur De Soto ? Vos raisons pour changer d'avis ne peuvent être qu'honorables.

— Honorables ? répéta De Soto en éclatant de rire. Qu'est-ce que

l'honneur pour un imbécile ? J'ai changé d'avis, voilà tout. Ou plutôt c'est mon esprit qui a changé. »

Quand ils furent un peu remis de leur stupeur, un des administrateurs traduisit le sentiment général.

« Si nous sommes sûrs de réussir comme M. De Soto nous l'affirme, je ne vois pas pourquoi nous poursuivrions cette discussion. Je propose donc que notre directeur général soit invité à mettre notre programme à exécution d'ici un mois, comme prévu. »

Le vote fut unanime.

« C'est votre dernier mot ? » demanda tranquillement De Soto.

Le président acquiesça.

« Votre décision est un suicide collectif ; vous venez de vous condamner à mort, vous, vos fils et vos filles. Je devrais vous envoyer au diable, si je ne savais pas que, dans les trente prochaines années, cette terre sera transformée en un enfer, pire que Dante n'en a jamais rêvé. Je vous donne ma démission, pour prendre effet immédiatement ! »

Il claqua la porte derrière lui, laissant à leur fureur les administrateurs abasourdis.

« Il est ivre, risque l'un d'entre eux.

— Ou fou, dit un autre. Nous devons nous féliciter qu'il ait donné sa démission. Nous n'avons plus besoin de lui, maintenant que nous connaissons les détails de son invention. Je suis d'avis que nous ne cherchions pas à le faire revenir sur sa décision. À quoi peut-il nous être bon maintenant ? À rien. »

Telle fut, semble-t-il, l'opinion générale.

Sitôt rentré chez lui, De Soto annonça à sa femme qu'il venait de donner sa démission. Alice, toujours pâle et languissante, l'approuva distraitement.

« Vous savez mieux que personne ce que vous avez à faire.

— J'ai l'intention de quitter cette maison dès demain matin. Je ne veux pas continuer à vivre ici de la charité de la Fondation. Allons à la campagne. Je trouverai bien un coin agréable quelque part.

— Ne pourrions-nous attendre que... »

Elle ne termina pas sa phrase. « Il n'y en a plus pour bien longtemps », ajouta-t-elle.

Il lui lança un regard où se mêlaient la crainte et la pitié.

« Oh ! Si vous voulez. Nous pouvons très bien rester ici un mois encore. Que dit Brown ?

— Il n'est pas encore venu aujourd'hui. Il doit être trop occupé.

— Ah ! En effet, je me rappelle : la Société de biologie se réunit

aujourd'hui et il fait partie du comité. Ne vous tourmentez pas. Tout ira très bien. Nous resterons ici tant que vous voudrez. Toute réflexion faite, cela vaudrait même mieux.

— Mais votre démission ?

— Oh ! Quant à cela, je me charge de mettre dans ma poche les administrateurs. Au besoin je rachèterais la boîte. Nous sommes très, très riches, vous savez, dit-il en riant pour essayer de la réconforter. C'est même pour cela que j'ai donné ma démission.

— Je voudrais tant que ce soit fini, soupira-t-elle.

— Allons, allons, vous serez bientôt heureuse comme une reine.

— Dites-moi, Miguel, demanda-t-elle lentement, ai-je bien toute ma tête depuis cette horrible soirée au laboratoire ? J'ai parfois l'impression de vivre un cauchemar. Je me suis évanouie, n'est-ce pas ? Est-ce que vraiment je vous paraissais normale ?

— En voilà une idée ! s'écria-t-il avec un étonnement bien joué. Dans votre état on se fait toujours un tas d'idées noires. Cela ne signifie rien. Demandez à Brown ce qu'il en pense si vous ne me croyez pas. Il viendra sûrement tout à l'heure. D'ailleurs je vais lui téléphoner. »

Brown était déjà à la Société de biologie, mais on put le toucher rapidement et il promit de s'échapper le plus tôt possible pour passer chez les De Soto.

« Elle s'imagine je ne sais quoi, lui confia De Soto dans le hall. Il faut absolument que vous lui remontiez le moral.

— Je ferai de mon mieux. C'est assez fréquent à ce stade, vous savez. Il n'y a pas de quoi s'alarmer. »

Trente minutes s'écoulèrent avant que Brown rejoignît le mari inquiet.

« Alors ? demanda De Soto.

— Physiquement, elle est tout à fait normale, mais elle me paraît divaguer étrangement.

— Comment cela ? demanda De Soto dont le visage déjà blafard pâlit encore davantage.

— Asseyez-vous. Il faut que je vous confie un fait que je n'ai jamais eu le courage de révéler à personne au monde – excepté à Crâne. Nous en avons été témoins tous les deux. Le délire d'Alice a un certain accent de vérité. Du moins il me semble. Peut-être serez-vous aussi de mon avis quand j'aurai terminé ce que j'ai à vous dire. Vous voyez à quoi je fais allusion ?

— Vous avez constaté l'effet des rayons ultra-durs sur les tissus vivants ?

— Oui. J'accompagnais Crâne. »

Cinq minutes suffisent au médecin pour donner à De Soto un compte rendu suffisamment précis de ce qui s'était passé lors de sa première visite au laboratoire. « En moins de vingt-quatre heures, ces araignées sont nées, se sont développées et reproduites à une vitesse terrifiante. Comment leur vitesse d'évolution a-t-elle pu être accélérée à ce point ? Où les œufs de ces affreuses créatures ont-ils trouvé les éléments nutritifs indispensables ? Ce sont là des questions auxquelles Crâne et moi pensons que vous pouvez répondre.

— Pourquoi donc ? Je n'étais pas à la Fondation à ce moment-là. Pourtant, ajouta-t-il avec un sourire amer, la solution de votre problème n'est pas bien compliquée. Supposez que les choses se soient passées comme vous le disiez. Vous vous demandez où vos araignées ont pu trouver la nourriture qui leur était nécessaire pour se développer si vite ? Mais ne disiez-vous pas que le plancher était parsemé de millions d'œufs, non éclos ? Il fallait donc que les mères, au moins, fussent bien nourries. Ne vous êtes-vous pas dit que ces mêmes radiations qui avaient déclenché l'apparition et la transformation de vos araignées pouvaient en même temps les nourrir ? L'azote, le gaz carbonique, l'oxygène et les traces d'autres gaz que contient l'atmosphère ont été instantanément transformés en composés organiques, sous l'influence de ces rayons. Si la matière peut être complètement détruite ou recrée par les rayons cosmiques à partir de protons et d'électrons vagabonds, pourquoi ne pas admettre la possibilité de transformations chimiques infiniment plus banales, telle celle de l'air en éléments nutritifs ? Cela se fait jusque dans nos laboratoires.

— Donc vous admettez que nous pouvons sans déraison croire au témoignage de nos sens ?

— Il le faut bien après avoir vu ce que nous a montré Wilkes. D'autres types de cellules ont été modifiés chez vos araignées : c'est la seule différence. C'est la dureté des rayons – ou si vous préférez la haute fréquence des ondes courtes émises – qui détermine quelles cellules seront stimulées ou détruites. Cela, vous l'avez deviné ?

— Je suis même allé plus loin, comme vous pourrez vous en rendre compte ce soir si vous voulez bien venir assister à la nouvelle conférence de Wilkes.

— Si Alice est assez bien et si cela ne l'ennuie pas trop que je sorte, j'irai avec plaisir. Elle se doute que ce qu'elle a vu sortir du placard existait réellement et n'était pas seulement le produit d'une imagination malade.

— Elle s'en doute, dites-vous ? Allons donc ! Elle sait qu'elle n'a pas rêvé. Ce qui l'inquiète, c'est justement votre silence. Pourquoi ne lui avez-vous rien dit ?

— J'ai eu tort. Une fois de plus... Ce soir-là Alice m'a parlé quand j'avais le dos tourné ; j'ai sursauté et ma manche en s'accrochant à un commutateur a fait le reste. Ce qui s'est passé ensuite m'a surpris autant qu'elle. J'ai étudié sans relâche ce phénomène. Mais si vous prenez la peine de jeter un coup d'œil sur ma ménagerie, vous constaterez qu'aujourd'hui la dernière cage est vide. Je suis fini – lessivé. Je ne me servirai plus jamais de ma bouteille de chloroforme ni de mon chalumeau oxyhydrique. La nature m'a vaincu.

— Que diable alliez-vous faire au moment où vous avez sursauté ?

— Vous aviez refusé de m'aider, répliqua De Soto, l'air sombre. J'essayais de me tirer d'affaire tout seul. Étant capable de contrôler l'évolution dans un sens, pourquoi n'aurais-je pas pu en faire autant dans le sens opposé ? Je voulais tâcher d'éviter le malheur que vous sentez comme moi plus que probable.

— Mais vous avez constaté que vous ne pouviez pas monter et descendre à volonté la gamme évolutive ?

— Dites que je ne voulais *plus*. Il y a dix mois j'aurais joué sur ce clavier en virtuose et j'aurais réussi. Malheureusement j'ai perdu une partie de mes capacités. Ne voyez-vous pas que je suis en pleine dégénérescence ? Tenez, regardez mon œil droit. Cette zone est-elle normale chez un homme bien portant ? »

Brown l'examina attentivement.

« Quand avez-vous constaté ce changement ?

— Il y a à peu près cinq mois. Pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, moi non plus. Pas plus que je ne puis m'expliquer mon découragement, ma lassitude. Avez-vous vu mon teint ? Et maintenant voilà que je perds mes cheveux.

— Mais tout ceci n'est que la conséquence d'un surmenage excessif. »

Sans répondre De Soto s'abîma dans ses pensées moroses. Il regarda le docteur droit dans les yeux avec un regard qui pour un instant avait retrouvé son ancien éclair dominateur.

« Vous allez me promettre de prendre soin d'Alice, quoi qu'il puisse m'arriver. Je l'ai beaucoup aimée et c'est ce qui m'a perdu. Toutes mes affaires sont en ordre. Elle sera très riche. Veillez seulement à ce qu'elle ne se fasse pas gruger et qu'elle n'aille pas épouser quelque aigrefin qui n'en voudrait qu'à sa fortune.

— Voyons, c'est absurde, répliqua le docteur d'un ton apaisant. Vous ne devriez pas vous faire du mal avec des idées pareilles. En dépit de ce qu'elle peut soupçonner, vous restez son unique raison de s'attacher à la vie.

— Mais si je meurs... de mort naturelle ?

— Vous avez de longues années à vivre. Mais, en tout cas, comptez sur moi ; s'il vous arrivait malheur, je veillerais sur les intérêts de votre femme. Et maintenant parlons de choses plus gaies. Venez-vous avec moi écouter la communication de Wilkes ? Cela promet d'être un moment unique dans l'histoire de la science. À l'exception de Crâne, de Wilkes, de moi, et peut-être de vous, personne n'a idée de ce que notre vieil ami va sortir de son sac à malices. Nous aussi nous avons joué notre petit air sur le clavier dont vous parliez. »

De Soto parut s'animer. « Comptez sur moi, dit-il en riant. Mais attendez pour juger d'avoir entendu tout l'orchestre.

— Quand cela ? demanda Brown.

— D'ici une trentaine d'années. Le prélude commencera dans un mois.

— Que voulez-vous dire ? Auriez-vous...

— Patience. Je rêve peut-être...

— Crâne et moi nous chargerons de vous réveiller, répliqua le médecin. Ne manquez surtout pas la séance de ce soir.

— Soyez tranquille. À tout à l'heure. »

Le grand amphithéâtre était comble bien avant l'heure prévue pour la communication de Wilkes, et De Soto eut du mal à trouver un siège tout au fond de la salle. Brown, qui présidait, présenta le conférencier. Des indiscretions qui venaient du comité laissaient prévoir une conférence passionnante. Les journaux, à grand renfort d'hypothèses et d'insinuations, avaient fait une large publicité à la séance. On murmurait même ici et là que les antidarwinistes allaient être définitivement écrasés.

À huit heures un quart, Brown donnait la parole au conférencier. Cette fois, Wilkes avait amené des notes. Il commença par retracer brièvement la théorie de l'évolution. Les amateurs de sensations fortes se mirent bientôt à bâiller et à frotter leurs pieds sur le plancher. Wilkes, sans leur prêter la moindre attention, continua à développer ses arguments arides avec la patience du ver forant son trou dans une planche. Au bout de quarante minutes, il avait enfin terminé son préambule. Il écarta ses notes, gonfla sa poitrine, tira ses manchettes et se jeta à l'eau.

« Tout cela, mesdames et messieurs, est vieux comme Hérode. Vous avez tous appris cela à l'école primaire, ou du moins vous auriez dû l'apprendre. L'évolution est moins une théorie qu'une description. Attribue-t-elle à une *cause matérielle* précise l'origine des espèces ? Non. Les faits qu'elle a la prétention de coordonner sont presque aussi compliqués que la théorie qui les relie l'un à l'autre. Comparée aux

plus grandes théories mathématiques ou physiques, ce n'est à vrai dire qu'un ramassis d'enfantillages. Elle n'atteint pas le fond du problème... »

Les journaux du lendemain signalèrent que ce passage de la conférence suscita des réactions diverses. Sans se laisser arrêter par les huées et les rires moqueurs des tenants de la vieille école, Wilkes éleva la voix et continua son développement sans se soucier des rappels à l'ordre lancés par Brown à l'assistance.

— J'ai dit vieux comme Hérode, hurla-t-il. J'aurais pu dire vieux comme Démocrite et dépassé comme Lucrèce ! C'est de la métaphysique, mesdames et messieurs, ni plus ni moins. Tant que nous n'aurons pas pu contrôler le cours de l'évolution dans nos laboratoires, nous en resterons à la dialectique d'Aristote.

— Pouvez-vous la contrôler, oui ou non ? demanda une voix narquoise du fond de la salle.

— Silence ! cria Brown. Le public pourra poser des questions à l'orateur après la communication.

— Puisque l'individu malappris que j'entends vociférer au fond de la salle m'a posé une question pertinente, je ferai une exception en sa faveur et je lui répondrai. Non, je ne peux pas contrôler l'évolution.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ici ? Gronda une voix sépulcrale venue du balcon.

— Laissez-moi parler et vous le saurez. À la première interruption je quitte l'estrade. »

Un silence de mort accueillit cette menace. Un auditeur du premier rang qui se montrait enclin à bavarder se vit rapidement muselé par sa femme et Wilkes put reprendre son discours improvisé.

« Les faits d'abord, les amusettes ensuite, déclara-t-il. Avant que vous ne soyez en état d'apprécier le caractère décisif de mes arguments et d'en goûter tout le sel, je dois vous enfoncer dans le crâne quelques faits précis, malheureusement assez arides. Cela risque d'incommoder ceux qui ne sont pas habitués à faire travailler leurs méninges, mais ils s'en remettront.

« Considérons d'abord la cause, la raison matérielle de l'évolution. Quelle est-elle ? Je ne le sais pas plus que vous. Comme dit Newton *hypothèses non fingo*. Je ne me livre pas à de folles conjectures pour le plaisir. Mais, comme tous les savants, je suis forcé d'en faire. Je confronte ensuite mes hypothèses avec les faits ou avec les expériences par lesquelles j'ai essayé de confirmer mes conjectures. Dans le cas présent, poursuivit-il avec une satisfaction manifeste, un certain nombre de faits paléontologiques sont indiscutables. Les hommes sont des mammifères, c'est-à-dire que la femme nourrit ses enfants et que ceux-ci naissent vivants. Les reptiles ne sont pas des

mammifères, pour la bonne raison que leurs petits ne naissent qu'à moitié vivants, sous forme d'œufs. Les oiseaux non plus ne sont pas des mammifères. Et pourtant les oiseaux comme les mammifères descendent des reptiles. Voilà ce que nous apprend d'une façon irréfutable la paléontologie.

« Tout être humain qui voudra remonter suffisamment haut dans sa généalogie découvrira qu'il n'est, en fin de compte, qu'un simple rameau du plus grand des arbres généalogiques qu'on ait jamais connus : celui des reptiles. Autrement dit, les reptiles sont nos ancêtres. »

Un coup de sifflet prolongé qui s'éleva du troisième rang interrompit le professeur. Ce dernier attendit placidement que son perturbateur fût à bout de souffle.

« Je constate, reprit-il, que l'évolution a encore beaucoup à faire pour quelques-uns d'entre nous ! Pour reprendre ce que j'étais en train de dire quand l'honorable auditeur du troisième rang a eu l'obligeance de me fournir un exemple concret, nous supposons que nous pouvons contrôler cette évolution dans les deux sens. Supposons d'abord que nous puissions revenir très loin en arrière dans l'évolution humaine et cela très rapidement. En moins d'une demi-heure nous nous retrouverions en train de bavarder dans les arbres avec nos cousins les singes ; une heure plus tard nous nous verrions, nos cousins et nous, face à face avec d'étranges petits mammifères qu'aucun de nous ne reconnaîtrait pour ses arrière-arrière-grands-parents. Finalement, après deux heures de cette remontée infiniment rapide aux sources du temps, nous assisterions, vous et moi, à un bien étrange spectacle : nous verrions toute une colonie apeurée de reptiles, leurs courts bras maigres repliés sur leurs étroites poitrines, contempler avec une horreur mêlée d'effroi leurs extraordinaires rejetons : les premiers mammifères. Si ces malheureux parents pouvaient voir assez loin dans un nébuleux futur ils apercevraient les derniers représentants de leur espèce, exterminés sans pitié par les descendants robustes de ces premiers mammifères inoffensifs.

« Avant d'en venir à un tableau un peu plus réconfortant, jetons un coup d'œil sur un autre qui flatte davantage notre vanité d'hommes. Supposez qu'une poule ou tout autre oiseau puisse gravir en sens inverse tout le chemin parcouru depuis le début des temps. Elle rejoindrait les reptiles plus rapidement que nous. À supposer qu'elle se déplace à la même vitesse relative que nous au cours de cette petite promenade généalogique, il lui suffirait d'un quart d'heure pour voir ses plumes transformées en écailles et son bec sans dents remplacé par une espèce de gueule cornée, hérissée de longues dents pointues.

« Passons maintenant au tableau plus réconfortant que je vous annonçais. Accélérons l'évolution en sens inverse. Avançons au lieu de reculer. Bien entendu, nous finirons par disparaître à notre tour tout comme ces grands reptiles dont nous sommes issus. Mais, sur le chemin de notre extinction, nous serons passés par un stade qui n'aura rien de désagréable. Nous aurons maîtrisé presque complètement les forces physiques de la nature ; la race humaine tout entière sera devenue plus intelligente qu'elle ne l'est actuellement ; elle aura connu une joie de vivre très accrue. Les mécontents auront péri. Ce qu'il peut y avoir de noble dans leur mécontentement ne nous importe pas en ce moment. Ils auront fini comme l'aepyornis, longtemps avant l'apparition de la nouvelle race pour une raison fort simple : c'est que le mécontentement a une action destructrice sur l'espèce. C'est un anesthésique dont la nature se sert pour endormir les inadaptés et leur faire accepter plus volontiers la mort, leur seule réponse à un monde avec lequel ils ne sont pas faits pour se mesurer. Beaucoup d'entre eux auront pu, pendant quelque temps, laisser le souvenir de grandes œuvres, mais ils finiront quand même par périr, eux et leurs œuvres.

« C'est là une hypothèse au moins vraisemblable. L'alternative que peut également nous réserver l'avenir ne l'est pas moins : de même que les mammifères sont issus des reptiles, de même une espèce d'êtres entièrement nouvelle peut surgir à son tour des mammifères, y compris de l'homme. Il est d'ores et déjà possible, après un examen minutieux de nos cellules reproductrices, de prédire dans leurs grandes lignes les caractères de l'espèce qui nous succédera. Mais je ne vous ennuierais pas aujourd'hui plus longtemps avec ces spéculations hasardeuses. Ce que l'on peut voir, entendre et toucher est plus convaincant que tout le reste, pour ceux qui ont des yeux, des oreilles et des doigts.

« Il y a six mois, j'ai eu l'honneur de vous présenter une série de dessins et de photos qui prouvaient sans conteste que mes collaborateurs et moi avons réussi à « tasser » en quelques heures l'évolution d'une certaine espèce d'êtres inférieurs qui normalement eût exigé des millions d'années. Ces protozoaires qui partent des types les plus primitifs pour arriver jusqu'aux plus complexes et redescendre ensuite au point de départ après d'innombrables générations, et le tout pendant les vingt-quatre heures qu'a duré notre expérience, ces protozoaires, dis-je, auraient dû convaincre tout être doué de raison de la valeur de mes conclusions. Ai-je réussi à convaincre un seul auditeur ? Non. Pareils à saint Thomas, ils verraient un mort ressusciter qu'ils ne me croiraient point. Aussi cette fois ai-je préparé à votre intention une démonstration plus convaincante, mais celle-ci dans le sens régressif. Plus exactement mon ami Brown a apporté des preuves : je me contente modestement de vous les présenter.

« Mesdames et messieurs, je vais maintenant vous apporter la preuve que nous avons réussi à faire régresser l'évolution. Ce que je vais vous montrer est une application de notre découverte au cas des oiseaux. Si, comme nous l'affirmons, nous sommes en mesure de remonter le cours de l'évolution des oiseaux, nous devons pouvoir vous présenter les reptiles préhistoriques dont les oiseaux sont issus.

« Nous sommes partis, pour nos expériences, d'une vulgaire poule brune de race Orpington. Avant d'être soumise au traitement voulu, elle pondait d'excellents œufs que mes collaborateurs ont dégustés en grand nombre. C'étaient des œufs de poule normaux. Après notre expérience, le sujet n'a plus pondu que de très petits œufs dont la coquille était remplacée par une membrane poreuse semblable à une sorte de peau rugueuse. Dix-huit de ces œufs anormaux ont éclos. Je vais vous présenter maintenant un reptile sorti d'un de ces dix-huit œufs. Il est mort à l'âge de quatre mois et quatre jours. Monsieur le président, voudriez-vous faire amener le bac d'alcool sur l'estrade, pour me permettre de poursuivre ma démonstration. »

Toute l'assistance se dressa d'un seul mouvement. Les huissiers empêchèrent difficilement les auditeurs des premiers rangs d'escalader l'estrade.

« Tout le monde pourra voir le reptile, hurla Wilkes. Attendez, je vous prie, que les huissiers vous laissent passer un par un. »

Une caisse oblongue, en forme de cercueil et recouverte de toile cirée, fut amenée sur un chariot à côté de l'orateur.

« Un peu plus à droite pour que tout le monde puisse bien voir, demanda Wilkes. Parfait. »

Dans un geste dramatique, le professeur découvrit son chef-d'œuvre.

« Et voilà ! »

Immergé dans le bac de verre rempli d'alcool, un monstre jaune citron, de la taille d'un énorme lézard à tête hypertrophiée, était couché sur son dos écailleux. L'occiput plat de cette tête démesurée reposait sur le fond de la cuve et les grandes mâchoires entrouvertes émergeaient presque de l'alcool. De la tête à la queue, le reptile mesurait environ deux mètres cinquante ; ses redoutables mâchoires n'auraient fait qu'une bouchée d'un porcelet. Les deux rangées de dents qui hérissaient chacune de ses mâchoires auraient facilement broyé les os d'un gros chien. Ses pattes de derrière, pareilles à celles d'un crocodile, étaient robustes et bien développées. Celles de devant, réduites à de simples ailerons griffus, étaient repliées lamentablement sur l'étroite poitrine de l'animal dans l'éternelle résignation de la mort. On pouvait à peine dire que sa peau était écailleuse. C'était plutôt un réseau compact de verrues triangulaires, atteignant chacune

la taille d'un demi-timbre-poste. Sur les mâchoires raidies du reptile défunt errait encore un sourire sardonique et figé, comme si cet être étrange, après avoir exploré le passé et l'avenir, avait maintenant atteint la sagesse des dieux.

On dit qu'il faut voir pour croire. Ceux qui affirment cela n'ont sans doute jamais eu affaire à des savants ! Le reptile en conserve fut d'abord salué par un silence incrédule. Bientôt, avec un ensemble touchant, une marée rythmée de « C'est un truquage ! » monta de la salle. La foule défilait sur l'estrade, contenue par les huissiers, passait devant le bac de verre, voyait de ses propres yeux le monstre jaune baignant dans son alcool... et repartait incrédule.

Sur un geste du président, chacun regagna enfin sa place. Brown prit alors la parole.

« Je puis dire en guise de conclusion que le professeur Wilkes n'est nullement surpris de l'accueil que vous avez réservé à sa démonstration. Puis-je vous demander un scrutin à mains levées ? Que ceux aux yeux desquels le contenu de ce bac constitue une preuve, si légère soit-elle, de la thèse du professeur Wilkes selon laquelle l'homme peut faire régresser l'évolution, veuillent bien lever la main. »

Moins d'une douzaine de mains se levèrent. Avant qu'on eût pu les dénombrer, une voix indignée s'éleva dans la salle.

« Monsieur le président !

— Monsieur Barnes ?

— Je me vois contraint de protester une fois de plus contre cette tentative pour transformer une séance de notre société en exhibition foraine. Le professeur Wilkes a voulu nous rendre victimes d'une grossière imposture. Son prétendu reptile est mort, mais je prétends, moi, qu'il n'a jamais vécu. La majorité des biologistes ici présents affirme que l'objet contenu dans cette cuve est le produit d'une supercherie parfaitement réussie, j'en conviens. Celui qui a passé des semaines et peut-être des mois à fabriquer le monstre aurait pu mieux employer ses talents. Que ce soit là une parfaite reconstitution d'un reptile disparu vers le milieu de la période mésozoïque, nous ne le contestons pas. Nous affirmons seulement qu'il s'agit d'un faux. »

Quand les applaudissements, les trépignements et les cris qui accueillirent cette affirmation se furent apaisés, on entendit une voix sonore réclamer la parole.

« Monsieur De Soto ? » lança Brown.

Toute l'assistance se retourna pour regarder le génial inventeur qui s'était levé tout au fond de la salle. Il avait passé jusqu'alors inaperçu de tout le monde, à l'exception de ses plus proches voisins. Qu'allait-il dire ? Allait-il se joindre à Barnes pour accabler Wilkes ?

« Puis-je demander au professeur Wilkes comment il est parvenu à modifier les cellules génératrices de sa poule de façon à obtenir un tel résultat ?

— En raison de l'accueil peu favorable qu'a reçu sa communication, le professeur Wilkes préfère ne pas répondre pour le moment, répondit Brown après avoir échangé quelques mots à voix basse avec le professeur.

— Dans ce cas, monsieur le président, puis-je avoir la parole pendant quelques minutes ? »

La réponse de Brown se perdit dans un tumulte général. « De Soto ! De Soto ! » Scandait la foule. Brown parvint enfin à rétablir l'ordre.

« M. De Soto voudra bien attendre quelques minutes pour prendre la parole. Auparavant, le professeur Wilkes souhaite nous apporter quelques précisions supplémentaires. Veuillez-vous rasseoir. Professeur Wilkes, vous avez la parole.

— Tout savant digne de ce nom doit se réjouir d'être traité de menteur par un de ses confrères, commença le professeur de sa voix la plus sèche. Je dois remercier le professeur Barnes de m'avoir rendu ce service. Je vous ai dit, vous vous en souvenez, que dix-huit des œufs anormaux pondus par notre poule brune avaient éclos. L'un des reptiles est mort à quatre mois. Dès sa naissance, c'était le plus frêle du lot, et nous désespérions de le garder en vie plus d'une semaine. Malgré tout ce que nous avons pu faire pour la pauvre bête, elle est morte. J'ai personnellement passé bien des nuits à son chevet pour essayer de la sauver. Si le professeur Barnes avait comme moi prodigué ses soins maternels à ce malheureux rejeton des temps préhistoriques, il ne raillerait pas aujourd'hui leur malencontreux échec. Ce reptile, mesdames et messieurs, était d'un naturel affectueux et aimable, tant qu'on ne se mettait pas à portée de sa dent. J'ai fini par l'aimer et l'estimer infiniment plus que je n'aime ni n'estime le professeur Barnes. Je ne peux pas lui répondre parce qu'on ne répond pas aux gens de sa sorte. Quant au reste de l'assistance, j'avoue être un peu déçu de son peu d'attention. Rappelez-vous que dix-huit œufs ont éclos. Un des reptiles est mort. C'est celui que vous voyez ici. Mais que sont devenus les dix-sept autres ?

— Très juste ! hurla Barnes en se levant d'un bond. Que sont-ils devenus ?

— Veuillez-vous adresser au président, intervint sèchement Brown d'un ton tranchant. Professeur Wilkes, que sont devenus les dix-sept autres ?

— Ils sont bien vivants et en excellente santé, répliqua Wilkes très simplement.

— Montrez-les-nous ! Clama l'auditoire.

— C'est malheureusement impossible... », Avoua Wilkes avec regret.

Là-dessus on se mit à crier à l'imposture avec tant de violence que les « pourquoi » déçus de quelques convertis furent noyés dans le vacarme. Ce fut néanmoins à ces derniers que répondit Wilkes, dédaignant les incrédules.

« Pour la bonne raison que cette estrade ne pourrait pas les contenir tous les dix-sept, loin de là ! À vrai dire ils ne sont pas de rapports très agréables, sinon derrière les barreaux d'une cage solide. C'est pourquoi je n'en ai amené qu'un. Mon ami Crâne va vous le présenter. Monsieur Crâne, quand vous voudrez... »

Des « oh ! » et des « ah ! » stupéfaits enveloppèrent le professeur comme des vapeurs d'encens. Il avait marqué un point et Barnes était réduit au silence, du moins chacun l'espérait. Tout auditoire, savant ou non, est changeant comme une jolie femme.

Les grands rideaux de velours rouge qui drapaient le fond de l'estrade s'écartèrent, démasquant Crâne qui dirigeait huit manœuvres bien musclés occupés à pousser à grand-peine une gigantesque cage d'acier montée sur une plate-forme à roulette. La cage fut amenée jusqu'au centre de l'estrade. Crâne se retira avec ses hommes, le rideau pourpre se referma, Wilkes et Brown descendirent dans la salle et les huissiers se préparèrent à repousser l'assaut des curieux.

Il y eut d'abord un grand silence. Puis l'effroi lui succéda. Puis la stupeur. Puis des applaudissements timides, presque dérisoires qui s'éteignirent aussitôt. Puis de nouveau un silence lourd, mêlé de crainte. Le reptile engourdi dans sa cage souleva son énorme tête, fixa pendant cinq secondes d'un œil ahuri la mer de crânes roses ou gris qui moutonnait devant lui, émit un rot sonore et se retourna d'un air indifférent. Au moment où ses lèvres cornées se retroussaient, les spectateurs haletants aperçurent deux doubles rangées de dents cruelles, toutes prêtes à mordre, plus acérées que celles d'un requin et aussi longues que celles d'un tigre des cavernes.

« Il a environ six mois et demi, remarqua simplement Wilkes. Le professeur Barnes a-t-il encore des remarques à présenter ? »

Rien ne vint rompre le lourd silence.

« Dans ce cas, continua Wilkes, j'attirerai votre attention sur l'odeur caractéristique que vous sentez certainement. Ceux d'entre vous qui ont eu l'occasion d'approcher un grand serpent vivant, un boa constrictor par exemple, la reconnaîtront sans doute. Celle-ci comme vous pouvez le constater est d'une nature analogue mais beaucoup plus forte ; elle a en outre des particularités propres. Ce que vous sentez, mesdames et messieurs, c'est l'odeur même qui paralysait

d'effroi nos ancêtres, les mammifères, lorsqu'ils essayaient d'échapper à leurs parents les reptiles en se cachant dans les roseaux préhistoriques. Cela vous dit quelque chose, n'est-il pas vrai ? »

Personne ne répondit. La brute indifférente, dont le cerveau n'était sans doute pas plus gros que celui d'un jeune moineau, leva la tête et hérissa ses écailles. Le long de sa colonne vertébrale épineuse, sur ses flancs massifs, un friselis de triangles vert clair passa lentement comme si une main invisible avait frotté les feuilles d'un artichaut à rebrousse-poil. La foule frissonna. Ils avaient déjà vu des oiseaux se livrer à ce manège. D'un brusque mouvement de son cou musclé et presque gracieux, le monstre accroupi agita les écailles de ses aisselles, se peigna rapidement l'épine dorsale de ses dents acérées, secoua voluptueusement tout son corps et reprit sa position indolente. Une infecte odeur fade flottait dans la salle.

« Je vous renvoie au premier bon traité de paléontologie venu, remarqua Wilkes des marches de l'estrade, pour toutes questions relatives à l'origine de ce reptile. Il est bien connu des spécialistes. Une fois adulte, il aura la taille d'une girafe et le volume d'un éléphant. C'est une des dernières espèces de reptile. Les plus grands avaient déjà disparu de la scène du monde quand celui-ci est apparu. Remarquez la dégénérescence de son thorax. Sa capacité pulmonaire est nettement insuffisante. Ses pattes de derrière trahissent également une certaine faiblesse. Sur ses flancs, là où on ne s'attendrait certes pas à les trouver, vous verrez deux excroissances en dents de scie. Ce sont des ailes embryonnaires qui essaient de percer la carapace des écailles. Les ailes, bien entendu, ne se sont pas développées de cette façon. Ce que vous voyez n'est qu'une des innombrables méthodes hasardeuses auxquelles recourt la nature pour forger une nouvelle espèce. Les ailes qui pousseront plus tard auront une origine plus profonde, elles proviendront des chromosomes de notre ami ici présent, à la suite d'une mutation. Ses cellules sexuelles (ce reptile est une femelle, soit dit entre parenthèses) contiennent en germe la mutation irrésistible qui produira finalement tous les oiseaux, y compris la poule brune dont descend cet être terrifiant.

« Je dis terrifiant, continua-t-il, parce que personnellement elle me fait très peur. Vous constatez qu'elle est semblable à feu son frère dans sa cuve de verre, à cela près qu'elle a cinq fois sa taille et par conséquent cent vingt fois son poids. Avant de vous expliquer pourquoi elle me fait peur, laissez-moi d'abord vous assurer que ni mes collaborateurs ni moi ne lui avons jamais donné de proies vivantes. Les porcs et les veaux dont elle a été nourrie étaient étranglés et dépecés avant d'être introduits dans sa cage. Un chat domestique appartenant à l'un de mes amis a commis l'imprudence de rôder près de la cage à un moment où le reptile était beaucoup plus

petit et pouvait encore passer sa tête entre les barreaux. Le chat a été mordu et il est mort en quatre secondes. À l'heure actuelle, la paléontologie ne nous permet pas de savoir si ce reptile est venimeux ou non. Après ce qui est arrivé au chat, je penche pour l'affirmative, mais il nous faudra attendre, pour être sûrs, que l'un de nos dix-sept pensionnaires meure. Pour des raisons sentimentales, je me refuse à disséquer le cadavre de son frère. Je vous demanderai de ne pas examiner de trop près l'animal. Il est peut-être dangereux. »

Comme pour souligner la dernière remarque du professeur, l'énorme masse qui remplissait la cage fut saisie d'une brusque crise de fureur. Le reptile s'était rué sur les barreaux de sa cage et se démenait maintenant avec des rugissements frénétiques. Des femmes s'évanouirent et durent être emmenées hors de la salle. Les hommes, figés sur place, essayaient tant bien que mal de faire bonne figure tandis qu'une puanteur intolérable envahissait l'air et que le monstrueux composé de serpent et d'oiseau tordait sa queue musclée en s'agrippant aux barreaux d'acier, avec des pattes dont les cinq doigts avaient un aspect étrangement humain.

« Emmenez-la ! » cria Brown du bas de l'estrade.

Crâne rassembla son équipe. Trois minutes plus tard, l'animal disparaissait derrière les portes d'acier masquées par les rideaux rouges dans un vacarme de sifflements horribles. Brown regagna le fauteuil présidentiel.

« M. De Soto demande la parole », annonça-t-il.

La foule se rassit dans un silence de mort tandis que De Soto gagnait l'estrade. Sa voix de basse chantante portait jusqu'aux coins les plus éloignés du balcon.

« Ce sont des faits que j'apporte, commença-t-il en guise d'introduction. Il y a quelques mois, je me suis livré à certaines expériences sur des tissus vivants que je soumettais à des rayons X, à haute fréquence et à ondes ultra-courtes. Les premiers résultats ayant été encourageants, je me suis servi des connaissances que je venais ainsi d'acquérir pour tâcher de prévoir l'action des rayons cosmiques qui sont, comme vous le savez, les radiations ayant la plus courte longueur d'onde que nous connaissions.

« Ces rayons sont capables de traverser une épaisseur de douze mètres de plomb. Grâce à leur force de pénétration ils doivent pouvoir atteindre les plus petites cellules de tous les êtres vivants, que ce soient des insectes, des mammifères, des protozoaires ou des hommes. En modulant de façon appropriée la longueur d'onde de ces rayons dont j'arrosais les chromosomes de mes sujets, j'ai découvert qu'il était possible d'accélérer ou de retarder à volonté l'évolution, de produire des mutations, c'est-à-dire des créations de nouvelles espèces (des

mammifères à partir de reptiles par exemple) ou de les inhiber complètement. Sur ce point, j'exagère peut-être : mes expériences ne justifient pas encore entièrement cette dernière hypothèse. J'avais cherché, voici quelques mois, à soumettre mes théories à une épreuve décisive. Malheureusement, certains accidents dus à des erreurs de méthode, ont rendu mes résultats douteux. J'attends encore une confirmation définitive, mais j'espère qu'avant un mois, je l'aurai eue. Vous êtes bien de mon avis, docteur Brown ?

— Je crois », murmura Brown d'une voix à peine audible.

De Soto lui adressa un petit signe de tête et poursuivit son exposé.

« J'affirme donc qu'il est possible de contrôler révolution dans les deux sens. Les deux communications du professeur Wilkes, celle qu'il nous a faite il y a six mois avec ses protozoaires et celle de ce soir avec ses reptiles l'ont démontré d'une manière indiscutable. Vous l'avez vu de vos propres yeux. Le professeur Barnes, lui-même malgré son légitime scepticisme n'a plus d'objections à formuler.

« Tout ceci, mesdames et messieurs, est d'ailleurs purement théorique et ne peut intéresser que des biologistes professionnels. Quelle application pouvez-vous en faire, en ce qui vous concerne ?

« Laissez-moi vous l'apprendre. Si nous sommes à même de contrôler les forces de l'évolution, si nous pouvons accélérer la marche de la nature un million de fois, si nous pouvons perfectionner notre race comme le prédisait le professeur Wilkes, à qui cela profiterait-il ? Oui, à qui ? Notre espèce vaut-elle qu'on la perfectionne ? Je vous avoue que je n'en sais rien.

« Supposez qu'on vous offre la possibilité de vous perfectionner. La saisiriez-vous au vol ? Je ne le crois pas. Aucun de nous en effet ne sait ce qu'est la perfection.

« Supposez encore qu'on vous ait offert la possibilité de résoudre tous vos problèmes, une fois pour toutes, et cela en moins d'une génération, disons en une trentaine d'années. En profiteriez-vous ? Non. Et pourquoi ? Parce que vous êtes des hommes sujets à l'erreur, tout comme moi-même.

« Supposez enfin que quelqu'un ait fait ce choix à votre place ? Lui en sauriez-vous gré ? J'en doute.

« Eh bien, mesdames et messieurs, je vous annonce que le choix a déjà été fait pour vous. D'ici quatre semaines, vous saurez ce à quoi l'avenir vous destine. Ce n'est ni vers le reptile ni vers le surhomme que vous allez ; il ne s'agit ni d'une régression vers la brute ni d'une ascension vers la divinité. En attendant... »

Certains membres de l'auditoire dont l'attention avait déjà faibli, remarquèrent que le docteur Brown suivait précipitamment un appariteur et disparaissait avec lui derrière le rideau rouge. Espérant

avec satisfaction que le reptile femelle avait dévoré un de ses gardiens, ils se renfoncèrent dans leurs fauteuils et attendirent impatiemment de voir revenir le président leur annoncer la tragédie qu'ils escomptaient. Ils en furent pour leurs frais. Au bout d'un instant, Brown réapparut en effet, mais vint seulement tirer par la manche l'infatigable orateur. Ils ne purent entendre ce que Brown avait chuchoté à l'oreille de De Soto.

« Venez tout de suite. Alice... »

Le fils de De Soto naquit une heure après la fin de la séance. Une heure plus tard, Alice était morte. Trente minutes après la mort d'Alice, Brown accourait chez Crâne.

« Dieu merci pour elle, elle est morte ! C'était vivant !

— Ou'est-ce que c'était ?

— Je n'en sais rien ! Pas un mammifère en tout cas. Cela vit encore ! De Soto l'a pris avec lui. »

XIII

SES DERNIÈRES VOLONTÉS

Le vieux Wilson n'avait pas été favorisé par la chance depuis le départ de son locataire, qu'il avait vainement cherché à remplacer. Il avait dû se résoudre à suivre un régime encore plus Spartiate que par le passé et ses voisins craignaient chaque jour de le retrouver mort dans son lit.

Pourtant un matin, il annonça fièrement à sa plus proche voisine que sa chambre était enfin louée.

« À qui ? hurla la commère dans la moins sourde des deux oreilles de Wilson.

— Ça, je n'en sais trop rien ! Cet imbécile-là paie d'avance en tout cas. Dites donc, c'est bien un billet de dix dollars, au moins ? Ma vue baisse de plus en plus. »

Une fois rassuré sur ce point, le vieux Wilson courut acheter un demi-jambon à l'épicerie du coin. Pendant quatre semaines, malgré tous leurs efforts, les voisins ne purent apercevoir ni Wilson ni son locataire. Ils en déduisirent que ce dernier devait être un travailleur de nuit. C'était sans doute exact, car il ne quittait sa chambre qu'entre minuit et trois heures du matin, pour aller acheter au petit bar du coin les quelques aliments nécessaires à sa subsistance.

C'est dire que le quartier s'attendait peu au drame qui s'abattit à l'improviste sur le monde entier. À l'expiration de la quatrième semaine, alors que le vieux Wilson commençait à se demander si son invisible locataire n'allait pas oublier son terme, une chose aussi horrible qu'imprévue se produisit à minuit.

Un quart d'heure plus tard, la T.S.F. annonçait déjà la tragédie au monde entier. Il était tout juste temps si l'on voulait éviter à l'humanité tout entière un sort aussi atroce qu'irréversible.

La police arriva sur les lieux cinq minutes après le premier hurlement inhumain qui déchira le silence pesant. Le vieux Wilson lui-même entendit ce cri, plus aigu que les sirènes des cars de police, et qui paraissait sortir des abîmes de l'enfer. Les policiers enfoncèrent la porte de la chambre louée à l'inconnu, à l'instant précis où s'éteignaient les derniers râles de son agonie. Revolver au poing ils pénétrèrent dans un capharnaüm de bouteilles vides, de papiers sales

et de restes de repas, le tout jonchant le plancher. L'inconnu était mort en se défendant contre un adversaire d'une supériorité physique écrasante. Quand ils virent l'être qui l'avait tué, ils sentirent leur sang se glacer dans leurs veines. Un policier parvint pourtant à recouvrer son sang-froid, et leva le bras pour viser. Le capitaine écarta l'arme d'un revers de main et la rafale de coups de feu manqua son but.

« Ne tire pas ! Prends d'abord l'enveloppe... Là, dans sa main... »

Au péril de sa vie, le policier fit un saut en avant, arracha l'enveloppe de la main crispée du cadavre et sortit de la pièce, derrière son collègue tout tremblant.

« Rassemblez tout le mobilier de la maison et barricadez la porte ! hurla le capitaine. Arrachez les portes du rez-de-chaussée et montez-les ici. Je reste en faction. »

Pendant que ses hommes couraient exécuter ses ordres, le capitaine jeta un coup d'œil sur la lettre. Elle était timbrée et adressée au docteur Andrew Crâne, de la Fondation Erikson. En travers de l'enveloppe, la mention « Personnelle et Confidentielle », était tracée à l'encre rouge d'une grande écriture irrégulière.

« Téléphone à ce type et dis-lui de venir immédiatement », ordonna le capitaine à un de ses hommes.

Trois minutes plus tard, Crâne l'avait rejoint. « Tiens, c'est l'ancienne adresse de Bork », avait-il remarqué quand on lui avait indiqué l'endroit où il devait se rendre.

Le capitaine lui tendit la lettre et lui demanda de la lire en sa présence. Toute la substance en était contenue dans la première page que Crâne parcourut d'un coup d'œil. Il n'eut pas besoin de lire le reste du volumineux document, ni de demander ce qui avait motivé cette descente de police. Il enfonça la lettre dans sa poche et se précipita vers l'escalier.

« Hé là, pas si vite ! lui cria le capitaine. Revenez un peu ici.

— Impossible. Il faut que la radio diffuse immédiatement la nouvelle... »

La porte d'entrée claqua derrière lui avant que l'officier eût pu réagir. Il filait déjà dans la rue à pleins gaz quand un coup de feu le manqua de quelques centimètres, brisant le pare-brise de sa voiture découverte. En prenant un carrefour sur deux roues, il parvint pourtant à semer ses poursuivants. Quatre minutes plus tard, il était installé devant le microphone de la station de radiodiffusion que la Fondation venait de faire construire conformément aux plans de De Soto, mais pour un usage bien différent de celui que Crâne comptait en faire.

Moins d'une demi-heure plus tard son bref message avait fait le tour du monde. Là où il faisait encore jour, toutes les stations de T.S.F.

avaient capté son annonce désespérée et, interrompant aussitôt leurs programmes, la retransmettaient inlassablement. Là où la radio s'était endormie, le télégraphe et le téléphone tirèrent du lit ingénieurs, journalistes et hommes d'État, du Sénégal au Cap et de Shanghai à Valparaiso.

Dans les pays les moins évolués, les sirènes ou même les cloches s'animèrent soudain ; des crieurs publics qui suivaient les cars de police annoncèrent aux habitants stupéfaits qu'ils devaient se lever sans délai et ne pas laisser pierre sur pierre des stations nouvellement construites par la P.T.C. Il ne fut pas nécessaire d'insister. L'intervention de De Soto à la Société de biologie, un mois plus tôt, avait été traduite dans toutes les langues, vulgarisée, résumée et rendue accessible aux masses d'un bout à l'autre du monde. Les photos des rejets de Bertha emplissaient déjà la première page de tous les journaux, deux jours après la communication de Wilkes. L'espèce humaine était donc plus ou moins préparée à la catastrophe qui menaçait de s'abattre sur sa tête, catastrophe qu'un seul homme s'efforçait de son mieux d'éviter. Huit heures plus tard, le mal eût été irréparable.

Dans les pays les plus civilisés, la loi martiale s'efforça timidement de contenir les masses déchaînées. Les sanglantes émeutes qui s'allumèrent partout firent de nombreuses victimes, tombées sous les balles des gardiens de l'ordre s'efforçant de sauver les biens d'une société étrangère. Mais les masses surexcitées étaient aussi imperméables à la violence qu'au raisonnement. L'instinct le plus profond de l'espèce s'était réveillé devant le danger collectif qui la menaçait.

L'instinct lutta donc et féroce. Pour un temps la civilisation parut submergée sous un raz de marée. Du Sénégal au Cap, de Londres à Leningrad, de Shanghai à Valparaiso, de New York à San Francisco, jusque dans les villages de tôle ondulée de tous les Bidonvilles du monde, une rage de destruction aveugle flamba comme une torche immense. Les vastes usines de la P.T.C. furent anéanties partout, par le fer, par le feu ou par la bombe, quatre heures après le premier appel aux armes lancé par Crâne.

Dans ce bref espace de temps, la P.T.C. et ses actionnaires se trouvèrent totalement ruinés.

La Fondation Erikson semblait victorieuse, mais son triomphe n'était cependant pas celui qu'avait envisagé De Soto. Par son action brutale, Crâne avait détruit en même temps que la P.T.C. la contre-attaque que ses adversaires lui préparaient. Les gens de la Fondation comme ceux de la P.T.C. étaient anéantis. Les seconds avaient perdu du jour au lendemain la totalité de leurs installations, et par suite de

leurs débouchés, les premiers en étaient désormais réduits à végéter dans leur étroit territoire, au lieu de régner sur l'univers comme le leur avait promis De Soto. La déception était pour eux presque aussi cruelle que l'était sa faillite pour la P.T.C.

Pour pouvoir pleinement comprendre les mobiles qui ont fait agir De Soto, les historiens devront penser au drame de sa propre existence. Au dernier moment, Brown aurait sans doute consenti à lui épargner le pire... mais il était déjà trop tard. Jamais on n'aurait dû laisser Alice donner un fils à l'homme qu'elle adorait. Brown le reconnut plus tard... trop tard..., alors que le fils était déjà né. Un simple geste aurait encore pu tout arranger, un geste que le plus scrupuleux des obstétriciens aurait accompli sans scrupule... Brown était tout prêt à le faire, mais ce fut le père qui s'y opposa.

« Pourrez-vous la sauver ? demanda-t-il, en pensant à Alice.

— Elle n'en a plus que pour quelques heures tout au plus.

— Dans ce cas je vous interdis de sacrifier l'être que vous tenez dans vos mains. Il m'appartient. Ma première intention était la bonne. En ce qui me concerne, Alice est déjà morte. Cet épisode de mon existence est terminé. »

De Soto n'était pas au chevet de sa femme quand elle mourut. Il avait déjà quitté son domicile, emportant avec lui son fils nouveau-né roulé dans une couverture...

Pendant un mois, le monde se demanda ce qu'était devenu le génial Miguel De Soto. Bientôt la version d'un suicide du physicien au cours d'une crise de folie provoquée par la perte de sa charmante femme, s'accrédita définitivement. Brown avait fait de son mieux pour faciliter les choses. Il signa lui-même le certificat de décès de la mère et attesta que le père avait emmené l'enfant avec lui. Les restes d'Alice furent incinérés dans les vingt-quatre heures.

Les administrateurs de la Fondation Erikson regrettèrent pendant deux jours leur brillant directeur général, après quoi, convaincus comme tout le monde de son suicide, ils s'empressèrent de l'oublier.

Les jours passaient et la police discrètement alertée ne retrouvait toujours pas la trace de l'inventeur. Crâne, Wilkes et Brown, tombèrent d'accord pour considérer comme probable la mort du père et de l'enfant. La phrase de De Soto annonçant à la Société de biologie qu'avant un mois le monde connaîtrait son futur destin passa à leurs yeux pour une vague menace de fou, et ils n'y attachèrent pas autrement d'importance, absorbés qu'ils étaient par la mise en ordre des données scientifiques que leur avait fournies leur prodigieuse aventure.

De partout on leur réclamait un spécimen de leurs reptiles artificiels, ou plutôt artificiellement développés. Les centres de

recherches les plus modestes réclamaient au moins des microphotos des fameux protozoaires. Le gros volume que Wilkes préparait depuis des mois parut sur ces entrefaites et s'enleva comme des petits pains. La plus convaincante de ses preuves était toujours ses dix-sept reptiles vivants et leur frère défunt ; ils partirent faire le tour du monde deux jours après la mort d'Alice. Ce fut d'ailleurs un bien, car lorsqu'il devint nécessaire d'anéantir en quelques heures des installations valant des millions de dollars, le public était déjà amplement édifié sur l'aspect de ses lointains ancêtres.

En effet, par son message radiodiffusé, Crâne avertit l'univers que si les hommes ne détruisaient pas immédiatement toutes les stations installées partout par la P.T.C. leurs futurs enfants seraient tous pareils à ces monstrueux reptiles. L'avertissement eut, on s'en doute, un plein effet. Crâne avait affirmé qu'une demi-heure de transmission d'énergie par les nouveaux procédés sans fil de la P.T.C. suffirait à affecter de façon permanente les cellules reproductrices de tout être humain. Tout enfant conçu après cet instant fatal redeviendrait un reptile. Et par ce terme de reptile, il fallait entendre non pas un serpent, mais un être à quatre membres et à tête gigantesque, pareil aux rejetons de la poule brune de Brown. Chose plus atroce encore, ils naîtraient vivants, au lieu d'éclore. D'un seul coup, l'humanité régresserait de centaines de millions d'années et redeviendrait semblable à ses premiers ancêtres. Tel serait le résultat certain de la transmission d'énergie par le procédé de la P.T.C. Les enfants à naître auraient la forme de reptiles ; le fruit de chaque union non encore consommée serait inévitablement un échantillon d'une race de reptiles carnivores et peut-être venimeux.

Le désir de sauver son espèce est un instinct plus profondément enraciné chez l'individu que celui de sa propre préservation. Les congénères de Bertha l'avaient tuée à coups de bec quand leur instinct leur avait révélé qu'elle avait involontairement trahi son espèce au profit des reptiles. De même, en entendant le S.O.S. de Crâne, l'instinct reprit partout le dessus. Mitrailleuses, bombes lacrymogènes, lance-flammes et forces de police furent emportés comme des volutes de fumée dans un ouragan par le sursaut furieux d'une espèce luttant pour sa survie. En quatre heures, comme nous l'avons vu, la P.T.C. fut anéantie. L'humanité était sauvée.

Quand les dernières volontés de De Soto furent diffusées à travers l'éther et rendues publiques, le but secret de toute sa vie démente apparut soudain avec une brutale clarté. D'après son propre témoignage, sitôt qu'il avait pris conscience de ses potentialités sans limites, il avait voulu aider l'humanité en lui faisant gagner une centaine de millions d'années dans sa route vers la perfection.

Mais ensuite, lorsqu'il avait senti ses cellules nerveuses peu à peu gagnées par l'étrange dégénérescence qui devait amener sa perte, il

comprit l'inutilité de ses efforts. En dernière analyse, toute l'humanité devait fatalement disparaître, ou être mutée en une autre espèce d'êtres qui ne seraient plus des hommes. Pourquoi donc, en ce cas, s'efforcer de la pousser vers son ultime perfection ? Que sont un milliard d'années, dans la vie d'un univers où l'espace incommensurable de temps qui sépare l'apparition d'une espèce de son déclin n'est qu'une pulsation infime des galaxies ? À une telle échelle, la chronologie des mammifères et de leurs débiles rejetons humains semble durer moins d'un dixième de seconde. Comme les reptiles avaient disparu, de même les mammifères étaient destinés à les suivre dans le néant. Pourquoi lutter ? À quoi bon ? C'était une sottise de répondre : pour la plus grande gloire de l'esprit humain. Les reptiles avaient oublié leur gloire bien avant que le premier mammifère n'allât ses petits.

Un pessimisme total, absolu, semble donc avoir constitué le credo de De Soto au cours de ce stade passager de sa propre évolution. Le stade suivant fut provoqué, comme il l'a déclaré lui-même, par la fausse manœuvre qu'il commit un jour qu'il travaillait au laboratoire et qui amena progressivement sa dégénérescence intellectuelle.

Son but initial était aussi clair que rationnel : une espèce qui doit fatalement périr ou du moins perdre ses caractères spécifiques ne mérite pas qu'on lutte pour l'amener à une plus grande perfection. Plus longtemps elle luttera pour obtenir l'impossible, plus grandes seront ses souffrances et ses déceptions. Ce serait donc un acte essentiellement charitable que de la détruire.

Mais il n'était pas cruel. Il décida que la destruction de l'espèce humaine s'accomplirait en trente ans, sans douleur, par simple extinction. Il comptait stériliser d'un seul coup tous les humains, et cela en se servant de certaines radiations plus courtes que les rayons X qui avaient constitué une de ses premières découvertes. De telles ondes étaient aisément transmissibles par T.S.F. En une heure d'émission, il condamnait à une mort paisible toute l'humanité. Les savants se demanderaient d'où provenait cette subite et générale stérilité, mais ils ne pourraient en aucun cas y remédier. Tel était le grand dessein de De Soto quand il commença à travailler à la Fondation Erikson.

Mais en cours de route, il hésita. Il se demanda si, tout compte fait, il ne pourrait pas faire naître une race d'hommes, capable, sans changer radicalement d'aspect physique, de réaliser les buts ultimes que les spiritualistes assignent à la Rédemption.

Il échoua dans ses recherches par suite d'erreurs imputables à lui seul et qui le ravalèrent à ses propres yeux au rang de ces êtres faillibles qu'il méprisait tant. Il devint amoureux de sa femme et

voulant offrir au monde, dans la personne de son fils, un exemple de l'humanité future et de son génie transcendant, il ne réussit qu'à condamner Alice à donner le jour à un immonde reptile.

Dans une explosion de rage, il décida alors que l'humanité subirait le même sort que lui.

En faisant luire aux yeux de la P.T.C. l'espoir de gains fabuleux, par la transmission sans fil de l'énergie électrique, il savait ce qu'il faisait. Grâce à ses appareils si subtilement conçus que nul savant n'était en mesure d'en saisir toutes les applications, il pouvait expédier par la voie de ses ondes nouvelles, non seulement de l'énergie industrielle mais aussi des pulsations d'une énergie « dysgénique », qui en s'attaquant aux cellules reproductrices de tous les humains, ferait revenir leurs descendants directs de plusieurs centaines de millions d'années en arrière, et leur redonnerait le corps de leurs ancêtres les reptiles.

Pourtant au dernier moment, il changea encore une fois d'avis au cours d'une nouvelle phase de cette folie que provoquait chez lui la dégénérescence de ses merveilleuses capacités intellectuelles. Ce fut la raison pour laquelle il fit don à la Fondation Erikson d'un moyen de vaincre finalement la P.T.C.

Ce qu'il lui offrit n'était rien de moins que l'énergie atomique, comparée à laquelle la transmission sans fil de l'énergie électrique elle-même allait bientôt paraître aussi démodée que les machines à vapeur.

Seulement ce qu'il était seul à savoir c'est que les rayons cosmiques que dégageraient ses appareils auraient infailliblement pour résultat de désintégrer de façon invisible les cellules reproductrices de tout être vivant – de l'homme au protozoaire. Ainsi les radiations cosmiques, nées de la désintégration de la matière, en même temps qu'elles enrichiraient sans mesure une demi-douzaine de milliardaires avides, stériliseraient à la fois à tout jamais aussi bien les derniers hommes que les reptiles qui en naîtraient.

« Et le rideau tombera sur ce dernier tableau, concluait De Soto dans son manuscrit. Après les hommes, les reptiles ; puis une stérilisation générale. Un drame en trois actes : les Reptiles, les Hommes, l'Extinction générale de la vie.

« Quand vous lirez cette lettre, il sera trop tard pour éviter le désastre que la P.T.C. déclenchera demain. Je souhaite que toute l'espèce connaisse l'amertume du calice que j'ai dû boire jusqu'à la lie. La femme que j'aimais est morte en me laissant un fils en qui se résume la somme de mes erreurs. Comme vous tous que je méprisais tant et que j'avais un moment souhaité aider, j'incarne un échec. Nous sommes tous des reptiles. À quoi bon dès lors prolonger la comédie ?

Dans trente ans, vous vous verrez tels que vous étiez, tels que vous êtes encore, tels que vous serez à jamais. Vous trouverez mon cadavre à côté de celui de mon fils. Je plaindrais sa mère si elle nous voyait l'un et l'autre en ce moment ! Tous, vous partagerez notre triste destin... »

Un quart d'heure après avoir achevé de radiodiffuser le dernier message de De Soto, Crâne et Brown arrivèrent dans l'ancienne maison de Bork.

Le capitaine s'offrit à diriger lui-même une expédition dans la chambre barricadée.

« Laissez-moi passer le premier, conseilla-t-il. Depuis deux heures « il » s'agite là-dedans en sifflant comme un cobra. »

On démontra avec précaution la barricade. Un profond silence baignait maintenant la chambre. L'être vivant qu'elle renfermait avait achevé de tirer sa vengeance animale de l'auteur de ses jours. D'une main qui ne tremblait pas, le capitaine visa le cerveau rudimentaire du reptile et pressa sur la détente... Après trois soubresauts convulsifs, le fils monstrueux expira au milieu d'un amas de débris innommables qui, quelques heures plus tôt, avaient été son père...

Cet ouvrage a été reproduit et achevé d'imprimer en juillet 1984
par l'imprimerie Floch à Mayenne (22034).

Éditeur : ° 270.

Dépôt légal : juillet 1984. Imprimé en France. Tirage : 4 000
exemplaires.